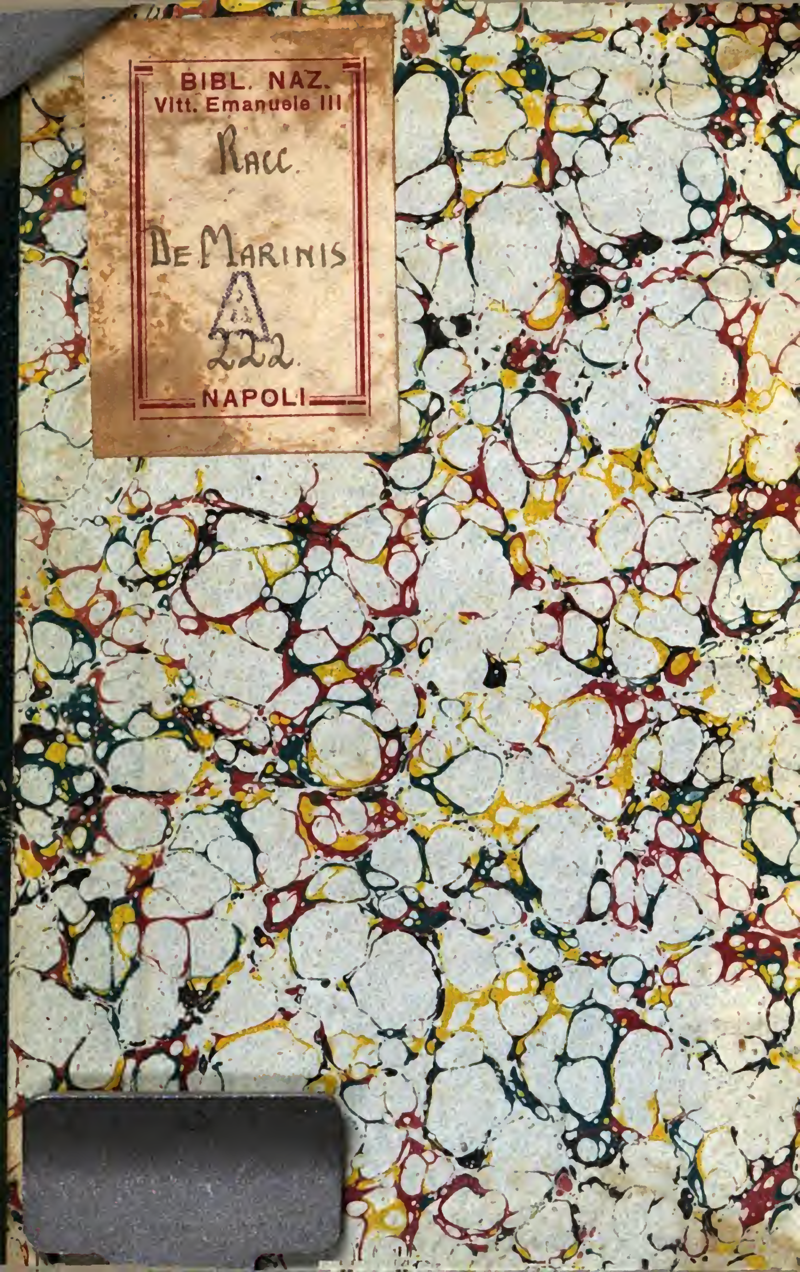
PARIS, OU LE LIVRE DES CENT-ET-UN




BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
A
222
NAPOLI



LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.

TOME SIXIÈME.

****
IMPRIMERIE DE H. REMY.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

TOME SIXIÈME.



BRUXELLES.
J.-P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE LA MONTAGNE, Nº 51.

1832.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

LES MONUMENS D'ITALIE

TRANSPORTÉS A PARIS.

La plus brillante réunion des auteurs contemporains s'est formée pour présenter, suivant le génie de chaque écrivain, autant d'esquisses variées des mœurs, des usages, des cérémonies et des monumens qui caractérisent la capitale du monde civilisé.

J'ai pensé que les travaux entrepris pour trans-

porter et restaurer des chefs-d'œuvre conquis et conduits par la victoire, méritaient d'exciter le constant intérêt du patriotisme français. J'ai pensé que ces tributs de la gloire et des arts, inaugurés à Paris par une solennité digne des temps antiques, méritaient d'être offerts à l'imagination, à la reconnaissance de nos jeunes concitoyens, dans la collection nationale des *Cent-et-un*. Rendons hommage à la grande génération, dont les travaux ont rempli le monde, et dont les fêtes fugitives, éternisées par la sublimité de la conception et par la puissance des souvenirs, sont elles-mêmes des monumens qui rehaussent l'éclat de sa juste renommée.

Par les victoires de Montenotte, de Lodi, d'Arcole et de Rivoli, l'Italie septentrionale, délivrée du joug autrichien, voyait les drapeaux français flotter enfin sur ses villes appelées à la liberté. Au lieu d'anticiper sur la ruine des peuples par des tributs qui tarissent la source de leur richesse présente, et portent un coup funeste à la fortune des générations à venir, la France ne créa point de dettes à l'Italie. Elle regarda comme le plus précieux, le plus noble des tributs, la concession solennelle qui lui livra quelques chefs-d'œuvre de la Grèce, de Rome antique et de la moderne Ausonie. Cette concession fut faite, à la face de l'Europe, en des traités signés et jurés par le père, le conservateur et le défenseur de la foi chrétienne;

en des traités que, vingt ans après, l'Europe entière reconnut expressément, qu'elle confirma dans leurs dispositions inviolables; et qu'un an plus tard [1] elle a violés, au nom des saintes-alliances et sous l'invocation mensongère de son amitié pour le peuple français [2]!...

Détournons nos regards de ces honteuses exactions faites par la force et la mauvaise foi, foulant aux pieds la confiance et le malheur. Revenons aux travaux du génie, et suivons les chefs-d'œuvre amenés, de la patrie des Michel-Ange, des Carrache et des Raphaël, dans la patrie des Pujet, des Lesueur et des Poussin.

Il ne sera pas sans intérêt de voir quels secours les beaux-arts [3] ont tirés des arts mécaniques, sous

[1] En 1815.

[2] Sans doute, à côté des objets accordés par le traité de Tolentino, d'autres furent conquis par nos armes. Mais c'est en ennemis, c'est au nom de la victoire que nous les avons acquis, et non pas sous le masque hypocrite d'une amitié fallacieuse. Voilà ce que l'histoire ne devait pas craindre de faire entendre aux puissances qui croyaient pouvoir impunément fouler aux pieds les pactes les plus sacrés, et qui, dans le moment même de leurs spoliations, osaient dégrader leur caractère, au nom de la morale des nations, morale qu'elles prêchaient au peuple français avec des canons braqués sur le palais d'un roi leur allié!

[3] On doit les plus grands éloges à Moitte, sculpteur, à Barthélemy, peintre, membres de la commission des arts d'Italie, pour les moyens qu'ils ont su faire mettre en œuvre, et dont nous allons tâcher de donner une idée : l'un et l'autre ont déjà terminé leur carrière, et nous ne pouvons plus rendre cet hommage qu'à leur mémoire.

la direction savante des Monge et des Berthollet, pour écarter toute chance de danger, dans un voyage aussi long que difficile, et pour rendre à leur fraîcheur, à leur beauté premières, des monumens que le temps menaçait déjà d'une imminente destruction, dans les lieux mêmes qui les ont vu produire. Le récit de ces moyens, trop technique peut-être, s'ennoblira par la pensée que de pareils détails nous justifient aux yeux de l'Europe entière, et repoussent loin de nous l'injuste accusation d'avoir été les Vandales de la moderne Italie.

C'était une conception aventureuse que d'imaginer, pour des statues et des groupes tels que le Laocoon, la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvédère, un entourage qui réunît ces perfections opposées : à l'extérieur, d'être inébranlable aux secousses, aux cahots sur une route inégale et montueuse; à l'intérieur, d'offrir une intime combinaison de solidité, de mollesse et d'élasticité. Alors seulement les chocs les plus brusques se trouveraient amortis, avant que leur action irrégulière et brisante ait pu se transmettre à la moindre partie de ces sculptures, aussi hardies dans leur pose, que fragiles par leur matière et par l'élégance de leurs formes.

Le transport des tableaux présentait des difficultés d'un autre genre. La plupart étaient peints sur toile. On avait à détendre des surfaces immenses, ayant perdu, depuis longues années, la

force de leur tissu. Il fallait les rouler sur des cylindres, avec un soin si parfait qu'elles n'éprouvassent aucune déchirure, aucun pli : de manière enfin qu'on évitât de lever la moindre écaille, et de produire la moindre gerçure, dans la couche à-peu-près extensible d'une peinture desséchée, depuis des siècles, par les chaleurs d'un climat méridional.

D'autres tableaux étaient peints sur bois, et, ce qu'il y avait de plus fâcheux, sur un bois très-peu durable : sur du peuplier. Les chefs-d'œuvre où Raphaël a suivi cette méthode, quoiqu'ils ne comptent pas quatre cents ans d'existence, avaient déjà subi, pour la plupart, les dégradations les plus déplorables. Lorsqu'on descendit de sa place le magnifique tableau de la Transfiguration [1], il en sortit tout-à-coup une immense quantité de pous-

[1] Le tableau de la Transfiguration : un de ceux que le général Wellington a fait enlever par des garnisaires, au mépris de la capitulation qu'il venait de signer. Ce tableau appartenait à la France, non pas seulement comme objet acquis et garanti par des traités, mais comme propriété française. Lorsque Raphaël eut peint, pour François Ier, les deux chefs-d'œuvre du Saint-Michel et de la Sainte-Famille, le prince récompensa l'artiste avec une telle générosité, que celui-ci ne crut pouvoir s'acquitter qu'en peignant, pour le monarque, le tableau de la Transfiguration. Malheureusement Raphaël mourut lorsqu'il mettait la dernière main à cet admirable ouvrage ; le gouvernement papal s'en saisit ; et ce fut vainement qu'alors la France le réclama. Eût-il donc été si contraire aux principes de morale et de légitimité, si pieusement professées par Sa Grace, de laisser aux fils de Henri IV ce qui avait été fait pour François Ier leur ancêtre ?

sière extrêmement ténue, qui vint former une couche épaisse sur le carreau. C'était la sciure produite par la dent des insectes dans les ais de peuplier sur lesquels étaient appliquées les couleurs. Les trous de vers n'avaient pas seulement détruit la cohésion et la force des fibres ligneuses, ils traversaient et criblaient la peinture. Les commissaires, malgré leurs talens supérieurs, malgré leur désir de transmettre à la France un aussi beau présent, s'effrayèrent à l'aspect de cette vétusté. Quelle responsabilité grave allait peser sur eux, s'ils exposaient, dans un pareil état, le plus grand œuvre du plus grand peintre, à cinq cents lieues de voyage, en traversant les Apennins, puis la mer, puis les fleuves et les canaux, avec des embarquemens et des débarquemens toujours difficiles et dangereux lorsqu'il faut déplacer des objets délicats et fragiles! « L'Europe entière, se disaient-ils, nous imputera la perte du plus précieux des monumens confiés à notre surveillance, et nous flétrirons notre nom d'une tache ineffaçable. » Heureusement pour les beaux-arts, de plus mûres réflexions rendirent les commissaires plus confians dans leurs moyens. Non-seulement ils parvinrent, en prodiguant les soins ingénieux, à transporter sans accident les tableaux qui menaçaient de s'affaisser, de se briser par leur propre poids; mais ces tableaux furent bientôt après rendus à leur solidité, à leur fraîcheur premières.

On approfondit chaque piqûre de ver avec un instrument fait exprès pour ce travail minutieux. Dans la piqûre ainsi nettoyée, on infiltra goutte à goutte un mordant qui tua le ver et ses œufs; on garnit d'un mastic durable, faisant corps avec le bois, les vides qu'on venait de pratiquer et d'assainir : enfin, un artiste habile, avec un pinceau délicat, remplit de couleur nouvelle les trous que les vers avaient creusés, depuis trois siècles, dans l'ancienne couleur. Cette opération fut accomplie avec tant d'art et de succès, que les teintes générales et les plus fines nuances n'éprouvèrent pas l'altération la plus légère.

La restauration du tableau de la Vierge au donataire, dite de *Foligno* [1], présentait d'autres difficultés encore. Les alternatives irrégulières de la chaleur et de l'humidité avaient gercé, fendu, déjeté le bois sur lequel était peinte cette composition à-la-fois gracieuse et sublime. Il fallait avant tout faire disparaître ces gerçures, ces fentes et ce gauchissement; il fallait ensuite réparer les injures que la fumée et la cire des cierges avaient faites au coloris, pour rendre à ce tableau la forme et l'éclat qu'il avait en sortant des mains de Raphaël [2].

[1] Il fallait aller dans un couvent isolé, à vingt-sept lieues de Rome, du côté de Spolette, pour voir ce tableau, lorsqu'il était en Italie.

[2] Voyez, au sujet de cette restauration, le rapport adopté par la

Avec une patience, avec une industrie incroyables, on recouvrit la peinture d'un enduit solide, mais enlevable à volonté; puis on rabota par degrés, et d'une main délicate, le bois sur lequel étaient appliquées les couleurs, en détachant des rubans ou copeaux d'autant plus minces qu'on approchait davantage de la peinture. On parvint de la sorte à retrouver et mettre à nu la première esquisse du tableau. Alors on appliqua sous la peinture, en l'y faisant adhérer, une toile neuve et très-forte, tissée sans couture, et par des procédés imaginés pour cet objet même. Ensuite on enleva le placage conservateur fixé momentanément du côté de la peinture apparente. On nettoya les couleurs, on fit disparaître leurs gerçures; on fit adhérer avec le corps du tableau les écailles qui tendaient à s'enlever; et l'ensemble reprit sa beauté, parce que tous les détails, reproduits dans leur pureté, reprirent leur perfection.

Avec plus de difficultés encore on répéta les mêmes opérations pour le vaste et magnifique tableau du Titien, qui représente le martyre de saint Pierre : le succès qu'on obtint ne fut pas moins complet [1].

classe des sciences mathématiques et physiques, et par celle de littérature et beaux-arts, dans les séances des 1 et 3 nivôse en X, publié dans le tome V des Mémoires de la classe de littérature et beaux-arts, page 144.

[1] La restauration des tableaux que nous venons de citer est l'œuvre

Les conservateurs du Musée central des arts furent dénoncés au Directoire exécutif, comme n'apportant pas à la restauration des monumens confiés à leur direction, ces soins intelligens et ce respect religieux commandés par la beauté de telles œuvres. Aussitôt le Directoire [1] nomma, pour examiner les travaux des conservateurs, une Commission composée des savans que le gouvernement avait préposés dès l'origine à la recherche des objets d'Italie, et des peintres, des sculpteurs, des graveurs et des architectes les plus célèbres, au nombre de vingt-huit. Cette commission, sous la présidence du célèbre Monge, s'occupa de vérifier, avec le plus grand détail, tous les faits allégués dans la dénonciation. Elle certifia soigneusement l'état où se trouvaient les tableaux les plus importans. Elle s'occupa surtout d'examiner les restaurations opérées dans les œuvres des grands maîtres.

Heureusement les commissaires français, chargés de recueillir des objets d'art en Italie, avaient décrit sur les lieux mêmes, à l'instant de la remise, les altérations déjà produites sur ces objets. Ils avaient poussé le scrupule jusqu'à désigner, dans les tableaux, la position, la forme et la grandeur des déchirures, le nombre et l'étendue des écailles

de M. Hacquin, et la mémoire d'un semblable service doit durer aussi long-temps que dureront les souvenirs de l'histoire de l'art.

[1] Extrait des registres du Directoire exécutif, du 7 nivôse an VI.

de la couleur. Les conservateurs du Musée, en recevant les monumens à Paris, s'étaient empressés de rédiger une description du même genre, non moins détaillée et non moins authentique.

Ce fut d'après ces procès-verbaux, comparés aux peintures restaurées, que la commission d'enquête eut à prononcer. Le rapport qu'elle écrivit au sujet d'opérations taxées de vandalisme, en constatant ce qu'elles avaient d'ingénieux dans les moyens et d'heureux dans les résultats, est la plus belle apologie des travaux du Musée français.

Je me contenterai de citer, d'après le rapport de la commission d'enquête, les soins qu'on a pris pour le carton de l'école d'Athènes. Lorsque Raphaël voulut peindre à fresque le tableau dont ce dessin présente la composition, il s'en servit comme d'un poncis. Avec le secours d'un piquoir, il cribla de trous cette esquisse précieuse, pour en transporter les contours sur le mur qui devait recevoir la fresque. Dans la suite, afin de conserver ce magnifique dessin, exécuté sur du papier ordinaire, on le colla sur des toiles tendues en deux cadres séparés. C'est dans cet état qu'on le voyait à la bibliothèque Ambrosienne de Milan. Le collage avait été si mal fait, que le papier était froissé dans toute son étendue et plein de boursouflures ; les feulles sur lesquelles est tracé le dessin, loin de se raccorder sur la toile, laissaient, en beaucoup d'endroits, des vides de deux à trois doigts : aussi,

les contours étaient brisés, la continuité des lignes était perdue, et l'on ne pouvait plus apprécier l'harmonie et l'ensemble des formes. Lorsqu'on voulut transporter ce dessin de Milan à Paris, il se trouvait entièrement détaché de sa toile ; il était rongé dans une largeur de plusieurs doigts, en trois parties différentes ; enfin, ce qu'on aura peine à croire, la partie inférieure était remplie de taches que tout annonçait avoir été produites par d'infâmes crachats ! Lorsqu'on remit le dessin sur toile, cette partie tomba réduite en poussière.

Dès qu'il parvint aux conservateurs du Musée, ils le firent appliquer avec une extrême précision sur un tissu nouveau. Alors les frisures, les boursouflures, les lacunes, les taches disparurent ; on eût dit que l'œuvre sortait une seconde fois des mains de son auteur. Les habitans de la capitale, qui conservent encore le souvenir de cet admirable morceau, peuvent élever la voix et dire quel jugement ils en portaient, aux jours où sa contemplation faisait leurs délices ; nul ne pouvait soupçonner que l'industrie française avait sauvé cette magnifique composition d'une dégradation qui bientôt serait devenue complète.

On ne se borna point à remettre sur toile le carton de l'École d'Athènes et plusieurs tableaux originairement peints sur bois. Les tableaux qu'on avait trouvés peints sur une toile injuriée par le temps et par la barbarie des hommes, furent en-

levés avec un même succès, puis apposés sur un tissu nouveau, plus parfait et plus durable.

Il fallait donc que les chefs-d'œuvre de la peinture italienne quittassent l'Italie même, et fussent transportés aux rives de la Seine, pour être soustraits, par un prodige de patience et d'industrie, à la destruction qui les minait sourdement, et qui les eût fait, au bout de quelques années, tomber en poussière à la moindre secousse.

Avec les monumens des beaux-arts, d'autres tributs encore étaient accordés à la nation française. Des manuscrits entassés, au Vatican, sur le parquet de salles obscures, interdites au public, furent tirés de l'oubli pour être étudiés, collationnés, commentés par nos philologues, et pour que les richesses littéraires qu'ils contenaient, ignorées jusqu'alors, fussent enfin dévoilées au monde savant. Sous l'habile inspection de M. Thouin, d'autres trésors ont été recueillis, toujours aux termes des traités : des minéraux précieux, les belles pétrifications de Vérone, des animaux rares, des semences de végétaux particuliers à l'Italie, les modèles des instrumens aratoires propres au sol, au climat, célébrés par les *Géorgiques*. Telles étaient les richesses que les Français furent surtout jaloux et fiers d'importer dans leur patrie, pour hâter d'un progrès pareil la culture de la terre et la culture des esprits.

Et ces trésors, nous fûmes dignes de les avoir

acquis, par le noble et libéral usage que nous sûmes en faire; car nous les plaçâmes en des Musées ouverts, sans rétribution, tantôt au public, et tantôt aux savans, aux artistes, aux élèves de la France et de l'Europe entière. Le génie français semblait n'avoir accompli de si vastes travaux, qu'afin d'arracher les chefs-d'œuvre les plus sublimes à la rapacité des valets et des ciceroni, mendians d'Italie, et faire présent de leur jouissance à tous les peuples de l'univers.

Nous avons dit par quels soins ingénieux Monge et ses collègues remplirent et surpassèrent l'attente de leurs concitoyens, qui virent enfin arriver, dans un état parfait de conservation, le noble prix de nos victoires. Arrêtons nos regards sur cette époque mémorable. Déjà les scènes d'horreur qui trop long-temps avaient souillé la France, disparaissaient, expiées par le sang des bourreaux, pour apaiser les manes des victimes. Cette France, si long-temps éplorée et déshonorée, commençait à relever son front majestueux. Chaque jour, des lauriers nouveaux couvraient une de ses plaies, et cachaient quelque cicatrice. La science avait rouvert ses temples à la jeunesse; l'amour des lettres et des arts, de leurs paisibles et pures jouissances, rentrait dans les cœurs; et l'infâme terreur, fuyant pour long-temps une terre d'héroïsme, permettait aux belles ames de se livrer aux plus nobles plaisirs, aux plus douces émotions, au plus généreux en-

thousiasme. Entraînés par cet élan magnanime qui les inspirait alors, les Français résolurent de célébrer l'entrée des monumens dans la ville triomphale, par une de ces fêtes dont la grandeur appartient à la postérité, parce qu'elles sont pour les générations successives un souvenir de gloire et de génie.

On conduisit donc les tributs de l'Italie, sur des chars de forme antique, dans la vaste enceinte du Champ-de-Mars. Les Dieux de Rome et de la Grèce, qui s'étaient assis, il y a deux mille ans, sur les autels du capitole, de Delphes et d'Olympie, enchaînés par des lauriers français, étaient conduits dans cette marche solennelle, à l'ombre des drapeaux enlevés par les enfans de la Gaule aux descendans des Cimbres et des Germains. Ces trophées avaient pour escorte des bataillons de héros marchant en ordre et en silence, décorés seulement (comme on l'était alors), avec des cicatrices, et sans autre luxe que l'éclat du fer de leurs armes. Pour captifs traînés à la suite du triomphe, on voyait des lions et des tigres enchaînés, non plus afin de leur faire terrasser des gladiateurs et dévorer des vaincus, mais afin d'offrir à l'homme civilisé les vivans modèles des plus puissantes productions de la nature. Enfin, pour cortége des monumens et des vainqueurs, la vivante école d'Athènes, ses savans, ses lettrés, ses artistes, ses musiciens et ses poètes, les corps suprêmes de

l'État, et tout un peuple ivre d'enthousiasme et d'orgueil. Telle fut la grandeur et la simplicité de cette pompe arrivant au Champ-de-Mars.

Lorsque l'éloquence de nos orateurs eut célébré nos exploits, par la plus noble et la plus sûre voie, par leur fidèle récit, le Conservatoire de musique, création récente et déjà renommée, remplaçant, à la rénovation des fêtes antiques, les chœurs des jeunes Romains et des vierges romaines, répéta les accens de cette poésie lyrique inspirée par les dieux mêmes au Pindare de l'Italie, pour célébrer la grandeur du siècle d'Auguste. Cent voix, secondées par une riche et puissante harmonie, firent, après dix-huit anniversaires de silence, retentir les airs de ces paroles sacrées du Chant Séculaire d'Horace :

Profanes loin d'ici, peuple faites silence [1];
Vierges pures pour vous, pour vous naïve enfance,

[1] CARMEN SÆCULARE.

PROLOGUS. — PONTIFEX.

Odi profanum vulgus, et arceo.
Favete linguis : carmina non priùs
Audita, Musarum sacerdos
Virginibus, puerisque canto.

EPILOGUS.

Spiritum Phœbus mihi, Phœbus artem
Carminis, nomenque dedit poetæ.
Virginum primæ, puerique claris
Patribus orti.

Du prêtre des neuf sœurs vont retentir des chants
Dont nul mortel encor n'entendit les accents.

. . . .

Phébus même, des vers m'apprenant l'harmonie,
M'instruisit dans son art et forma mon génie:
Nobles fils des Romains, et vous leurs chastes sœurs,
A ma voix mariez le doux concert des chœurs.

L'héroïsme et le génie, la sagesse et la fécondité, le travail et l'abondance, invoqués sous les noms d'Apollon, de Diane, de Lucine et de Cérès, semblaient prendre un nouveau caractère en présence des simulacres qui représentaient, il y a deux mille ans, ces vertus et leurs bienfaits, divinisés par l'ingénieuse antiquité.

Les vœux adressés à ces vertus pour la grandeur de la ville immortelle, étaient alors les vœux de tous les cœurs pour la grandeur de la France victorieuse; et la frayeur des ennemis repoussés, le retour des mœurs, de l'abondance et du bonheur, étaient peints, comme une vivante allégorie, dans ces strophes majestueuses.

LES CHOEURS [1].

Les deux bornes du monde au bruit de nos exploits,
Le Nord et le Midi confondent leurs alarmes;
Devant notre valeur fléchit le front des rois,
Et leur orgueil superbe est vaincu par nos armes.

[1] UTERQUE CHORUS.

Jam mari terraque manus potentes
Medus, Albanasque timet secures;

Déjà la Foi, la Paix et l'antique Pudeur
Relèvent de leurs mains le temple de l'Honneur ;
Et Cérès sur vos pas, vertus régénérées,
Ramène l'abondance en nos vastes contrées.

Mais il ne suffisait pas d'avoir offert d'immortels tributs en hommage au peuple victorieux, et d'avoir reçu ces tributs avec une pompe digne de leur magnificence. Il fallait créer un Panthéon à ces divines images du génie des temps antiques et des temps modernes : le Louvre reçut cette noble destination. L'ami des arts peut juger que, pour avoir quitté les palais et les temples de l'Italie, les dieux, les héros, les sages et les martyrs immortalisés par les Phidias, les Apelles, les Raphaël et les Michel-Ange, n'avaient rien perdu dans le goût, la convenance et le grandiose de leurs premiers sanctuaires.

CHARLES DUPIN.

Jam Scythæ responsa petunt, superbi
Nuper et Indi.

Jam Fides, et Pax, et Honos, Pudorque
Priscus, et neglecta redire Virtus
Audet; apparetque beata pleno
Copia cornu.

LES CATACOMBES DE PARIS.

INTRODUCTION HISTORIQUE.

On croit en général que la plupart des Catacombes de l'Italie et de la Sicile, comme celles de Rome, Naples, Syracuse, et autres grandes cités, ne devaient leur origine qu'aux travaux des carrières, aux excavations dans le tuf et la pouzolane, aux fouilles de terre et de sable. Ces souterrains servirent ensuite à différens usages. On en fit des prisons, des sépultures. C'est dans l'inviolabilité de ces tombeaux que les chrétiens persécutés cherchaient un asile. Mais on y trouve indistinctement des traces de tous les cultes.

Les Catacombes de Paris, qui n'étaient aussi que des carrières situées sous les faubourgs Saint-Germain et Saint-Jacques, ont acquis de nos jours

une destination religieuse. On y a rassemblé d'innombrables amas d'ossemens exhumés de tous les cimetières intérieurs de cette immense capitale; et ces murailles, blanchies par le temps, forment une ville souterraine, où la symétrie semble vouloir régulariser les aveugles ravages de la mort. Une ligne noire, tracée au milieu de la voûte, sert de guide dans ces avenues mystérieuses. Si vous ne la consultiez pas, vous seriez bientôt égaré dans les diverses routes qui se prolongent bien au-delà de la cité vivante au-dessous de laquelle vous marchez, et dont le vain bruit expire au-dessus de votre tête; vous interrogeriez avec effroi cette nature ténébreuse, dont le sein déchiré par l'industrie de l'homme menace de l'engloutir avec tous ses travaux.

Trois escaliers conduisent aux Catacombes. Celui de la barrière d'*Enfer* présente avec ces lieux une remarquable analogie de nom. Quelques étymologistes, dit Saint-Foix, prétendent que la rue Saint-Jacques s'appelait anciennement *Via superior*, et la rue d'Enfer *Via inferior* ou *infera*. A droite et à gauche de la première galerie des Catacombes, on en rencontre plusieurs autres qui s'étendent sous la plaine de Montrouge. Des accidens de rochers s'offrent à divers intervalles. On s'arrête à l'aspect d'une ruine pittoresque et effrayante. On observe également des stalactites, ou incrustations d'albâtre, produites par l'infiltration des

eaux. En suivant la galerie du boulevard Saint-Jacques, on voit les grands travaux de l'aquéduc d'Arcueil, du règne de Louis XIII, et les constructions destinées à empêcher la contrebande souterraine. Au sud-ouest, le chemin des doubles carrières correspond à l'ancienne route d'Orléans, dite la *Voie creuse,* en passant sous l'aquéduc de l'empereur Julien. Les traces du grand peuple se retrouvent presque partout : à toutes les idées de splendeur et de néant se mêlent quelques souvenirs de Rome.

Dans la même direction, à travers plusieurs sinuosités, on descend dans la galerie du *Port-Mahon,* ainsi nommée du plan en relief du fort de cette ville, sculpté sur la pierre par Decure, soldat invalide : il avait servi sous le maréchal de Richelieu ; et, employé aux travaux de consolidation, le malheureux périt dans un éboulement de cette carrière, tenant encore le ciseau qui lui retraçait ses vieilles campagnes.

Une fontaine, à l'usage des ouvriers, a été creusée dans ces souterrains. L'eau qui suinte de leur enceinte obscure se perd à petit bruit, goutte à goutte, comme une génération après une autre. On a d'abord nommé cette fontaine *Source du Léthé,* et, plus tard, *la Samaritaine,* d'un verset de l'Évangile, qui lui sert d'inscription bien plus convenablement qu'une allusion mythologique.

Des poissons jetés dans le bassin n'ont pu s'y

reproduire : là, point de soleil pour féconder la vie.

Du feu qu'on entretient dans un vase de forme antique, sur un piédestal, est destiné à purifier l'air : c'est la lampe qui veille auprès des morts, sans réchauffer leur cendre.

Une collection *minéralogique* offre à la curiosité tous les échantillons des bancs de terre et de pierre, qui constituent le sol de ces souterrains.

Avant de pénétrer jusqu'aux ossuaires, on peut également visiter un *Museum pathologique:* stérile étude, où la science humaine n'apprend que sa vanité !

Le vestibule des Catacombes est octogone. La porte est formée de deux piliers, surmontés d'une inscription poétique. Il s'en présente une foule d'autres en toutes langues, à mesure que vous avancez dans cette cité muette, où des murs épais d'ossemens dessinent des rues et des places, et où des autels et des obélisques parlent seuls le langage des hommes.

Relisez ces vers si touchans, si onctueux d'un célèbre satirique, d'où ce sarcophage a emprunté le nom de *Tombeau de Gilbert.* L'hôpital, plus d'une fois, entendit le chant du cygne.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs !

Voilà le pilier du *Memento*, qui présente en deux mots toute la destinée de l'homme.

PULVIS ES!

Plus loin, celui qu'on appelle des *Nuits clémentines*, à cause des inscriptions tirées de ce poème sur la mort du pape Clément XIV, dont Voltaire fit le patron de *Mahomet* :

Parlate, orridi avanzi! or che rimane
Dei vantati d'onor gradi, e contrasti?
Non son follie disuguaglianze umane?

Ici encore des monumens expiatoires :

Hos, dùm crudelis Discordia sceptra tenebat,
Hortatrix scelerum, contemptaque jura jacebant,
Sæva cæde cohors furiis incensa peremit.

Que la terre recèle à nos yeux tout levain de discorde! L'histoire suffira, si l'on sait en profiter. Paix aux morts! Aux vivans, union et oubli!

En ces lieux, du moins, les souvenirs de l'orgueil ne planent point sur le néant, comme au cimetière inégal du Père-Lachaise, où domine l'aristocratie des tombeaux. La perte totale des noms distingue les Catacombes de tous les autres réceptacles de la mort. Niveau.

On entreprit, en 1777, d'étayer les voûtes de ces carrières dont la surveillance avait été beau-

coup trop long-temps négligée. Plusieurs maisons s'étaient englouties dans divers écroulemens. Aujourd'hui, chaque rue d'en-bas correspond à une autre rue d'en-haut, avec la même série de numéros, afin de prêter de suite appui à tout endroit qui menacerait.

On créa une administration générale; une compagnie d'ingénieurs fut spécialement chargée de consolider les excavations. Des murs et des contre-murs stabilisèrent un terrain que les agrandissemens de notre capitale avaient envahi peu à peu, en offrant l'image de toutes les grandeurs humaines, qui s'édifient sur un sol entr'ouvert.

D'un autre côté, les immenses dépôts de la mort, qui n'étaient dans le sein de la ville que des foyers de corruption, avaient alarmé les habitans, et occasioné des réclamations successives. Le cimetière des Innocens, qui pendant des siècles avait été le seul, et qui causait déjà des inquiétudes en 1554, avait exhaussé le sol de plus de huit pieds au-dessus des rues et des habitations voisines. Enfin, en 1785, un arrêt du conseil-d'état ordonna la suppression de ce cimetière et son changement en place publique. Le 7 avril 1786, l'enceinte des Catacombes fut consacrée avec toute la pompe des cérémonies religieuses. Ainsi, ces mêmes carrières, d'où Paris avait tiré ses fondemens, ouvraient une dernière demeure à sa population de plusieurs siècles.

Aux transports des fouilles du cimetière des Innocens succédèrent ceux de Saint-Eustache et de Saint-Étienne-des-Grès. Tous les débris humains, entassés dans ce vaste ossuaire, y recevaient pour la seconde fois les honneurs de la sépulture. Mais bientôt la révolution devait y accumuler ses victimes : celles des différens combats livrés au sein de Paris, en 1788 et 1789, et aux Tuileries le 10 août 1792, et celles des massacres dans les prisons les 2 et 3 septembre suivant. Cette même année, la Convention décréta la suppression de tous les cimetières de l'intérieur de Paris. Plus que jamais, il fallait à la mort de nouveaux gouffres. Les races vivantes et les générations exhumées, spectacle hideux ! se hâtaient ensemble confusément, les unes pour arriver à la tombe, les autres pour en reprendre le chemin.

De 1792 à 1808, les Catacombes reçurent les exhumations de douze cimetières ; de 1808 à 1811, tous les ossemens découverts par de nouvelles fouilles dans l'ancien cimetière des Innocens, pour la conduite des eaux du canal de l'Ourcq ; plus tard, ceux du cimetière de l'île de Saint-Louis, de l'église Saint-Benoît ; enfin, ceux de l'hôpital de la Trinité, en 1813. On avait également transporté tous les monumens funéraires, rangés par ordre avec leurs inscriptions, autour de l'entrée principale des Catacombes, appelée tombe *Isoire* ou *Isouard*, du nom d'un fameux bri-

gand, qui, dit-on, avait été tué et enterré en ce lieu. C'était dans ce même endroit qu'on avait pratiqué un puits muraillé, pour y jeter les ossemens. Mais tous ces objets du culte religieux furent dévastés en 1793. La tombe Isoire, qui avait été acquise par la ville de Paris, fut vendue comme bien national; et, après avoir changé de propriétaire dix fois en vingt ans, fut transformée en guinguette, comme le cimetière de Saint-Sulpice en salle de danse, où, au-dessus de la pieuse inscription :

Has ultrà metas requiescunt, beatam spem expectantes.

on lisait : Bal de Zéphire.

—

LES CATACOMBES DE PARIS.

I.

J'AVAIS plongé mes pas sous les voûtes célèbres
Où Paris consacra ses dépouilles funèbres,
Où des morts évoqués les rangs silencieux
Peuplent de vains débris un sol religieux :
D'un flambeau précurseur dans ces demeures sombres
Les livides clartés fuyaient au sein des ombres;
Sous la voûte une ligne, abrégeant les détours,
De ce soleil nocturne avait tracé le cours.
Des rochers menaçans la masse suspendue,
Leur informe ruine étonnèrent ma vue;
La nature, lugubre en sa mâle beauté,
Redoublait de ces lieux la morne austérité.
L'eau qui cherche un passage et tombe goutte à goutte,
Seule, éveille l'écho de la profonde voûte;
Et la roche, docile à ces heureux efforts,
D'albâtre lentement a revêtu ses bords.

Tour à tour on admire, en ce dédale immense,
Les vestiges romains, les travaux de la France;
Des mains d'un vétéran, par les arts délassé,
Port-Mahon sur la pierre à nos yeux retracé.

II.

Arrêtons-nous : voilà le seuil des CATACOMBES!
Je veux, cherchant un mot à l'énigme des tombes,
Sonder du Sphinx poudreux la ténébreuse horreur.
— Mes sens seraient surpris d'une froide terreur!
Avançons... que crains-tu? quel péril te menace?
Puisqu'un jour auprès d'eux il doit prendre sa place,
Le mortel doit savoir vivre au milieu des morts.

Assez, Orgueil! assez : misère et faux dehors!
Colosse détrôné, tu n'es plus qu'un fantôme;
La Vérité s'assied sur les débris de l'homme :
Ici tous sont égaux, les rangs sont confondus,
Les titres oubliés, les noms même perdus.
Dans le gouffre sans fond précipités en foule
Des mortels à jamais le vain torrent s'écoule,
Sans laisser sur des flots disparus sans retour
Ou la trace d'un siècle, ou la trace d'un jour.

Si j'ose interroger ces arches sépulcrales,
Qu'offrent de plus certain tant d'obscures annales?
— La mort... Mais quoi! son temple, où gisent oubliés
Nos vieux prédécesseurs, poussière de nos piés,
Soutient cette cité par le luxe embellie,
Miroir, triste ou riant, d'erreur et de folie.
Quel contraste, ô Paris! tombe immense!... Dessus,
Se presse, au gré du temps, le flux et le reflux

De la foule qui passe; — et la foule passée
Du sommeil éternel, dessous, dort oppressée.

III.

Ce Paris, orgueilleux de tant de monumens,
Dut à ces souterrains ses premiers fondemens.
Modeste, et couronné des deux bras de la Seine,
Dominant quelques bourgs dispersés dans la plaine,
Il conquit lentement leurs champs et leurs marais;
Le Louvre s'agrandit, où croissaient des forêts;
Et, poursuivant le cours de ces travaux sublimes,
Notre splendeur s'assit au-dessus des abîmes:
Mais lorsqu'aux flancs creusés de ce profond séjour
Nos aïeux empruntaient leurs demeures d'un jour,
Ils ne s'attendaient pas que leur cendre exilée
Viendrait y réclamer un nouveau mausolée.

Tous ces peuples éteints, et par siècle entassés,
Resserraient les vivans dans leurs murs menacés;
La tombe était comblée, et non pas assouvie;
L'air impur de la mort s'exhalait dans la vie,
La terre ouvrit alors de plus vastes tombeaux.
— Et déjà LA TERREUR, secouant ses flambeaux,
Effrayait nos climats d'une sanglante aurore;
Et l'abîme eut besoin de s'élargir encore.
Tout s'agite à la fois. Les morts et les vivans,
L'un par l'autre pressés, vers les gouffres mouvans
A flots désordonnés se hâtent de se rendre,
Pour s'y précipiter, ou pour y redescendre.

IV.

Voyez autour de vous s'élever ces remparts
D'antiques ossemens, de grands restes épars!

Ces membres desséchés s'entassant en colonne,
Et ces crânes hideux dont l'orbe les couronne,
Le pilastre dorique opposant pour support
Aux ruines du temps les débris de la mort,
Et l'onde qui se perd sous la voûte lointaine,
Et de ces pâles feux la lueur incertaine,
Ces emblêmes, ce deuil, ces néfastes autels...,
Tout vous parle du sort des fragiles mortels.

Et cependant, grand Dieu! leur criminelle audace
Hâte l'instant fatal qui de près les menace;
Et des ans fugitifs, qui leur semblaient si courts,
Leurs aveugles fureurs précipitent le cours!
La Mort même eut horreur des offrandes sans nombre
Que la hache jeta dans ce sépulcre sombre,
Quand, ô liberté sainte! un spectre ensanglanté
Vociférait ton nom au monde épouvanté.

Mais le trône s'écroule où l'échafaud s'élève,
Le sceptre des Bourbons est tronqué par le glaive :
Il tombe, il a vécu ce roi, dont les malheurs
Accusent la faiblesse en méritant nos pleurs!
Il fut faible sans doute; et sa main nonchalante
Contint mal les écarts d'une cour insolente :
Mais, s'il ne sut régner, il apprit à souffrir;
Grand, il sut pardonner, et, courageux, mourir!
Dans la tombe, du moins, les vulgaires victimes
Échappaient aux brigands rassasiés de crimes;
Et les restes des rois, traqués par des bourreaux,
Cendre errante, ont subi des attentats nouveaux.

Il sort de cet autel une voix gémissante :
Deux Septembre! Lisez : quelle date sanglante!

D'un monument plaintif je détourne les yeux :
Tout m'entretient ici de ces jours odieux.
— De l'homme, en tous les temps, la lâcheté cruelle
Souilla par des forfaits la cause la plus belle ;
Et la Religion, comme la Liberté,
Par le sang des martyrs vit son règne acheté.

Quelques sbires impurs ne furent point la France :
Oublions tant de maux, et plaignons leur démence ;
Tombeaux silencieux, gardez tout souvenir
Qui pourrait des Français attrister l'avenir !
La liberté surgit de nos grandes ruines :
Qu'elle éteigne à jamais les haines intestines !
— Et laissons refroidir la lave des volcans,
Sans nous armer encor de ses restes fumans.

ÉPILOGUE.

Adieu, ville des morts! abime des abîmes,
Muet thésauriseur d'enseignemens sublimes!...
Le monde des vivans à mes yeux n'offrait plus
Que des illusions et des songes confus;
Et, malgré moi, jouet de ces erreurs amères,
J'interrogeais ce ciel témoin de nos misères!
Mais il cacha pour nous, dans le livre du sort,
Les secrets de la vie et tous ceux de la mort

Oh! que les cris d'en-haut, que le choc d'une armée,
Un trône s'écroulant sur la terre alarmée,
Les révolutions, par qui tout se détruit,
Le char des conquérans, ici, font peu de bruit!
J'aime les profondeurs de ce béant abîme,
Comme d'un roc désert la nuageuse cime.
Ou très-haut, ou très-bas : loin du monde! — Une voix
Puissante y retentit. — Seul à seul, je conçois
Quelque chose de grand, quelque éternel mystère...
Oui, la route du ciel commence sous la terre.

Ah! venez donc guérir vos blessures d'amour,
Vos soucis, vos regrets, vos chimères d'un jour;
Plaignez l'ingratitude, et méprisez l'envie;
Brisez ces vains hochets qui dépensent la vie!
L'ambition vous berce, et dore un joug de fer :
Ici, son masque tombe, et son vol n'a plus d'air.

Cependant, des mortels nous écrivons l'histoire;
Nous cherchons le bonheur, nous croyons à la gloire;
L'homme s'use en projets dans ses jours inégaux,
Et rêve l'avenir, assis sur des tombeaux!
Fleuve trop resserré dans un étroit rivage,
Il s'irrite, il déborde, il détruit, il ravage,
Et, sans nom, va se perdre avec rapidité
Dans l'immense océan qui n'est point limité.
— Ainsi les nations tour à tour effacées,
Les races des humains dans le gouffre entassées,
Les siècles écoulés n'eurent que des instans,
Et dans l'éternité Dieu fait rentrer le temps.

NESTOR DE LAMARQUE.

LES GENS DE LETTRES D'AUJOURD'HUI.

Une révolution s'est faite en France ; dans son origine, elle date de loin ; de politique qu'elle fut d'abord, elle menace ou elle promet de devenir sociale suivant des vœux diversement exprimés. Notre sujet nous interdit d'examiner les causes dont la combinaison a concouru à son développement. La première de toutes, c'est que les temps ont marché ; il en est une autre que nous ne saurions passer sous silence, c'est que, si la participation à la fortune a créé, dans la classe moyenne, des besoins impatiens d'être satisfaits, ce sont les gens de lettres qui leur ont donné une direction ou qui en ont même éveillé le sentiment. La dignité humaine y a gagné ; tout le monde en convient. Il

n'est pas moins certain que l'égalité devant la loi est la condition nécessaire de cette dignité. Au nom de toutes deux, l'ancienne hiérarchie des pouvoirs a pris fin; les priviléges de la naissance se sont effacés, les emplois publics ont été promis au mérite, et un système d'élection a été substitué aux choix de cour. En nous félicitant de cette conquête de la révolution au profit du droit commun, nous devons reconnaître qu'elle a eu d'autres résultats, dont l'influence est encore agissante. Lorsque tant de collections d'intérêts ont vu se relâcher le lien qui les unissait, ou ont été violemment brisées, l'élément littéraire a dû perdre aussi son caractère spécial; au milieu de la dispersion des existences, il eût été surprenant qu'il eût conservé son homogénéité. Le tourbillon devait l'emporter, l'agiter comme le reste : nous verrons bientôt ce qu'il est devenu.

Le mouvement imprimé à la société, il y aura bientôt un demi-siècle, est allé beaucoup plus loin que ne l'avaient prévu ou désiré les gens de lettres de cette époque. Il ne faudrait qu'ouvrir leurs livres pour se convaincre de ce que nous avançons, tant il est vrai que l'on s'exposerait à des mécomptes en jugeant de l'inondation par la seule hauteur des digues renversées ! Ici les calculs d'hydrodynamique seraient plus d'une fois en défaut ; car une marée plus ou moins forte, un coup de vent, un remous suffiraient pour leur donner un

démenti. Les révolutions politiques des peuples ont aussi leurs courans et leurs reflux inappréciables. Il n'y a qu'une voix au monde qui ait autorité pour dire aux flots de la mer : « Vous n'irez que » jusque-là ; » et cette voix ne semble pas encore avoir parlé à la révolution française, dont le premier effet devait être d'ouvrir de nouvelles routes aux diverses ambitions.

Le règne des doctrines jusque-là acceptées ayant cessé, comme celui des pouvoirs qui s'y appuient, l'esprit humain avait perdu ses points de fixité. La littérature menaça de devenir incertaine, ainsi que la forme du gouvernement dont elle est plus ou moins solidaire; car il est de principe que l'anarchie ne sera jamais partielle dans un état. Aussi il serait facile de prouver que les lettres, chez nous, ont subi les diverses phases par lesquelles a passé notre ordre social. Leur influence réciproque se constate d'elle-même aux yeux de l'observateur attentif.

Créateurs du mouvement qui emportait les hommes et les choses, les gens de lettres n'y pouvaient rester étrangers. Ils s'y trouvaient poussés tout naturellement. Jadis la littérature était pour eux un but, une profession relevée souvent par le caractère de ceux qui l'exerçaient : elle n'a plus été qu'un moyen. Leur vie d'études paisibles, de méditations profondes, s'est mêlée à la vie commune, et elle est devenue, par conséquent, une

vie d'agitations, de désirs passionnés et de rivalités où le grand intérêt de l'art a été le seul à ne pas avoir de place. Ce n'est plus une palme ou un fauteuil académique qui ont brillé à leurs yeux; les hauts emplois de l'État, offerts en perspective à leur ame ardente, ont troublé leur sommeil; les applaudissemens d'une salle de spectacle, appelée à juger d'une conception dramatique, ont été trop peu pour celui qui pouvait recueillir des suffrages sur un théâtre plus vaste. Ce n'était pas assez que de parler à une ville, à une capitale, à l'élite des gens de goût, pour celui auquel il était permis d'occuper, de soi, son pays tout entier et l'Europe.

Dans le paroxisme de nos révolutions rapides, lorsque des gens de lettres et des artistes, trop oublieux de la plume et du pinceau, ont appartenu à des chambres délibérantes, lorsqu'ils ont même fait partie d'un comité de salut public qui a effrayé à la fois l'étranger et la France, la destinée des arts consolateurs de la vie humaine était aussi aventurée que celle de la société elle-même; plus tard, dans un ordre de choses qui commençait à se régulariser, quand nous avons vu le peintre Vien s'asseoir au sénat de Napoléon, et l'estimable traducteur du Tasse et d'Homère devenir archi-trésorier de l'empire, dès ce moment, dis-je, on a pu entrevoir de meilleurs jours pour la patrie; mais aussi on a été fondé à prédire ce qui se manifeste aujourd'hui, en d'autres termes, la prochaine décadence des arts et des lettres.

La raison, nous l'avons donnée : aussitôt que les arts cessent d'être leur but à eux-mêmes, ils dégénèrent. Il faut qu'aux yeux de l'élève jaloux d'atteindre à la gloire de Le Sueur, notre Raphaël français, si le peintre des Andelys ne lui dispute ce titre, rien ne soit beau comme le droit acquis d'aller étudier, dans l'ancienne capitale du monde, les chefs-d'œuvre du Raphaël romain ! Il faut que le jeune littérateur, nourri de la lecture de nos auteurs du premier ordre, brûle du désir de voir son nom inscrit parmi ces noms illustrés, dût-il être pauvre comme Rousseau, non compris comme Montesquieu, persécuté comme Galilée, poursuivi par le sort comme Michel Cervantes! Sa destinée est de parcourir le ciel et les enfers ; mais le rameau avec lequel on pénètre dans le Tartare et dans l'Élysée, croît au sein d'un ombrage solitaire: l'ami des Muses le savait autrefois, et c'est à force de méditations sérieuses que, guidé par son génie, il se préparait à le cueillir.

Nous reconnaîtrons que, pendant le règne de Napoléon, les lettres n'ont pas laissé de briller de quelque éclat ; l'on conviendra aussi que cet éclat ne leur était pas propre, qu'elles avaient trop leur marche et leur limite tracées, et qu'à l'exception d'un petit nombre d'écrivains, qui n'avaient pas accepté le mot d'ordre donné par le maître, tous, soit en vers, soit en prose, semblaient voués au seul genre de panégyrique. Dans cette pompe

presque religieuse, un écrivain plus remarquable encore par un goût épuré que par un talent de création, M. Fontanes, en remplissant les fonctions de grand-prêtre avec une sorte de solennité, caractérisa la littérature de ce règne de gloire et d'énergie gouvernementale. Toute la force de l'État était dans une tête modèle; l'imitation dut être belle; mais ce n'était que de l'imitation. Dès que le chef avait fléchi, il ne restait plus qu'à se soumettre sous le rapport des armes, et à se jeter dans le vague sous le rapport de la pensée. Tel sera toujours l'inconvénient de n'avoir qu'un homme pour garant des destins d'un pays. S'il convient que le bonheur général se résolve dans l'unité et soit préparé par l'unité du pouvoir, il n'est bon ni qu'il en dépende, ni qu'il lui appartienne comme une de ses annexes.

Dès-lors la condition des gens de lettres s'est vue changée en France. Reconnus aptes à parvenir aux emplois publics, relevés de cette sorte de déchéance qui les frappait d'une incapacité passée en proverbe pour la conduite des affaires, ils ont montré qu'ils n'étaient pas plus inhabiles au maniement de celles-ci que les autres citoyens. Mais leur indépendance est devenue moins positive, et, chez eux, les nobles inspirations ont été moins fréquentes. Si les mœurs mieux réglées ont donné un plus grand nombre de pères de famille à l'État, si l'autel de la patrie a été mieux entouré, celui

des Muses s'est trouvé désert. Nous nous trompons : attirée par l'appât des récompenses accordées aux gens de lettres, une foule de néophytes sans mission, sans cette chaleur d'ame qui n'exempte pas de l'obligation d'avoir du talent, et que le talent toutefois ne saurait suppléer, ont approché du sanctuaire ; ils n'ont fait que se tromper de temple, ils croyaient marcher vers celui de la fortune.

D'autres avec un violent désir de gloire et dépourvus de cette obstination dans le travail qui seule en assure la conquête, ont crié que l'ancienne mine où le génie fouille depuis bientôt trois mille ans était épuisée, qu'il fallait en creuser une nouvelle, qu'il était temps d'ouvrir des routes non battues, et, s'érigeant en novateurs (chose assez étonnante !), ils ont rétrogradé vers des époques de barbarie. On est fondé, en effet, à se demander comment ce qui a été bien pendant tant de siècles, se soit trouvé tout à coup sans mérite? Quoi ! l'Apollon, la Vénus de Florence, le Gladiateur, le Laocoon, le Bacchus antiques n'auront pas vieilli, et les pages des philosophes et des poètes contemporains de ces chefs-d'œuvre, entre deux soleils, seront devenus surannées ! L'œuvre du Poussin, de Jean Goujon, la vie de Bruno racontée par l'admirable pinceau de Le Sueur continueront d'avoir droit à notre enthousiasme, et l'on viendra nous dire que les grands personnages

placés sous nos yeux au théâtre par Corneille, Racine, Voltaire et Chénier, n'ont plus d'accens dignes d'arriver à nos oreilles ! Comme si les lois de la nature étaient renversées, comme si le cœur des rois, des pères, des mères, des épouses, des hypocrites, des ambitieux de tous rangs avaient subi une révolution qui en appelât une seconde dans la littérature destinée à exprimer les mœurs ! Les formes du corps étant restées les mêmes que Phidias et Praxitèle nous les ont transmises, il serait surprenant que l'intérieur de l'homme exigeât d'autres plumes pour le décrire; ce serait à la fois proclamer l'impuissance du génie, le ravaler au-dessous de la main de l'artiste, et lui dénier son immortalité. Alors retomberait dans l'inanité le sublime mouvement par lequel Adisson, après avoir prolongé indéfiniment la durée des poèmes d'Homère et de Virgile, ne leur assigne pour terme de gloire que la dissolution du globe.

On a dit, quant au prince chef d'un gouvernement représentatif, que régner, c'était choisir : eh bien ! la raison commande également à l'écrivain et à l'artiste d'apprendre à choisir, s'ils veulent obtenir des succès durables. Tous les spectacles ne sont pas faits pour être offerts aux yeux, et toutes les douleurs n'auraient pas le don de m'attendrir; mais qui ne sait qu'il est plus facile d'oser tout, de se permettre tout et de jeter, pêle-mêle, dans un drame ou dans un roman, des figures ba-

roques, au geste bouffon, au langage trivial, que de faire concourir à une action commune des caractères qui ne se démentent pas plus que la nature à laquelle on les aura empruntés? La terreur elle-même doit avoir ses élémens de beauté : dès qu'elle se contente de recourir à des formes hideuses, elle me repousse et offense mes regards.

Il serait peu juste de laisser en oubli des jours de réaction qui n'ont pas été aussi défavorables aux lettres qu'on a paru le croire. Sous le rapport du sujet que nous traitons, ils peuvent prétendre à nos souvenirs. La restauration de la branche aînée des Bourbons, en montrant, non sans méconnaître ses propres intérêts, qu'elle sympathisait mal avec notre littérature, rallia ceux qui la cultivent. Napoléon les avait éparpillés à force de caresses : la dynastie rétablie sur le trône par ses rigueurs, et en écoutant trop complaisamment le sacerdoce, enseigna aux gens de lettres qui avaient conservé un esprit de nationalité, la nécessité de s'unir. Ils se rendirent à cet avis, moins une légère fraction dépositaire du projet rétrograde, et dans laquelle on ne chercherait pas vainement le germe d'innovation qui menace de nous couvrir de son ombrage stérile. Ce fut l'Émigration qui, avec le goût du moyen âge, inaugura chez nous le romantisme. Alors néanmoins quelques productions remarquables furent mises au jour. Indépendamment du mérite particulier à chacune, on leur

reconnaît à toutes un trait commun de ressemblance, c'est que, d'une manière directe ou indirecte, elles rentraient à des degrés divers dans la question qui préoccupait le public. Leurs auteurs se plaignaient avec amertume de la censure, dont le poids pesait sur les travaux de cette époque : et, sans s'en douter eux-mêmes, ils lui devaient d'avoir resserré leur pensée dans une juste mesure, de l'avoir exprimée dans des termes décens, et de s'être ainsi préservés d'une exagération qui appartient au genre déclamatoire, le plus ennuyeux de tous, quand le moment de l'à-propos est passé. Telles brochures politiques, en effet, que l'on s'est arrachées tout humides de la presse autour de laquelle on stationnait pour les attendre, ne seront jamais relues ; l'amour-propre de l'auteur qui s'aviserait de les comprendre dans une collection, ne ferait que leur assurer un cercueil.

Aujourd'hui le pamphlet est partout ; il a franchi toutes les barrières ; vous le retrouvez sur la scène ainsi que dans les feuilles du matin, dans les plaidoyers comme dans les mandemens ; il parle en vers et en prose. La critique littéraire, après s'être soutenue, non sans quelque succès, depuis le commencement du siècle jusqu'au règne de Charles X, n'est plus que de la satire ou une flatterie calculée dans des vues de parti. Elle n'exige ni goût, ni études préliminaires ; il ne s'agit que de savoir par quelle opinion est réclamé l'auteur

d'un ouvrage, pour l'affadir d'éloges ou le noyer dans un déluge de sarcasmes. Le nombre des soi-disans gens de lettres n'a plus de limites; tel professe, qui ne serait pas digne d'être écolier. L'usurpation du sacerdoce est flagrante. Ce n'est plus la tribu désignée qui entre dans le saint des saints; tout Israël, ainsi que Lévi, approche du tabernacle; toute main dépose un encens pur ou impur sur l'autel des parfums : aussi tel mot connu de Piron maintenant n'aurait pas d'application possible. Celui, par exemple, qu'il prononça, lorsque arrêté par civilité à côté de personnages de haut rang, il eut entendu le maître du logis engager ses convives à passer les premiers, sur ce que l'individu qui luttait avec eux de politesse, *n'était qu'un homme de lettres*; on se rirait aujourd'hui de quelqu'un qui aurait à la bouche la réplique du poète de Dijon : « Je prends le pas, puisque les qualités sont connues; » car s'il fallait attendre près de la porte d'un salon, que tout ce qui s'arroge le titre d'homme de lettres en eût franchi le chambranle, on aurait le temps de s'y morfondre.

A qui la faute du discrédit dans lequel est tombée une profession respectable? à ceux qui en ont abusé et qui en abusent encore; à ceux qui en ont méconnu la dignité; à ceux qui ont eu l'orgueilleuse prétention de bâtir un nouveau temple sur les hauts lieux, et qui n'y ont placé qu'une

image difforme ; à ceux qui, dénaturant les genres, se sont dégagés de toutes règles encore plus par impuissance que par audace! Les règles effectivement sont nées de l'expérience, qui a montré aux artistes et aux gens de lettres quelles étaient les conditions des succès durables. Elles apprennent au talent à se renfermer dans un cercle qui permette à l'attention de suivre une série de faits, et de les saisir dans leur ensemble. Si le génie, se traçant à lui-même sa route, semble quelquefois les fouler aux pieds, en réalité il les respecte encore. Alors qu'il s'affranchit de certains usages, plus relatifs à des époques et à des localités qu'ils ne touchent à l'essence de notre nature, toujours sacrée à ses yeux, il se soumet aux convenances que cette dernière prescrit sous peine d'être désavoué, non par le goût transitoire d'un moment, mais par la voix de l'humanité tout entière.

Ainsi, les règles lui enseignent à ne jamais blesser les sentimens enracinés dans les cœurs; à ne point demander à l'horrible et au difforme des effets dont notre ame ne veut pas (car elle n'accepte que des terreurs qui lui plaisent); à voiler ce qui est nu, à rendre au moins la nudité décente, comme celle de la Vénus de Médicis; et à conformer aux exigences morales les plus grandes hardiesses de la pensée. Avec les règles, il n'est rien qu'on ne puisse dire, quand elles défendent de l'exposer aux regards. En créant des difficultés

devant lesquelles la seule médiocrité recule, elles donnent un attrait de plus au style; elles obligent, il est vrai, l'écrivain à avoir du talent, tandis que leur oubli en dispense.

Contradiction choquante dans nos mœurs et cause bien légitime d'effroi! le cynisme a été banni du toit domestique, même du commerce le plus familier : et il s'est réfugié dans les écrits, dans les livres, dans les journaux, dans les plaidoiries et au théâtre! La vie privée lui est interdite, et la vie commune lui est en proie! Les gens de lettres se sont prêtés à ce débordement. Nous nous trompons, ils l'ont hâté; ils ont rompu de leurs propres mains les digues que la raison publique oppose à la licence chez toute nation constituée en corps de société! on dirait qu'ils auraient reçu du génie du mal la triste mission de donner un bill d'indemnité à ce qu'il y a de pervers dans notre nature dégagée de tout frein. Ne serait-on pas tenté de croire qu'après les avoir transportés sur le pinacle, et leur avoir montré les capitales des empires avec les trésors de luxe et de volupté recélés dans leur sein, il leur aurait dit : « Tout cela est à vous, si vous consentez à m'adorer? »

Tous, ou presque tous, ont fléchi le genou devant la puissance satanique. En cela encore, ils n'ont fait que se traîner sur les pas de ce poète anglais, dont le talent malheureux semble avoir pris à tâche de détrôner la vertu, pour assurer au

vice la sympathie des sentimens dont elle était en possession. Lord Byron a ouvert, non sans une sorte de gloire, cette carrière de mépris pour ce qui était respecté, et d'intérêt prodigué aux perturbateurs de l'ordre social. Feuilletez les livres de cette école, parcourez l'histoire, le poème, le roman que le jour voit éclore, et vous y rencontrerez à chaque page le crime présenté sous des couleurs attrayantes. Partout il tient le haut bout; partout il a le droit de préséance; de gré ou non, il faut que le lecteur se passionne pour lui et abjure les douces émotions qui agitaient avec délices le cœur de nos pères.

Les écrivains, en effet, ont créé une morale nouvelle à l'usage de la génération qui croît à nos côtés. Ce sont eux qui, désenchantant la scène, ne permettent plus à nos larmes de couler pour l'innocence en péril, ou pour l'infortune qui n'a pas mérité les rigueurs du sort; ce sont eux qui, nous associant en public à des vœux que nous rougirions d'avouer au sein de nos familles, nous appellent au triomphe de ce qui, dans un régime bien ordonné, serait frappé justement par le glaive de la loi. Reconnaissez-le : n'est-ce pas, à bien dire, la même littérature qui, sous nos yeux, pare la doctrine d'une secte antisociale d'un éclat témérairement emprunté à la majesté de nos livres saints, et qui, après avoir donné un vernis religieux à son irréligion, une apparence de morale à son immo-

ralité profonde, s'efforce de répandre un charme de volupté décente sur des amours vulgivagues?

Nous n'ignorons pas que le sentiment général repousse de pareilles profanations : mais, nous le demandons, quand elles se commettent à la face du ciel, n'est-il pas à craindre qu'elles finissent par entrer dans les mœurs? La dégénération du goût en littérature a des conséquences plus graves qu'on ne le soupçonne; elle réagira toujours d'une manière fâcheuse sur les habitudes domestiques et les relations civiles. Ce n'est pas impunément pour la vie intérieure qu'on salit la pensée, ou qu'on détourne le cours des sentimens honnêtes. Ainsi qu'avec de méchans guides on se fourvoie, avec des écrivains immoraux une société a tout à perdre. Prenez-y garde, législateurs! tout le monde lit les feuilles du matin et les romans, tout le monde va au spectacle; et le sphacèle, descendu dans les classes inférieures, y devient incurable, lorsqu'à l'amour du travail et au sentiment religieux, on a substitué chez elles le besoin d'un bonheur auquel il ne leur est pas donné d'atteindre.

Ne croyez pas les écrivains eux-mêmes à l'abri des passions violentes et désordonnées dont ils se rendent les organes. Riches, ils abuseront de leur fortune; pauvres, ils jalouseront celle d'autrui. La gloire, ils la veulent prompte à leur accourir avec toutes ses palmes, avec toutes ses auréoles, et sans aucun de ses revers. Si elle trompe leur at-

tente, le remède est sous leur main. Prêtres du néant qu'ils ont invoqué tant de fois, après avoir conduit de trop crédules adorateurs à ses autels, ils lui doivent une dernière victime, et ils n'iront pas loin pour la chercher. A peine ils auront touché des lèvres la coupe de la vie, que la trouvant amère, ils renverseront la liqueur. Vous l'avez vu, et les contemporains en ont frémi d'épouvante : deux jeunes présomptueux prétendaient amasser en un clin d'œil, à leur profit, ce que des années tardives accordent au travail opiniâtre; abusés dans leur espoir, ils n'ont pas voulu attendre d'un talent mûri par l'expérience une renommée promise par des flatteurs à leurs premiers essais; et pour se dérober à une obscurité qui faisait leur tourment, fermant les yeux aux rayons d'un jour pur, ils se sont précipités volontairement dans une nuit plus profonde que celle à laquelle ils regrettaient de ne pouvoir échapper.

Pourquoi s'en étonnerait-on? on cultive aujourd'hui les lettres sans foi et sans croyances. Parcourez nos historiens : ils admettent un fatalisme politique. De quel droit alors tresser des couronnes pour la vertu, et dresser au moins en pensée des échafauds pour le crime? Si Maximilien de Robespierre et Lamoignon de Malesherbes, quoique contemporains, ont apparu chacun en leur temps propre; si le triomphe de l'un adressant au ciel l'affront de ses hommages, a été écrit de la

même main qui avait tracé la condamnation de l'autre, sans appel de ces deux sentences, pourquoi les hommes se débattraient-ils sur cette terre de malédictions, placés qu'ils seraient sous le coup d'une inflexible destinée? Non! les choses ne se passent pas ainsi : acteurs dans le grand drame qui se déroule sous nos yeux, solidaires de sa conclusion, chacun de nous est appelé à la modifier. C'est de tous les efforts individuels que résultent les mouvemens généraux ; et, bien que les événemens entrent par avance dans les données d'une prévision supérieure, il appartient à toute génération de les préparer avec la plénitude de son libre-arbitre.

Un phénomène assez remarquable a lieu présentement ; en le signalant, nous essaierons d'en assigner la cause. M. de Bonald a dit que la littérature est l'expression de la société : toutefois notre littérature, dans la plupart des ouvrages qui ont joui de quelque célébrité depuis seize ans, s'est montrée l'expression d'une société qui n'était plus. Les recherches de l'écrivain ont descendu à une grande profondeur dans les siècles écoulés ; il s'est cru obligé de creuser au moins jusqu'au moyen âge, pour y chercher le sujet de ses compositions. Ces jours étaient-ils meilleurs que les nôtres? Non ; mais l'on répondait qu'ils étaient des jours de foi. Dans le besoin de créer des caractères soutenus, on a allégué la nécessité de les rattacher à des

croyances politiques et religieuses, qui seules fondent des caractères. Ce mouvement de recul, dont on ne s'était point avisé pendant la république, auquel l'empire se rangeait insensiblement, se manifesta surtout sous le régime de la restauration, à laquelle on supposa qu'il prêterait une force. Dans cette dernière période d'années, quelques gens de lettres, jaloux de prouver leur dévouement, se persuadèrent qu'il fallait frapper d'un dédain superbe tout ce qui s'était fait en France depuis près d'un demi-siècle. Pour mettre en crédit la légitimité de la branche régnante, ils prirent à tâche de nous ramener vers des temps où le respect du pouvoir absolu avait la sainteté du dogme et se confondait avec lui ; en vue de raviver un culte menacé d'une prochaine défaillance, ils lui donnèrent, pour aliment, les superstitions du quinzième siècle, sans songer que cette nourriture ne lui était plus appropriée. Le fait est que, par haine du présent, on nous refoulait vers le passé. On n'aimait pas les morts, mais on se souciait peu des vivans. On sacrifia au gothique dans les meubles, dans les livres, dans les jardins, dans les bâtimens, et jusque dans la parure des femmes, qui se prêtèrent avec d'autant plus de facilité à cet entraînement qu'il les aidait à se ressaisir d'un pouvoir dont elles se voyaient dépouillées.

Quelques auteurs, auxquels au moins l'on ne saurait refuser une certaine habileté, poussèrent

notre littérature vers cette marche rétrograde. Sans être les confidens de leur secret, d'autres leur portèrent un secours qui devint dans les lettres une condition de succès; et aujourd'hui que nous avons une royauté qui, malgré l'antiquité de sa souche, ne saurait de long-temps s'appuyer sur le prestige des vieux âges, et un culte, au contraire, qui ne retrouvera de vigueur qu'en se séparant lui-même avec énergie de ses anciennes superfétations, nous obéissons littérairement à l'impulsion communiquée aux esprits. Ce qu'elle pouvait avoir de plausible n'existe plus; il n'en est resté qu'un mensonge convenu, mais funeste aux progrès des arts. On a reproché aux écrivains du siècle de Louis XIV d'avoir dessiné l'antique sur un calque moderne : et nous qu'avons-nous fait de mieux? Pâle reflet d'une société passée, quelle vérité reconnaîtrons-nous à notre littérature actuelle?

Elle est fausse dans le style qui ne parle ni la langue du temps présent, ni celle des anciens personnages, auxquels on a dérobé des expressions mal comprises ou mal appliquées! Elle est fausse de pensée, la pensée qui est du jour où nous vivons, n'étant plus rendue dans ses termes propres et qui ont été les formes originelles de sa conception! Elle est fausse de sentiment, par l'impuissance où l'on est de pénétrer dans l'intérieur d'êtres pleins des fortes convictions auxquelles nous som-

mes devenus étrangers! Elle est fausse de morale, puisqu'elle tend à déplacer l'intérêt, en l'enlevant à ce qui obtient partout les suffrages des hommes réunis en corps de nation, pour le reporter sur les vices dont le succès conduit à une dissolution sociale! Elle est non moins fausse que cruelle dans les espérances qu'elle donne ou qu'elle ôte, parlant sans fin d'une gloire toute terrestre et de la vie des peuples immortalisés par l'histoire, mais tuant à jamais l'homme solitaire qu'elle isole impitoyablement de son avenir! Il faut donc le répéter, à haute et intelligible voix : le mensonge est dans la littérature actuelle; il est patent; il l'envahit tout entière, bien qu'il affecte de la rappeler à la vérité dont il la prétendait déchue.

On s'empare d'une autre sorte de justification : on voulait, dit-on, éviter cette monotonie et cette uniformité de teintes qui se font remarquer dans les compositions du dernier siècle. Lors même qu'une telle assertion ne serait pas susceptible d'être contestée, il resterait à savoir si le mérite de la variété, dans les ouvrages d'esprit, ne dépend pas encore plus du talent et du travail des auteurs que d'une audace sans frein? Cette dernière, en effet, étant plus communément le lot de la présomption que celui du génie, dès qu'on renverse les barrières, on peut juger de la soudaineté de l'irruption. Riches et pauvres, tout le monde veut aller à Corinthe, et Laïs n'est plus qu'une prostituée du dernier étage.

Quand la *Jérusalem délivrée* parut, on reprochait déjà aux poètes de fouiller dans une mine épuisée; Milton, Fénélon sont venus après le Tasse, et leur pinceau promené sur le même fonds de toile n'a pas laissé d'y faire apparaître des perspectives d'une harmonie ravissante. Si Voltaire a été moins heureux dans le poème du genre relevé, accusez le chantre d'Henri lui-même pour avoir démoli l'édifice religieux où il se proposait de s'établir; accusez votre mètre poétique qui, n'ayant pas l'arbitraire du mètre anglais ou germanique, dans sa rigueur inexorable, condamne le lecteur à une sorte de somnolence par ses rimes retombant sans fin l'une sur l'autre, à des intervalles égaux. Cependant il y aurait de l'ingratitude à oublier qu'entre les mains des grands maîtres de la scène française, le même instrument fut loin d'être rebelle. Corneille et Racine surent en tirer des sons qui allèrent aux grandes ames et qui captivèrent les cœurs. Ayez des pensées fortes comme le premier, des sentimens avoués de la nature comme le second, et fussiez-vous renfermé encore, après eux, dans le domaine historique d'un peuple et d'une religion finis [1], les succès n'échapperont pas à votre verve.

Au reste, pour être varié ce serait une triste

[1] Nous n'avons pas besoin de dire que ceci s'entend du paganisme.

condition à subir que d'exposer, aux regards d'un peuple, ce que l'espèce humaine offre de plus repoussant dans ses plus honteuses aberrations. La société n'est pas moins perdue que la littérature, si le succès est à ce prix. Autrefois l'écrivain se croyait obligé de s'élever vers des modèles d'un ordre supérieur : ainsi il s'acquittait de ce que sa mission a de plus noble; ainsi il répondait aux besoins d'une nature qui tend au perfectionnement de son plus bel ouvrage; mais, dès qu'il descend dans la fange pour y tremper ses pinceaux, il n'est que le peintre du désordre. Téniers lui sera vingt fois préférable : au moins l'un se borne à me distraire par des scènes de naïveté, tandis que l'autre m'abaisse en m'obligeant à partager un intérêt indigne de moi.

Nous finirons par demander si, à force de sacrifices bien pénibles, bien regrettables pour un goût délicat, on a obtenu cette variété qui était le but de tant d'efforts? Nous ne le croyons pas : à l'uniformité dans le beau, on n'a fait que substituer l'uniformité dans le grotesque et le hideux. On a brisé la Vénus et l'Apollon comme appartenant à une mythologie usée; mais on a inauguré la statue du Destin. On lui a donné le crime pour exécuteur de ses hautes-œuvres, on l'a entouré de larves et de fantômes, et on a promené le lecteur dans l'horrible, toujours dans l'horrible, et par conséquent avec ennui.

La littérature de notre époque est donc dans la fâcheuse nécessité d'avouer la monotonie qu'elle voulait éviter. La cause en est dans les moyens auxquels elle a eu recours ; elle les a empruntés moins de la nature que de l'imagination, et l'on n'ignore pas combien la richesse fictive de l'une est inférieure à la puissance souveraine de l'autre. Sans s'en apercevoir, c'était se condamner à copier, après avoir passé en revue un nombre borné de combinaisons. Il en est arrivé comme des contes orientaux qui se répètent dans leurs portraits et jusque dans les formes de leurs récits. Tandis que Molière, La Bruyère, La Fontaine, et tous les bons écrivains des deux derniers siècles, ont imprimé à leurs compositions un cachet particulier, les écrits de notre temps, par une sorte de fatalité, paraissent marqués de la même empreinte. Aucun de nos livres nouveaux ne serait en droit de répudier ce titre de communauté. Il n'est pas jusqu'à la collection dans laquelle vont figurer ces pages, bien que des talens divers lui apportent leur tribut, qui, sauf un petit nombre d'articles, puisse se soustraire à ce reproche. C'est en cela même que, peut-être, nous y ferons tache, tant les fragmens dont elle se compose, en y entrant, prennent un air de famille! Nous n'aurons garde de leur refuser de l'esprit, tous les genres d'esprit, excepté celui de se diversifier. Ainsi que nous nous sommes cru déjà fondé à le dire, Mercier

composa tout seul un tableau de Paris, dans lequel il y a dix fois plus d'originalité et de variété que dans celui auquel nous coopérons en ce moment. A qui la faute? A l'époque elle-même où nous tenons la plume. Il était nécessaire de la caractériser; aussi ce recueil, par le fait même et la date de sa création, deviendra monument. Nous espérons qu'au moins, par respect pour une liberté dont nous ne croyons pas avoir démérité, on ne trouvera pas mauvais qu'étant de la résistance dans la chambre législative, nous soyons de l'opposition dans la littérature actuelle. On ne nous reprochera pas d'être inconséquent; car, à nos yeux, ces deux manières de nous prononcer trouvent leur justification ou leur excuse dans le même principe.

De ces notions générales sur l'état des lettres en France, passons à leur personnel, mais sans désignation particulière de ceux qui les cultivent.

Le vent de la tempête amassée par des abus dont la dernière heure avait sonné, souffle, depuis quarante ans, sur notre patrie. Il a tout emporté, tout balayé sur cette large surface. La forêt n'a pas moins disparu que l'humble buisson. Où trouver un abri? Existait-il seulement des ruines, à l'ombre desquelles il fût permis au sage de méditer en paix sur la chute des empires? Frappés par la tourmente, de beaux talens étaient descendus dans la tombe. Ce qui restait de gens de lettres

attendait, dans sa dispersion, que l'azur du ciel vînt à se découvrir. Ils se bornèrent d'abord à soupirer après le repos; mais l'orage touchait à peine à sa fin, qu'ils reconnurent que leur situation était changée. Une nouvelle société se formait : les mœurs, les besoins déjà contractés, tout les appelait d'autant mieux à y prendre place, qu'une des conséquences de cet ordre de choses était de resserrer dans des limites plus étroites la carrière littéraire proprement dite.

Les abus et les dilapidations de la fortune publique avaient été attaqués avec courage et souvent avec talent, par les gens de lettres, dans les jours qui précédèrent la révolution de 1789. C'était le thème obligé de la philosophie du dix-huitième siècle, qui lui dut ses plus beaux mouvemens oratoires et ses pages les plus brûlantes; mais elle n'exploita pas seule cette mine féconde en succès. Un large filon s'était ouvert, sous un autre aspect, aux investigations du clergé, dans les rangs duquel finissaient par entrer les littérateurs peu favorisés du sort, et ceux qui appartenant à des familles qualifiées, avaient en perspective, pour patrimoine, les dignités lucratives de l'Église.

Quoique les Bossuet, les Massillon, les Bourdaloue, les Fléchier eussent semblé avoir emporté dans la tombe le secret de cette éloquence austère et puissante en parole, qui entraînait tout un auditoire choisi dans les sommités sociales, la chaire

chrétienne retrouvait encore des accens pleins de vigueur contre l'insensibilité des heureux du siècle ; des vérités fortes étaient envoyées à l'oreille des rois, au nom du Dieu qui pèse les monarques dans la même balance que leurs sujets. Certes, l'abbé Maury, l'abbé Poulle, l'évêque de Senez, l'abbé de Boisgelin, le missionnaire Bridaine lui-même, pouvaient être aussi justement réclamés par la littérature française, que les abbés Morellet, Delille et Raynal, tous les trois enrôlés sous la bannière philosophique. Ces deux sources ouvertes à des talens divers se tarirent tout à coup : la philosophie, en continuant à s'exprimer sur le même ton, n'eût été que déclamatoire. Déjà les pages surajoutées par Pecméja et Diderot à l'histoire des établissemens des Européens dans les deux Indes, n'étaient plus que des lieux communs ; la magistrature lettrée était dépouillée de son droit de remontrances par la chute des parlemens, et le sacerdoce avait perdu sa tribune, en ce qui touche aux intérêts matériels de la société.

Remarquez que cette tribune était transportée ailleurs. Comment eût-on continué à écouter avec faveur le ministre de l'Évangile parlant de la misère du peuple, quand, à quelques pas de là, sur le même sujet, d'autres voix étaient bien plus retentissantes ? Dans sa discrète prudence, ne devait-il pas craindre de relâcher les liens sociaux déjà trop détendus par le mouvement de la révo-

lution? Ici, en effet, il convient de remarquer que l'abus est bien près de l'usage, en quoi l'assemblée nationale a montré une réserve qui a trouvé trop peu d'imitateurs dans les assemblées subséquentes. Quelque véhémens que fussent ses orateurs, ils ont eu rarement recours à ces moyens extrêmes, dont l'effet immédiat est d'armer, au moins en pensée, la classe infime contre la classe qui possède et qui n'est pas moins que l'autre un élément nécessaire de l'ordre public. Il leur a suffi d'ouvrir à tous les genres de mérite la porte des emplois et de la fortune. Au nom des uns, ils ne croyaient pas devoir évoquer les tempêtes qui auraient mis en péril la destinée de tous. Maîtres des outres d'Éole, ils se gardèrent d'en faire sortir les passions envieuses, toujours prêtes à se substituer au travail favorisé du ciel. L'éloquence de ces hommes, celle de Mirabeau lui-même a été vierge d'un tel crime. En se contentant de s'appliquer sérieusement aux institutions, et quoiqu'elle se fût interdit d'être désorganisatrice, elle ne laissa pas d'avoir du nerf. Sans cesser d'être tribun, on resta citoyen; le rôle de démolisseur social a été abandonné à d'autres, et l'on sait comment ils s'en sont acquittés.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter la tendance des gens de lettres vers les fonctions publiques; d'une part, elle s'est trouvée justifiée par leur aptitude, de l'autre, par la création d'intérêts

plus puissans que celui d'une littérature, dont les beaux jours avaient lui pendant l'ancien régime, avec lequel aussi elle était peut-être plus en harmonie.

Plusieurs de nos écrivains qui ont acquis des titres à la célébrité, avaient vieilli dans les chambres législatives, lorsque le grand événement de 1830 a eu lieu. Il en est qui travaillaient à la rédaction des journaux, sorte de tribune inconnue des anciens; plusieurs s'étaient attachés à la carrière du barreau, agrandie devant eux, par suite de nos dissensions politiques. Ils ont trouvé naturellement leur place dans la nouvelle hiérarchie sociale. S'ils avaient voulu s'en tenir éloignés, il eût fallu les y appeler, ne fût-ce que par esprit de conservation; de sorte qu'en mettant à part un petit nombre de savans occupés de travaux solitaires ou qui appartiennent à divers établissemens publics, presque tous ont adopté un genre d'existence moins spécial qu'autrefois, sous des rapports littéraires. Celui-ci même ne se retrouve plus que par exception, tel que l'avait fait l'ancien régime. L'homme de lettres est aujourd'hui père de famille, membre du gouvernement, fonctionnaire dans l'ordre administratif ou judiciaire; il ceint l'épée ou se drape avec la toge; il entre dans les conseils du prince; et par conséquent, il est moins homme de lettres qu'on ne l'était dans le dix-huitième siècle.

De ce que le talent d'écrire est nécessaire à la

gestion de presque tous les emplois, de ce qu'il est devenu, peut-être dans une trop grande latitude, partie intégrante de l'éducation, il faut conclure que, jusqu'à ce que notre ordre social soit arrêté sur ses bases, nous ne devons plus y voir une profession particulière. Nous sommes effectivement livrés à une agitation qui appauvrit les lettres, en même temps qu'elle multiplie le nombre de ceux qui les cultivent.

La carrière du barreau et celle du théâtre, à tort, seraient réputées en progrès; nous aurions plutôt à gémir sur leur décadence.

La licence de la scène française en est devenue la ruine, la morale n'y est pas plus respectée que l'autorité. On se dit homme de lettres, pour avoir dialogué un fait historique sans respect pour l'histoire ; où les caractères sont faussés ; où le pouvoir est avili ; où le sacerdoce d'une religion en majorité légale est exposé aux traits du ridicule; où les noms, propriété chère aux familles, sont traînés dans la boue; et où on renverse, avec un cynisme scandaleux, la faible cloison qui protége la vie domestique et le lit nuptial, sanctuaires jadis impénétrables aux regards d'une curiosité indiscrète. Cette œuvre prétendue dramatique, par sa facilité même, est tombée dans le domaine commun, et ce n'est pas au théâtre que nous irons chercher aujourd'hui les véritables gens de lettres. Une mère ne peut plus y conduire ses filles; du moins nous

n'aurions garde de le lui conseiller. Mieux vaudrait les mener à l'opéra, le seul de nos spectacles qui ait conservé quelque décence! Qui l'eût prédit à nos aïeux, les eût fait sourire de pitié ou pâlir d'effroi.

Notre barreau, depuis dix-huit mois, est presque entièrement renouvelé. Des noms naguère inconnus y briguent une famosité, à laquelle l'amour-propre a déjà promis les succès obtenus par leurs devanciers dans la même carrière. On a oublié que ces succès ont été précédés de longs travaux ; il n'importe, il faut percer et briller à tout prix; il faut forcer la barre pour entrer au parquet, et préluder à des révolutions nouvelles pour arriver d'un autre bond à la magistrature assise. Avec ce noble dessein, dont l'exécution ne saurait souffrir d'ajournement, on ne s'amuse pas à plaider dans des affaires de finances; ce serait se détourner trop du but! d'ailleurs, qui confierait les intérêts d'une cause patrimoniale à des orateurs imberbes à peine stagiaires? Ce sont donc les causes politiques que l'on s'arrache, certain que l'on est d'avoir pour soi les journaux, aujourd'hui quatrième pouvoir dans l'État et peut-être le plus puissant de tous. Aussi voyez comme les débats judiciaires y sont dénaturés! défenseur à outrance des accusés, par le malheur des temps quelquefois leur complice [1],

[1] Nous n'avons pas besoin de prévenir le lecteur de l'intention où nous sommes de ne lui parler ici que de quelques jeunes gens égarés.

l'avocat épouse leur querelle; il s'anime de leurs passions; il conspire avec eux contre l'autorité tutélaire à l'ombre de laquelle il jouit des bienfaits de l'ordre social; dans son ingratitude, il ne prend pas seulement la peine de lutter contre ces formes sévères mais protectrices, qui, permettant de tout dire, obligeaient ses anciens à surveiller leurs pensées et les expressions destinées à les rendre. L'audace est son talent; l'insolence, sa réplique; le courage est allé se placer ailleurs : ils s'est assis sur le banc du magistrat et des jurés assaillis de menaces et d'injures. Non, ce n'est pas au barreau que se forme aujourd'hui l'homme de lettres; jusqu'à nouvel ordre, ce n'est pas là que nous irons le chercher!

Pendant un temps, il faut en convenir, le littérateur, par sa coopération aux journaux quotidiens, a pu se préparer à une renommée. Les Lémontey, les Hoffman, les Dussault, les Malte-Brun parmi les morts, et les Jouy, les Étienne, les Feletz, les Jay parmi les hommes de lettres que nous avons l'avantage de conserver, ont répandu un grand charme d'instruction sur ces feuilles légères. Ce

et qui, nous l'espérons, ne tarderont pas à regretter leurs erreurs. Grâces au ciel, nous savons qu'il existe encore des avocats qui, avec le sentiment des devoirs de leur belle profession, sont toujours prêts à les remplir. Il s'agissait seulement pour nous de caractériser une époque de transition. Nous ne sommes obligés qu'à être vrais envers elle, et l'on ne peut exiger d'un peintre qu'il flatte ses portraits.

travail, pour eux, fut loin d'être sans gloire. Alors, à la vérité, il s'agissait d'établir un principe de morale ou de doctrine littéraire, de répandre un jour lumineux sur un point d'histoire, de fixer un caractère jusque-là équivoque ou mal saisi, et d'aiguiser une saine critique à l'aide d'une plaisanterie vive, mais toujours délicate. De telles choses n'ont garde d'être à l'ordre du jour; on les a richement remplacées par le mépris de toutes les supériorités, l'oubli des veilles consacrées au bien public, l'insulte à la carrière humaine partagée en ignobles catégories d'âge, et enfin par des déclamations violentes qui reposent presque toujours sur des faits controuvés. Vainement cette foule de jeunes gens qui tiennent actuellement la plume du journalisme, voudrait se parer de la qualité d'hommes de lettres. Ce titre ne leur appartient pas; ils n'ont rien fait pour le mériter et nous ne saurions le leur accorder sans profanation.

Nous gémissons d'être obligés de le dire : à un petit nombre d'exceptions près, les personnes qui s'occupent de la rédaction des feuilles périodiques, ont envenimé la plaie la plus douloureuse du corps social; leur tribune permanente a faussé celle de la chambre élective. A cette dernière, on a voulu lutter de violence avec eux; pour ne pas être pâle à leurs côtés, on a chargé tous les tableaux. L'accusation de modérantisme, une seconde fois dans quarante ans, a effrayé les gens de

bien, et un adage de sagesse, émané d'une bouche royale, a été mis à l'index d'une opinion factice.

C'est par les faits qu'il est permis à l'observateur impartial de juger les époques de l'histoire, et surtout celles dont il est le contemporain : interrogé sur sa profession, un accusé répondait devant le tribunal des assises qu'il était *émeutier*. Ce mot n'a pas besoin de commentaires; il parle aussi haut qu'une gazette; il indique et accuse l'origine du mal. Quand cette fièvre délirante aura cessé, les véritables gens de lettres reparaîtront et ressaisiront leurs honneurs. Pour que la tribune législative soit elle-même ce qu'elle doit être, il ne faut pas qu'elle se trouve dans la rue; surtout il ne faut pas que ceux qui aspirent à se loger dans la maison, commettent l'extrême imprudence d'y mettre le feu. Puisse l'opposition du dedans ou du dehors, littéraire ou politique, profiter de cet avis que lui donne un vieil ami des lettres et de la liberté!

Les lettres veulent être aimées pour elles-mêmes; leur temple chancela toujours dans les ébranlemens des sociétés; et; suivant l'expression de l'un de leurs amans les plus fidèles, c'est au désert qu'on leur voue d'heureux sacrifices. Affligeons-nous, mais ne soyons pas surpris de ce que leurs autels soient aujourd'hui oubliés ou entourés de prêtres qui n'ont pas le caractère du vrai sacerdoce. Au reste, les saturnales dont nous sommes

les témoins ne seront pas sans profit pour les saines doctines. Le génie, ou ce qui prétend lui ressembler, aura tout tenté, tout osé. S'il n'a point produit de chefs-d'œuvre, il ne pourra pas dire qu'on l'avait chargé d'entraves; s'il n'a pas pris un vol élevé, qu'on lui avait coupé les ailes; s'il n'a pas fourni une course glorieuse, qu'on lui avait fermé la barrière. Il saura ce qu'il peu; nous le saurons nous-mêmes: le talent et la médiocrité auront donné leur mesure.

KÉRATRY.

LE PARISIEN EN MER.

PARISIEN, *s. m.* Sottise la plus grande, la plus injurieuse à un matelot; désignation dans les bâtimens d'un pauvre sujet, et quelquefois d'un mauvais sujet. . . .

VILLAUMEZ, *Dictionnaire de marine*, 438.

I.

MATHIEU GUICHARD était fils de Jean Guichard, serrurier dans la rue Saint-Benoît.

Mathieu Guichard avait environ dix-sept ans, était d'une taille moyenne, maigre, nerveux et pâle; ses yeux étaient gris; ses cheveux châtains, clairs et soyeux; sa figure annonçait un singulier mélange d'astuce et de niaiserie, d'indolence et de vivacité; son teint plombé, hâve, avait cette cou-

leur étiolée, maladive, flétrie, particulière aux enfans de Paris, nés dans une classe pauvre et laborieuse. Voilà pour le physique de Mathieu Guichard.

Au moral, si toutefois Mathieu avait un moral, Mathieu était insolent, moqueur, taquin, lascif, paresseux et gourmand, sournois et *rageur,* parce que la force physique lui manquait; ni incrédule, ni croyant, ni sceptique, mais indifférent en diable en matière de religion, et n'invoquant jamais le nom de Dieu que d'une manière si détestable, qu'il eût mieux valu ne pas l'invoquer du tout. Mais en vérité il ne faut pas en vouloir au pauvre enfant; les premiers mots que son père Jean Guichard, ancien canonnier, lui apprit à bégayer, furent les jurons les plus épouvantables qu'on puisse imaginer. Ceci était le délassement, la joie du vieux soldat; le soir, après sa journée de fatigue, il trouvait un souverain plaisir à s'asseoir auprès de sa forge éteinte, et là mettant Mathieu sur son rude tablier de cuir, il s'amusait comme un bienheureux à entendre des blasphèmes de renégat sortir de cette bouche enfantine, et il répondait à sa femme qui osait quelquefois parler de prières, de bonne Vierge et d'enfant Jésus : — « Je n'ai été ni baptisé, ni communié, ni rien du tout; je ne t'ai épousée qu'au civil, et je ne veux pas que mon fils *soie* un calotin et un jésuite. »

Or, Mathieu ne trompait point les vœux de son

excellent père : il ne fut pas jésuite, le digne enfant!

A dix ans, il donnait des coups de pied à sa mère, insultait les vieillards, volait de vieux clous pour aller les vendre, ne faisait rien à l'établi, recevait de glorieuses gourmades de monsieur son père, et passait des journées dehors.

A douze ans, Mathieu avait, comme on dit, *connu l'amour*, cassé des carreaux, battu la garde, et était devenu un des coryphées de l'amphithéâtre de l'Ambigu et des Funambules.

Le cours de ces énormités ne fit que s'augmenter, et le torrent de ces désordres devint tel, qu'il menaçait d'engloutir la réputation, l'honneur et les économies de Jean Guichard, qui, en manière de digue, avait en vain opposé audit torrent une multitude de bâtons d'orme ou de frêne, qui s'étaient brisés en éclats sur le dos de Mathieu, sans rien changer à ses habitudes de forcené. Mais heureusement Jean Guichard se souvint d'une naïve tradition populaire assez commune en France et surtout à Paris, qui consiste à regarder la marine comme une espèce de bagne ou d'égout dans lequel on peut jeter toutes les fanges sociales. Ainsi, qu'un fils de famille commette quelqu'une de ces ravissantes sottises qu'on ne fait malheureusement qu'à l'aurore de la vie, les grands parens s'assemblent, et prononcent avec gravité qu'il faut *embarquer* le don Juan, et l'envoyer *aux îles, pour manger de la vache enragée.*

Si un polisson des rues, devenu l'effroi du quartier, ne met plus aucun terme à ses débordemens, après l'avoir menacé du commissaire, de la prison, des galères, on finit cet effrayant crescendo, en disant : Il n'y a qu'à le faire *mousse*.

Ce qui ne laisse pas de prouver quel état on fait généralement de cette glorieuse profession.

Or, un matin, le père Guichard entra dans la mansarde de son fils, qui, par je ne sais quel hasard ou quel déréglement de conduite, se trouvait avoir couché sous le toit paternel.

En ouvrant les yeux, Mathieu frémit malgré lui, car il vit que son père ne portait pas de bâton.

— Il va m'étrangler, pensa le misérable.

« — Écoute, Mathieu, dit tranquillement le
» père, tu as quinze ans, tu es le plus mauvais
» gueux que je connaisse ; les coups n'y font rien ;
» tu finirais par la guillotine. J'ai été soldat, je suis
» honnête homme, ainsi ça ne peut pas aller comme
» ça. Tu vas venir avec moi au Havre.

» — Quand ça ?

» — Tout de suite ; habille-toi. »

Mathieu ne dit mot, s'habilla, jeta un regard en dessous du côté de la porte, fit deux pas, et d'un bond, fut sur la première marche de l'escalier. Mais l'auteur de ses jours avait suivi ses mouvemens, et Mathieu se sentit étreindre dans les larges mains du serrurier.

« — Pas si vite, garçon, » dit ce dernier, et il

précéda son fils dans la boutique, envoya sa femme, qui sanglotait, chercher un cabriolet, y monta avec son fils, Mathieu, qui sentit une larme rouler dans ses yeux quand il vit sa mère à genoux près de la forge, et pleurant... mais pleurant à fendre l'ame.

« — Cocher... Aux diligences, » dit Jean Guichard.

Du cabriolet Mathieu passa dans la diligence, accompagné de son père qui ne le quittait pas d'une seconde.

Le lendemain on était au Havre.

Il y a dans chaque port de mer marchand, des maîtres de taverne qui nourrissent et hébergent à crédit les matelots sans emploi... Quand ils trouvent à naviguer ils paient ce qu'ils doivent à leur hôte, et, s'ils s'embarquent, ils reviennent manger chez lui ce qu'ils ont amassé dans leur campagne; puis, le crédit succède au comptant, et c'est à recommencer jusqu'à ce qu'une lame du cap Horn, ou un grain blanc des tropiques mette un terme à cette alternative de bons et de mauvais jours.

C'est donc dans ces tavernes que les officiers de la marine marchande viennent recruter leurs équipages.

Le conducteur de la diligence, auquel Mathieu Guichard avait fait part de ses projets, l'adressa en conséquence au maître de la taverne du *Câble sans bout*, en lui donnant quelques instructions.

On enferma préalablement Mathieu dans une petite chambre dûment verrouillée qui ne s'ouvrit que le lendemain, sur les neuf heures du matin.

« — Voilà le *bon sujet,* » dit en entrant Jean Guichard, à un assez gros homme, trapu, brun, et fort haut en couleur... en lui montrant son fils.

« — Ce n'est que ça, dit le gros homme; mais » ce faichien-là ne serait pas bon pour allumer la » pipe de mon mousse, si mon mousse fumait...

» — Vous m'avez pourtant promis, capitaine...

» — J'ai promis et je tiendrai; la brise est-faite, » je pars à onze heures, il en est neuf; allons, » file.... Parisien, t'es bien nommé.... mais je te » débaptiserai, moi, et dans deux jours on t'appel- » lera l'*Éreinté...* »

Mathieu Guichard comprit parfaitement ce qui lui était réservé. Il chercha avec une merveilleuse rapidité les chances qu'il avait de fuir ou de s'opposer aux volontés de son père, et, n'en trouvant aucune, il se résigna.

Jean Guichard lui dit : — « Allons, Mathieu, » corrige-toi, embrasse-moi, deviens bon sujet, » et tu nous reverras...

» — Jamais, » répondit Mathieu en se dérobant à un dernier embrassement de son père, et se mettant à siffler, *Tu n'auras pas ma rose,* en marchant sur les talons du capitaine.

« — Mais s'il n'allait plus revenir, » pensa le serrurier : « Bah!... reprit-il pigeon égaré revient toujours au colombier. »

Néanmoins Jean Guichard fut long-temps bien triste.

II.

La Charmante Louise, brick de 180 tonneaux, chargé pour Fernambouc, était parti du Havre depuis cinq jours, emportant l'unique héritier de la famille Guichard.

Car Mathieu Guichard avait été bien et dûment embarqué mousse à bord.

Cet être type et prototype de la populace parisienne, qu'on a dit, je ne sais pourquoi, si *badaude* et si étonnée, ne s'étonna de rien, parce qu'il trouvait des analogies à tout; quand un matelot lui montra le grand mât du brick, en disant : — « C'est pas toi, Parisien, qui te guinderais là- » haut. » — Mathieu répondit d'un air méprisant: « *Connu !* J'ai vingt fois grimpé à un mât de coca- » gne tout frotté de savon, et c'est bien autre » chose que de monter après toutes ces cordes. » Comme on paraissait mettre son agilité en doute, le Parisien fut à la pomme du grand mât avec l'agilité d'un écureuil, sans passer par le trou au chat, et redescendit par l'étai du grand mât, aussi fier qu'un acrobate.

« — Qu'est-ce que m'a donc chanté son animal » de père, » se demanda le capitaine, en voyant l'adresse de Mathieu; « mais il n'a pas déjà l'air » si mauvais, monsieur son fils... »

La brise était fraîche, et la houle assez forte : les matelots s'attendaient à voir le *Parisien compter ses chemises*, point : le Parisien n'eut pas la plus légère atteinte du mal de mer, grignota son biscuit, déchira son bœuf avec des dents d'acier, but deux boujarons de vin, parce qu'il en vola un à un des matelots de son plat, et fut sur l'avant fumer sa pipe...

« — Mais le roulis ne te fait donc rien, sau- » vage? » lui dit un marin... fort piqué, car il comptait non-seulement jouir de la vue des contorsions du Parisien, mais encore boire son vin, pendant qu'il serait abattu par le mal de mer.

« — *Connu!*... » répondit froidement Mathieu, entre deux bouffées de tabac, « j'ai trop souvent » joué au tapecu aux Champs-Élysées et à la ba- » lançoire russe, pour que ça me fasse quelque » chose... ».

Et cette réponse fut accompagnée d'énormes tourbillons de fumée, qui cachèrent un instant le Parisien à tous les yeux.

Quand la fumée fut dissipée, la figure du capitaine apparut souriante; il avait tout entendu, et s'était dit : « Décidément ce père est un vieux » imbécile, et son fils vaut mieux que lui. » Aussi s'adressant à Mathieu :

« — D'aujourd'hui, mon garçon, tu ne seras » plus mousse, mais novice.

» — Comme vous voudrez, » dit Mathieu avec indifférence.

Le lendemain, le capitaine qui voyait tout, n'apercevant que les cinq matelots de quart sur le pont, descendit dans le faux pont, suspendit sa marche en approchant de l'avant, car il entendit un grand bruit de voix.

C'est encore le Parisien.

« — Ce gredin-là est passé novice tout de suite,
» c'est une injustice, il aura la cale... la cale...

» — Je l'aurai, si vous voulez, dit le Parisien,
» avec d'épouvantables blasphèmes, mais je me
» vengerai, je suis seul, mais c'est égal... n'ap-
» prochez pas...

» — Mais, gueux que tu es, dit un orateur,
» pourquoi fais-tu le genre de ne pas avoir le mal
» de mer, et de te palanquer au haut d'un mât
» aussi vite que nous... hein?... c'est un fil pour
» flatter les chefs.

» — Oui, dirent les autres en chœur, il le fait
» exprès.

» — Écoutez, dit le Parisien, si l'un de vous,
» un seul, veut avoir affaire à moi, prenons cha-
» cun une de ces choses de fer pointues (il mon-
» trait des épissoirs), et arrangeons-nous comme
» de jolis garçons.

» — Ça va, dit l'orateur.

» — C'est décidément le père qui mériterait
» d'avoir la cale, pensa le capitaine, le fils est un
» excellent sujet. »

Et le chef interposa son autorité, la discussion

cessa, mais le soir le combat eut lieu, et fut à l'avantage du Parisien.

S'étant aussi bien tiré de ces épreuves réitérées, le Parisien ne fut plus désormais inquiété à bord, et jouit de *l'estime de ses chefs et de l'amitié de ses camarades.*

III.

Si le capitaine de Mathieu Guichard avait été doué de quelque faculté analytique, il eût certainement trouvé moyen de l'exercer en étudiant le caractère de son matelot; mais l'excellent capitaine n'analysait guère, n'analysait même pas du tout; il se contentait de battre Mathieu ou de le *combler de faveurs*, selon que Mathieu avait bien ou mal mérité de lui. Sans s'amuser à remonter des effets aux causes, après avoir apprécié le résultat, il faisait le compte, comme il disait, et trouvait pour total *un coup de poing ou un verre de grog.*

Or, depuis deux ans que Mathieu était embarqué sur *la Charmante Louise*, il eût été difficile de savoir au juste si la balance était en faveur du coup de poing ou du verre de grog, car en effet, ce diable d'homme n'avait ni gagné ni perdu, car une ame plongée jeune dans l'air desséchant de Paris, s'y bronze et garde à jamais son pli.

Aussi Mathieu avait-il apporté et conservé là

cette paresse insouciante et cette activité nerveuse, instantanée qui caractérise sa race, cette exaltation fiévreuse qui ferait franchir un énorme fossé, mais non cette force patiente et continue qui ferait gravir une montagne.

S'agissait-il d'une manœuvre pénible, par un beau temps, oh! le Parisien était mou, fainéant, taciturne, mais le vent sifflait-il dans les voiles, le tonnerre grondait-il, on eût dit que l'orage réagissant sur cette organisation si irritable, en centuplait les forces et l'énergie, alors le Parisien était au bout-dehors des vergues, aux empointures, car ce n'était là ni un poids à soulever, ni un aviron à manier péniblement; il n'y avait qu'un cordage à couper. A la vérité, il y allait de la vie, mais ce *n'était pas fatigant*, et le Parisien était là, aussi calme, aussi paisible qu'un vieux matelot.

Le beau temps revenu, le Parisien redevenait ce qu'il était, ce qu'il est, ce qu'il sera toujours, paresseux, insolent, railleur, parce qu'il avait ce pittoresque et vif esprit de nos rues; rusé parce qu'il était faible, quoiqu'il eût pourtant pris un singulier ascendant sur l'équipage et sur le capitaine lui-même, par sa *gouaille* (qu'on excuse cette vulgarité, mais cette expression peut seule rendre ce sarcasme populaire si bouffon, si mordant et si énergique).

Aussi avait-on beau mettre le damné Parisien aux fers, dans les haubans, le rouer de coups, il

n'en perdait ni un quolibet, ni une bouchée, ni une heure de sommeil.

Le misérable contrefaisait tout le monde; voulez-vous voir le capitaine? voilà le capitaine, avec sa voix rauque, son œil à demi fermé, son juron de prédilection; prêtez au Parisien la houppelande grise et le chapeau ciré du capitaine, et le portrait sera frappant. Voulez-vous voir le maître coq? voilà le maître coq, c'est lui; c'est sa jambe torse, son bégaiement stupide!...

Et les chansons à boire! et les romances! et les bribes de scènes de comédies, de mélodrames, d'opéras-comiques, que le Parisien débitait à ravir en imitant le ton, le geste, et la voix des acteurs!

Aussi, matelots et capitaine riaient aux larmes et n'avaient que la force de dire : « *S.... Parisien* » *va... t'es bien nommé!!!* »

C'était à n'y pas tenir; on oubliait la manœuvre; le timonier gouvernait tout de travers; on ne dormait plus à bord, quand le Parisien parlait, les hamacs devenaient déserts, et il fallait voir les bonnes naïves figures de matelots, accroupis en cercle, l'air attentif, écoutant avec une imperturbable gravité les contes et les mensonges du Parisien.

Et puis le Parisien continuait à ne s'étonner de rien. Les matelots l'avaient *attendu* aux colonies; ils comptaient sur l'effet des noirs, des palmiers,

des cocotiers... de la canne à sucre, que sais-je... Point... l'éternel *Connu!* vint renverser d'aussi sages prévisions. Le Parisien avait vu des nègres à Robinson, des palmiers au Jardin des Plantes, acheté pour deux sous de canne à sucre sur le Pont-Neuf, et creusé un coco pour faire une tasse à sa maîtresse. Que faire, avec une organisation aussi encyclopédique? Se taire et admirer. C'est ce que faisait l'équipage.

IV.

Ce jour-là était un dimanche; *la Charmante Louise*, qui se bornait ordinairement aux voyages des Antilles, après une assez bonne campagne, avait été frétée pour Cadix. Elle apportait des vins de Bordeaux et devait remporter des vins de Xerès.

Le Parisien blasé sur les colonies, les négresses et les mulâtresses, ne fut pas fâché de *changer un peu*, comme il le dit lui-même, et à peine le brick eut-il été amarré, bord-à-quai, près la porte de Mer, que mon damné Mathieu, riche de trente francs, fut à terre, d'un seul bond, crânement coiffé d'un petit chapeau de paille à forme et à bord très-bas, et vêtu d'un pantalon blanc et d'une veste bleue à boutons à ancre, le col de sa chemise retenu par une colossale graine d'Amérique,

don d'amour d'une de ces dames du Fort-Royal, Martinique.

Il est impossible de ne pas déclarer que le Parisien était doué d'une prodigieuse faculté philologique. Son procédé était simple et le mettait à même de résoudre toutes les difficultés, sans exception de langues ou d'idiomes.

Voici quelle était sa méthode : avait-il à demander sa route à un Anglais, le Parisien imitant aussi bien que possible le ridicule patois qu'on prête aux insulaires dans toutes nos farces, disait bravement : — « *Jè vodrais savoir lé chémin à* » *moi.* » S'adressait-il à un Allemand, l'accent suivait une légère modification; à un Italien, un Américain, la même chose. Il est vrai de dire que cette méthode restait quelquefois incomplète, que souvent même, les étrangers qui l'eussent peut-être compris s'il eût parlé clairement français, devenaient sourds à ce bavardage inintelligible. Alors le Parisien assurait qu'il y avait entêtement, mauvaise éducation ou rivalité nationale. Toujours est-il que jamais Mathieu n'avait éprouvé cet embarras, cette timidité qu'un étranger ressent toujours lorsqu'il se trouve dans un pays dont il ignore le langage.

Aussi le Parisien marchait-il aussi ferme, aussi droit, en passant sous la porte de Mer, à Cadix, que s'il eût pâli sept ans sur la grammaire de *Rodriguez y Berna* à *Badajoz* ou à *Tolède*.

Mathieu se trouva sur la place au poisson, et le coup-d'œil lui plut; cette multitude animée, ces costumes pittoresques, ces hommes à petits chapeaux et à longs manteaux bruns; ces femmes du peuple chaussées de satin ou de soie; ces petits pieds, ces jupons courts, ces basquisses collantes aux hanches, ces fleurs naturelles jetées avec goût dans des cheveux noirs et épais, enfin, que dirai-je, l'allure, la marche, le *salero,* tout cela excitait fortement l'attention du Parisien qui comparait mentalement ces beautés andalouses aux filles de couleur des Antilles... et ne se pressait pas de terminer le parallèle, les *preuves* lui manquant.

Comme il passait au bas d'un escalier qui conduit au rempart, il leva les yeux et vit à moitié de cette *scala* une femme qui montait fort vite les dernières marches; cette ascension rapide permettant au Parisien d'entrevoir une jambe faite au tour, et un pied andalous, il monta l'escalier avec autant de prestesse, et comme il avait plus d'assurance que de timidité, il s'approcha familièrement et regarda la jeune fille, car c'était une jeune et jolie fille, regarda la jolie fille sous le nez, et ne sachant pas de quelle manière dénaturer sa langue pour en faire un patois espagnol, se contenta d'un infinitif et lui dit : « — *Espagnole, vous être très-» belle femme.* » La jeune fille rougit, se prit à sourire, et doubla le pas en abaissant sa mante.

« — Où diable aurai-je appris l'espagnol? » se demanda le Parisien, certain d'avoir été compris, et suivant à grands pas sa nouvelle conquête.

Presqu'en face de la douane, sa conquête descendit, tourna la tête, regarda le Parisien, et traversa la petite place de la Torre pour entrer dans la rue du Tideo.

Le Parisien animé, exalté, enthousiasmé, charmé, suivit...... Il allait traverser la rue, lorsque des chants d'église se font entendre, et une longue file de pénitens bleus débouche d'une rue voisine. A la tête du cortége étaient de longues lanternes, puis des bannières, puis des reliques, puis des châsses, puis des fleurs, puis le Saint-Sacrement, puis le gouverneur. C'était enfin une procession solennelle à l'effet de demander au ciel quelque peu d'eau, car la sécheresse était effrayante en l'an de grâce 1829.

Le Parisien, au lieu de se joindre à la multitude, fit un affreux blasphème, car la procession lui barrait le passage, et il tremblait de perdre de vue son Andalouse à l'œil si noir.

La populace se découvrit au premier cri de la crecelle d'un moine blanc qui ouvrait la marche.

Le Parisien garda son chapeau, se dressa sur la pointe des pieds, tendit le cou, mit sa main en abat-jour, et ne vit rien, ni mante noire, ni œillet bleu et blanc placé sur le côté d'une grosse touffe de cheveux d'ébène. Vint un autre moine, mais

gris, portant une lanterne, sur les vitraux de laquelle étaient peintes des figures d'hommes au milieu des flammes. Il la montrait d'une main et de l'autre tendait une tirelire pour les *ames du purgatoire*.

Les assistans s'agenouillèrent; quelques-uns donnèrent, mais beaucoup chuchotèrent en se montrant le Parisien qui s'appuyait sur le dos de l'homme à la lanterne pour tâcher de se hausser et voir s'il n'apercevait pas son Andalouse.

A ce moment une magnifique châsse d'or, étincelante de pierreries, et renfermant le bras de saint Sereno, excita l'attention et le recueillement général. Il n'y eut que le Parisien qui, resté debout, interrompit le silence religieux de cette foule par un de ces cris particuliers à la populace parisienne et que l'on entend quelquefois glapir aux théâtres des boulevards.

C'est que le Parisien avait cru distinguer la mante noire et les œillets blancs et bleus, et il appelait à sa façon.

Ce cri sauvage, guttural, inusité, sacrilége, fit redresser toutes les têtes à la fois; alors on s'aperçut que le Parisien était resté debout, couvert, devant le bras de saint Sereno, et ce fut une rumeur d'indignation, rumeur d'abord sourde, mais qui devint bientôt effrayante quand le peuple vit le Parisien prendre un air d'impudence et d'audace. Le Saint-Sacrement avançait, et déjà l'on

voyait les crépines d'or reluire au soleil, le panache ondoyait, l'encens parfumait l'air, la musique retentissait au loin, et les voix sonores des moines de la Merced accentuaient vigoureusement cette belle poésie biblique.

Le temps pressait; le Parisien exalté tenait bon, enfonçait son chapeau sur sa tête, y appuyait ses deux mains, et jurait avec d'effroyables blasphèmes qu'on n'avait pas le droit de le faire agenouiller.

Le Saint-Sacrement était tout proche; comme une lutte s'engageait entre le Parisien et un Andalous d'une énorme stature, le Parisien fait un bond en arrière et va tomber aux pieds de l'archevêque et le heurte violemment. Alors, on crie au sacrilége, à l'impiété, au Français, le tumulte devient affreux, et malgré l'intervention du prêtre, la mêlée prend un caractère de rage; les couteaux luisent, et... c'en est fait du Parisien.

Notre consul informa de l'affaire; il fut prouvé que les provocations étaient venues de la part du Parisien, et le capitaine ne put obtenir aucune satisfaction.

Dans les mauvais temps, au fort d'un grain, on ne regretta pas beaucoup le Parisien.

Mais quand la mer était calme, et que *la Charmante Louise* filait tranquillement ses six nœuds par une bonne brise, pendant bien long-temps on s'aperçut qu'il manquait quelque chose à bord, et les matelots se montraient, d'un air de regret,

une cage à poule située sur l'avant, car c'était sur cette cage que le Parisien aimait à s'asseoir pour *conter !*

Depuis sa mort, les matelots la respectaient, l'artiste du bord y avait sculpté deux ancres, surmontées d'une blague à tabac, et l'exergue de cet écusson emblématique portait : *S.... Parisien que tu nous faisais rire !*

Quand le père Guichard apprit la mort de son fils, il le pleura beaucoup ; mais ce qui le consola un peu, c'est que, suivant ses principes, Mathieu ayant eu le bonheur de n'être ni *communié*, ni *baptisé*, ni *rien du tout*, comme il disait, il n'était pas mort en jésuite.

EUGÈNE SUE.

LE FLANEUR A PARIS.

Circuit..... quærens....

Ce monde est un vaste théâtre. — Asmodée, mon ami, la métaphore est bien usée; on la trouve dans dix sermons de Bourdaloue, quinze de Massillon; car c'est toujours chez les professions qui leur sont les plus étrangères, que nos grands écrivains vont chercher leurs comparaisons. — Maître, je n'ai pas le même droit qu'eux d'emprunter celle-ci : Je voudrais cependant obtenir licence d'en faire tranquillement usage aujourd'hui, tant elle s'ajuste bien à ma pensée. — Passe, pour cette fois encore, mais que ce soit la dernière. — Ce monde est un vaste théâtre où mille acteurs

différens d'humeur, de costume, de caractère, masqués, musqués, grimés, gourmés, tondus, frisés, bariolés en cent manières, se disputent les premiers rôles et se montrent à peine dignes des moins importans. La scène n'en est que plus animée et plus curieuse à étudier, sans doute; mais qu'est-ce qu'un spectacle, quelque piquant qu'il soit dans sa variété, s'il n'a pas de spectateurs? Voilà ce dont est menacé le nôtre, où, depuis le père noble jusqu'au manœuvre appliqué à faire glisser dans sa rainure la coulisse qui crie et chancèle, chacun ne se soucie guère que de l'effet qu'il produit, et s'aperçoit à peine, de temps à autre, qu'il ait un voisin ou un vis-à-vis. La Providence y a pourvu, en inspirant à quelques acteurs émérites la pensée de vivre de la douce vie de flâneur; elle en a garni les loges et le parterre. C'est du flâneur que je vous entretiendrai, si vous le permettez. Je vous dirai ses mœurs, ses allures, ses plaisirs. Je viens de marquer déjà la place utile qu'il occupe dans la chaîne des êtres sociaux. C'est assez, j'espère, pour fixer votre attention.

Le flâneur, premier besoin d'un âge avancé, est à mes yeux la plus haute expression de la civilisation moderne: non pas que je donne à son existence une date récente; je vois en lui, au contraire, un contemporain de la création. Il erre, sous la figure du serpent, dans le paradis terrestre; et je ne rappelle pas sans quelque orgueil, que le rôle a été

joué d'abord par un confrère. Plus tard, appuyé sur le bâton du poète, ou caché sous le manteau du sage, il parcourt les sommités du globe éclairées par les premiers rayons d'une raison douteuse. C'est Homère visitant les cités de la Grèce antique; recueillant leurs traditions, leurs dieux, leurs combats, leurs héros, et formant, de l'ensemble de ces récits fabuleux, l'œuvre la plus élevée qu'ait enfantée l'imagination humaine. C'est Hérodote allant, sur les bords du Nil, visiter pieusement le berceau des sciences et des arts de sa patrie, pour transmettre à la postérité le fruit de ses curieuses recherches. C'est Pythagore portant jusqu'au Gange sa course vagabonde, et, comme l'abeille, composant le miel de sa philosophie, des tributs réunis, par son habile picorée, en mille lieux divers.

Mais que ces temps sont loin de nous! Le flâneur, tel qu'il se développe à nos yeux, n'est plus ni poète, ni philosophe. C'est un des effets de la division du travail dans nos sociétés qui se croient perfectionnées, parce qu'elles sont vieillies. Elles offrent d'ailleurs un champ si vaste à l'observation, qu'il ne reste à ceux qui s'y livrent, ni force ni temps pour accomplir une autre tâche. Tenez-vous donc pour averti que mon flâneur à moi, le flâneur du dix-neuvième siècle, est flâneur, et rien de plus. Il a pu, il a dû exercer quelque autre profession; mais, du moment qu'il a embrassé celle-ci, elle l'absorbe tout entier; elle n'admet

pas de cumul. L'avocat qui manque l'heure de sa plaidoirie, en s'arrêtant devant les étalages du Pont-Neuf, le théâtre de Polichinelle, ou la boutique de Lerebours; le médecin qui laisse passer l'heure de la consultation, en épuisant une question de politique avec un peintre qu'il a rencontré sur le pont des Arts : ce sont là des musards, mais des flâneurs, jamais; et je proteste contre la prétention qui leur ferait prendre ce titre, ou la flatterie qui le leur décernerait.

Le flâneur peut naître partout; il ne sait vivre qu'à Paris. Je connais un étranger, que son goût décidé pour ce bel état a fixé en France, et qui, pour ne nous plus quitter, a renoncé, au bout d'un an, à l'ambassade de Londres que son souverain lui avait confiée, parce qu'il reconnut bientôt qu'il était impossible de flâner dans une ville où toutes les maisons sont séparées des passans par de larges fossés; où la foule se presse et se heurte sur des trottoirs étroits; qui n'a pas de quais, et dont la plupart des ponts sont garnis, en guise de parapets, de murs élevés. Le flâneur appartient donc essentiellement au cadre que vous m'avez tracé. Représenter Paris sans lui, ce serait peindre une chambre des députés sans le général D..., un bal sans la princesse B..., une conspiration sans les honnêtes gens qui se vantent de n'avoir pas fait autre chose depuis seize ans.

Je dois me hâter de consigner ici une remarque :

le flâneur ne saurait se former par un séjour continu à Paris, et, il faut l'avouer (car on peut tout dire à une grande nation), les flâneurs les plus recommandables sont nés quelquefois sous d'autres cieux. N'y aurait-il pas, dans ce phénomène, quelque chose d'analogue à celui que nous offre Hamilton, Écossais d'origine, Irlandais de naissance, et dont les écrits composés dans notre langue, brillent par excellence de cette grâce légère, de cette fleur de plaisanterie piquante et naïve, qui semblent le génie distinctif de l'idiome français? Concluons-en, car j'aime à conclure, qu'il se trouve dans nos habitudes, dans notre tour d'esprit, dans toutes les ressources de notre civilisation comme de notre littérature, quelque chose d'exquis, d'insaisissable, dont le sentiment n'existe pas à un haut degré chez ceux qui n'en ont jamais détaché leurs yeux, et qui nous frappe plus vivement, si nous en embrassons à la fois l'ensemble.

Mais vous voulez pénétrer plus avant dans l'étude du flâneur. Il n'est pas besoin, pour cette fois, que je mette en pratique l'art dangereux d'enlever le toit des maisons, et que je vous initie aux mystères de la vie domestique. L'existence du flâneur est tout en dehors; elle se passe au grand jour. Il étoufferait, et sa vue serait gênée, dans cette demeure de verre que le plus confiant des philosophes souhaitait jadis d'habiter. C'est une plante que la serre tuerait, et qui ne prospère qu'en plein vent.

Tant qu'il n'a pas franchi le seuil de sa porte, le flâneur n'est qu'un homme comme un autre : un général en retraite, un professeur émérite, un ancien négociant, un diplomate en disponibilité, que sais-je ! ce qu'on est ou ce qu'on sera. Quand il a touché le sol de la rue, humé la poussière du boulevard ou le brouillard de la Seine, il entre en action, et c'est là que nous nous en emparons. Aussi bien le flâneur n'a guère d'intérieur à lui ; qu'en ferait-il ? Il est célibataire ou veuf : il veut du moins se le persuader, et j'en ai vu plusieurs chez qui le besoin de se procurer cette illusion a été la première et peut-être la seule vocation.

Le voyez-vous mon flâneur, le parapluie sous le bras, les mains croisées derrière le dos ; comme il s'avance librement au milieu de cette foule dont il est le centre, et qui ne s'en doute pas ! Tout, autour de lui, ne paraît marcher, courir, se croiser, que pour occuper ses yeux, provoquer ses réflexions, animer son existence de ce mouvement loin duquel sa pensée languit. Rien n'échappe à son regard investigateur : une nouvelle disposition dans l'étalage de ce magasin somptueux, une lithographie qui se produit pour la première fois en public, les progrès d'une construction qu'on croyait interminable, un visage inaccoutumé sur ce boulevard dont il connaît chaque habitant et chaque habitué, tout l'intéresse, tout est pour lui un texte d'observations. Aussi, comme sa marche

est lente, comme il revient sur ses pas, comme lui seul est là pour y être, tandis que les autres n'y sont que pour se rendre ailleurs! Entouré de gens qui ont l'air de poursuivre, pendant toute la journée, un quart d'heure qu'ils ont perdu le matin, il est maître de son temps et de lui-même; il savoure le plaisir de respirer, de regarder, d'être calme au milieu de cette agitation empressée; de vivre enfin : ainsi le Turc assis dans un cimetière de Constantinople, s'enivre des inspirations de l'opium, des flots de fumée qui s'échappent de ses lèvres, et de la brise embaumée que lui envoient les côtes d'Asie.

Oh! si vous êtes de loisir, approchez-vous du flâneur. Tout vous sera une occasion d'entrer en conversation avec lui. Son sourire vous y invite; un mot, un rien feront les frais de la présentation. N'est-ce pas que vous avez bien fait d'y mettre un peu du vôtre? Que de choses il vous apprend? Sous quel aspect inattendu s'offre à vos yeux, avec un pareil démonstrateur, le panorama mobile qui vous environne! Chaque passant a son nom; chaque nom, son anecdote. Aviez-vous remarqué, tandis que la porte de cet hôtel, au coin du boulevard, se refermait sur un brillant carrosse, que s'ouvrait cette fenêtre si élégamment drapée qui forme l'angle du premier étage? Non, sans doute; car, une porte qui se referme, une fenêtre qui s'entr'ouvre, il n'y a pas là de quoi

s'étonner, ni rien qui fournisse à un commentaire. Oui, pour vous et pour moi; mais pour un flâneur! Il fixe votre attention de ce côté : « Un moment, » dit-il, et une petite main va déposer sur la croi- » sée un rosier du Bengale; hier c'était un pot de » pensées, ce qui est bien différent. » — Et la petite main paraît, comme à sa voix, et se retire furtivement : le rosier seul demeure. Le flâneur de vous regarder d'un air d'intelligence, auquel vous répondez par un léger sourire, pour peu que vous ayez de prétention à l'esprit, persuadé que lui et vous, avez seuls observé et compris ce petit manége. Mais, pour tempérer ce mouvement d'amour-propre, il vous désigne d'un clignement d'œil un jeune homme qui lisait, étendu sur une chaise, à quelque distance de vous. Celui-ci, qui a tout vu aussi, quoiqu'il regardât d'un autre côté, se lève d'un air distrait, pour disparaître dans la foule, où vous le laisserez se perdre par discrétion.

Ne croyez pas cependant que le flâneur abuse toujours ainsi de la supériorité de ses observations. Ses jours s'écoulent trop doucement pour qu'il veuille empoisonner ceux des autres par la malignité. C'est une preuve de confiance qu'il vous a donnée en vous faisant cette communication; montrez-vous-en digne; oubliez-la, comme lui, cinq minutes après. Et combien vous perdriez si vous vous abandonniez à la moindre distraction. Votre ami n'en a pas, lui. Il a un mot, une inter-

pellation, un salut de la tête ou de la main, pour tout ce qui porte un négligé un peu élégant dans cette foule qui se renouvelle sans cesse. Ici, ce sont des questions d'un intérêt pressant, dont il n'écoutera pas la réponse ; là, c'est une phrase qui continue la conversation commencée, en passant, à la même place, il y a huit jours peut-être. N'essayez pas d'y rien comprendre, surtout si elle s'adresse à une jolie femme. Les jeux du kaléidoscope ne sont pas plus indéterminés, plus capricieux, plus multipliés que ceux de son esprit. Permis à vous d'en jouir encore ; de vous éloigner, sans qu'il s'en aperçoive ; d'aller à vos affaires, à peu près sûr de le retrouver dans un rayon de cent pas du lieu où vous l'aurez quitté, si vous revenez avant que l'heure du dîner ait donné le signal de la retraite. Mais quel mouvement à l'entrée de la rue Grange-Batelière? Où courent ces gens à l'air curieux et effaré? On parle d'un tumulte aux portes de l'entrepôt de l'octroi ; de fraudeurs maladroits qu'on vient de saisir, et qui veulent que les passans les délivrent, au nom de la révolution de juillet. « Vous n'y venez pas? » dit, en se portant de ce côté, un homme qui a reconnu notre flâneur. Celui-ci se redresse : « Me prenez-vous pour un » badaud? » lui répond-il. Mot empreint d'un juste sentiment de dignité, et qui me dispense d'insister sur la différence profonde qui sépare le badaud du flâneur.

Quoique les Tuileries, le quai Voltaire, celui du Louvre et le Luxembourg abondent en flâneurs que j'estime, le boulevard, entre la rue du Mont-Blanc et la rue de Richelieu, où je suppose que vous avez laissé le nôtre, est proprement sa patrie. Il a peine à s'en dégager, et si quelque devoir de société, quelque affaire sérieuse l'appellent au-delà de la rue Poissonnière, il se mettra vingt fois en route, et vingt fois la matinée s'écoulera sans qu'avec la meilleure volonté du monde, il ait pu franchir le passage du Panorama. J'ai des faits que je suis prêt à citer à l'appui de mon assertion; mais j'aime mieux que vous m'en croyiez sur parole.

Le flâneur, quand il a pu échapper à une invitation (il est aimable conteur, il voit beaucoup, on le recherche), le flâneur, libre de son choix, dîne chez le restaurateur. Chez lequel? Il ne le sait pas lui-même. Le plus léger incident, une feuille qui vole, un pied mignon, une taille bien prise, qu'il veut perdre de vue le plus tard possible, décideront de la direction qu'il va suivre : et puis, en quelque lieu qu'elle le porte, il est en pays de connaissance. Son arrivée au café de Paris, chez Véry, aux Frères-Provençaux, est presque un événement. La dame du comptoir lui sourit comme à un ami qu'on attendait, ou comme à un infidèle qu'on désespérait de revoir; et le sourire alors n'en est que plus séduisant. Les garçons ont mille prévenances : sa place favorite est préparée; le vin de

son choix, les mets qu'il préfère se pressent devant lui. Il est assis à peine, qu'il est en conversation intime avec ses voisins. Son repas se prolonge, mais sans que la sobriété ait à en souffrir. Le flâneur respecte ses lois, car le flâneur tient à sa santé : sans elle que deviendrait-il ? Imaginez-le retenu au lit par la maladie : mieux vaudrait le supposer déjà dans la tombe. Attendez ! son œil consulte sa montre ; de la main il consulte sa barbe, qu'il presse légèrement, pour savoir si elle lui permet de se présenter dans un salon. Par bonheur, elle lui répond un peu rudement qu'il fera mieux d'aller au spectacle. Nous l'y suivrons. S'il se fût décidé pour une soirée brillante, nous l'abandonnions. Il aurait perdu son caractère original, le type qui nous le fait rechercher, dans ces réunions où toute individualité s'efface sous des manières ou des discours de convention.

Le flâneur a des actions dans plusieurs entreprises dramatiques, parce qu'elles lui assurent ses entrées. Il franchit les portes du théâtre sans payer, sans se nommer, comme on revient chez soi. Nous n'avons pas le même privilége, et il est bon de nous assurer deux stalles. Vous voilà placé. Que cherchez-vous? le flâneur. Il ne pénètre pas dans l'intérieur de la salle. Qui? lui, dans cette prison où la vue est éblouie, la poitrine oppressée; où on a nécessairement des voisins et des voisines pour lesquels il faut plus ou moins se gêner; vous ne l'y

prendrez pas. Son poste est au foyer ; c'est là qu'il établit son quartier-général. Tant que la représentation dure, il circule, il inspecte les loges ; il cause avec les ouvreuses. Tenez, le voyez-vous debout à l'entrée de la galerie ? il écoute l'air de Rubini ; mais je doute fort qu'il l'entende jusqu'à la fin. D'ailleurs mille épisodes ne viennent-ils pas le distraire ? C'est une famille arrivée trop tard, et qui ne trouvera plus de place, s'il ne touche en sa faveur une ouvreuse de loges rébarbative. Cette spectatrice trop sensible, que son émotion force de quitter un moment la salle, il va lui prodiguer des secours. Vous le croiriez chargé de faire les honneurs du théâtre. La toile se baisse ; l'entr'acte rend aux corridors et au foyer une partie de ceux qui se pressaient dans la salle. Le spectacle du flâneur commence : il se trouve à flot au milieu de ce monde qui cause, rit, tourbillonne ; il juge la pièce sur ce qu'on en dit ; car il ne goûte les plaisirs que de reflet, en étudiant l'impression qu'ils font sur les autres, et en s'y associant ainsi, à peu près comme jouissent du bal ceux qui ne dansent plus.

Les événemens politiques ont peu de prise sur la vie du flâneur ; il pourrait même faire son profit des révolutions qui viennent renouveler son champ d'observation ; mais il est assez peu égoïste pour ne pas les aimer. D'ailleurs l'émeute, l'émeute hideuse et stupide, lui est en horreur ; il ferait une

lieue pour ne pas la rencontrer; mais en est-on toujours le maître? Au moment où il s'y prépare, à l'aide d'une campagne habilement combinée, et qu'il est déterminé à tout, même à fuir jusqu'au Jardin des Plantes, s'il le faut, le rappel bat. Le flâneur connaît et pratique ses devoirs. Il n'a pas atteint l'âge heureux, il n'a pas une de ces fonctions désirables, qui vous classent dans la réserve de la garde nationale; il endosse l'uniforme en soupirant; il gagne, à pas comptés, le lieu de ralliement. Comprenez-vous tout ce qu'il souffre, enchâssé entre deux soldats, citoyens comme lui, obligé de régler son pas sur le leur, de renoncer à toute liberté dans ses mouvemens, à toute spontanéité dans sa marche? Il a pour perspective deux ou trois dos et le panache de son capitaine; rien au-delà. Aussi échappe-t-il, dès qu'il le peut, à cette cruelle contrainte, et à la première halte, il flâne de son mieux dans les rangs. Cependant l'émeute fuit vaincue; il a tenu bon jusqu'au bout. Il est heureux et fier d'avoir montré tant de résolution; mais la patrie n'appréciera jamais à sa juste valeur tout ce qu'il vient de faire pour elle.

Le printemps est presque écoulé; la verdure des arbres des boulevards, des Tuileries et des Champs-Élysées a disparu sous la poussière. Ce qu'on nomme le monde se disperse. Paris contient à peine sept ou huit cent mille habitans honteux d'y être encore. C'est aux eaux seulement que le flâ-

neur peut retrouver la vie qui lui convient. Nous ne l'y suivrons pas. Fidèle à ma consigne, je ne franchis jamais la barrière. Nous pouvons du moins assister à son départ. C'est ce que je fis un jour, chez un homme distingué parmi les flâneurs les plus distingués. La calèche était prête, l'ordre et la prévoyance avaient tout disposé au dehors et à l'intérieur. Le domestique, après avoir fermé la portière, s'arrangeait commodément sur son siége; le dialogue suivant s'établit entre le postillon et le flâneur :

Le Postillon. Où allons-nous?

Le Flaneur. Où tu voudras, mon ami.

Le Postillon. Où je voudrai?

Le Flaneur. Oui, sans doute.

Le Postillon. Mais cela m'est égal.

Le Flaneur. Quoi! pas de préférence pour une poste plutôt que pour une autre?

Le Postillon. Non, monsieur.

Le Flaneur. Cherche bien. N'as-tu pas une mère, une sœur, un vieil oncle dont tu hériteras, qui habitent le Bourget, Saint-Denis ou Charenton, et que tu sois bien aise de revoir?

Le Postillon. Ah! c'est vrai; j'ai Victoire, une de mes cousines, à Sèvres.

Le Flaneur. Eh bien! fouette, postillon, à Sèvres. — Et le sort de son voyage fut ainsi fixé.

Au fait, l'imprévu tient déjà tant de place dans les affaires de ce bas monde, que je ne comprends

guère pourquoi on ne lui livre pas, comme notre flâneur, sa vie tout entière et sans condition. On peut hardiment le mettre au défi de faire pis que la prudence humaine.

UN FLANEUR.

LES DEMOISELLES A MARIER.

Quand on a élevé un jeune poulain, qu'il est en âge de courir avec son cavalier, on conduit la petite bête au marché, et l'on dit : « Qui en veut? J'en demande tant : voyez, il a le jarret fin, le crin fourni, l'échine droite; portant bien sa tête; large du poitrail : pour la vivacité c'est une biche; si vous voulez savoir son âge, regardez ses dents; si vous doutez de la douceur de ses allures, essayez-le. » J'ai souvent entendu des hommes de bon sens, se plaindre qu'il n'en fût pas de même pour les demoiselles, et qu'on ne pût pas mettre un écriteau sur sa porte : *A marier, une jolie demoiselle alezan doré, prenant dix-sept ans à la Saint-Martin, bien dressée, pouvant aller à la cuisine et au salon. S'adresser au portier.*

Mal fondées étaient les plaintes de ces hommes; car je ne connais rien qui porte avec soi son enseigne comme la demoiselle à marier: les marchands de papier weynen ne l'ont pas écrite aussi lisiblement sur leurs chapeaux carrés. Dans tous les lieux où le regard coquet de la femme mariée vous dirait: admirez-moi, la physionomie encourageante de la demoiselle vous crie: épousez-moi; et ce cri de la nature se formule de mille expressions diverses, selon les diverses positions où vous la rencontrez.

Au bal, fût-elle majeure de ses vingt-neuf ans accomplis, elle sera vêtue de blanc, les épaules pudiquement recouvertes, la tête à peine ornée d'une couronne de roses blanches comme un enfant qui vient de faire sa première communion. Elle *fera des yeux* à douze danseurs qui, se croyant chacun séparément l'heureux objet d'une passion subite, s'empresseront de faire inscrire leur signalement ou leur nom sur les tablettes d'ivoire. Tandis qu'elle dansera, l'amour de ses regards sera partagé entre les divers candidats ou ceux qui pourraient manifester des intentions estimables, mais l'intervalle d'une figure à l'autre sera tout entier au cavalier de service: elle sera bonne avec lui; elle l'écoutera volontiers; elle lui dira le nombre de nuits qu'elle a passées au bal, et combien d'invitations lui restent encore à satisfaire. Le bouquet de fleurs qu'elle porte sera un sujet de dis-

cours suffisant à défrayer tout l'espace de temps qui sépare la pastourelle de la trénis. Loin de résister à la question, la demoiselle répliquera longuement et en détail, afin que sa confiance excitant la vôtre, vous laissiez entrevoir quel homme vous êtes, que la conversation lui donne votre carte, qu'on puisse savoir s'il faut vous sacrifier cette soirée, négliger les autres prétendans pour vous. Car si vous lui faisiez manquer des partis qu'elle peut rencontrer à ce bal, cela ne serait pas bien. Ce qu'elle désire savoir surtout, c'est le nom que vous portez : est-il élégant ou commun? euphonique ou dissonore? est-ce un nom gentilhomme ou un nom d'enseigne? Votre figure, peu lui importe, elle ne la portera pas; mais votre nom, vous comprenez. Et si vous avez mordu à l'hameçon, que vous ayez laissé croire à tout ce qu'on peut exiger d'un gérant responsable (car un mari n'est pas autre chose), voilà deux yeux étincelans qui s'attachent à vous, qui vous suivent, qui ne vous quitteront pas; durant cette soirée entière vous pouvez vous donner le passe-temps d'une passion, sauf à en concevoir une autre le lendemain dans le cas où celle-ci ne vous amuserait pas suffisamment. Mais attendez jusqu'au bout : lorsqu'on sera près de quitter le bal, que le papa, l'oncle ou le frère auront laissé la table d'écarté, que la maman aura enveloppé de fourrures le cou frêle de sa fille, noué sur sa joue un mouchoir en

marmotte, et jeté le manteau de soie sur les épaules encore humides, regardez, la voilà qui tourne la tête vers vous ; c'est le coup-d'œil dernier, le tendre farewell, l'adieu. Si vous ne l'épousez pas, il faut que vous ayez bien mauvais cœur.

Dans un cercle, la demoiselle à marier ne se mêlera point à la conversation sérieuse ; et bien qu'elle soit plus occupée de jeunes gens que de jeunes filles, elle ne parlera que chiffons de poupée, amies de pension avec lesquelles elle sautait à la corde et jouait à la dînette, elle rira beaucoup, dira des naïvetés, et surtout, elle s'efforcera de trouver un petit garçon ou un petit chien qu'elle embrassera sans cesse devant les hommes, auquel elle parlera de préférence, qui sera très-utile à son rôle.

A table, elle ne mangera pas, si ce n'est un blanc de volaille qu'elle essayera d'éplucher, ou quelques fruits sucrés. Jamais de vin dans son verre, toujours de l'eau, comme pour vous dire : « Voyez-vous, je suis un oiseau ; un joli mouton qui cherche sa substance dans la fleur des champs et se désaltère au courant des ruisseaux : je ne vis que de baisers, et ne suis pas chère à nourrir. » Le soir, quand tous les étrangers sont partis, le petit mouton mange pour son souper deux bonnes tranches du gigot qui lui inspirait tant d'horreur au dîner.

Aux promenades, les demoiselles à marier s'annoncent aux moins clairvoyans par l'air timide avec lequel elles s'appuient au bras de leur maman, se serrant contre elle comme des poussins contre leur mère. Ces adroites personnes ne portent pas de plumes au chapeau; pas de plumes et pas de grand châle, crainte d'effrayer les épouseurs qui savent bien qu'à Paris les plumes d'autruche et les tissus des Indes ne se trouveront jamais dans le pas d'un cheval. Voyez cet air timide qui vous invite : « Venez donc, petit; j'ai le maintien modeste; je suis demoiselle, voilà maman que j'aime de tout mon cœur et que je changerais très-volontiers contre un mari? voulez-vous m'épouser : décidez-vous vite, que j'en regarde un autre. »

Que si vous avez l'air d'un homme à marier, connu pour tel, et que la demoiselle oublie de vous flagorner de l'œil, sa maman qui l'accompagne, ne l'oubliera pas; elle vous fera des mines gentilles, elle vous aimera des yeux, vous disant : « Beau garçon! » et tout cela sera fait en forme d'interprétation, de truchement : « pour ma fille qui n'ose pas. » Si vous voulez échapper aux poursuites d'une mère ayant filles à marier, il n'y a guère qu'un moyen, c'est de n'avoir ni état, ni famille, ni fortune; autrement elle vous poursuit, elle vous harcèle, elle vous chasse jusqu'à ce que vous tombiez de fatigue, ou qu'un jeune célibataire se jetant à la traverse lui fasse perdre la piste

en l'entraînant sur ses pas. Le plus grand plaisir d'une mère, son plus noble divertissement, c'est de courre le mari. Dans un concert, un repas, à l'église, car tous les lieux lui sont bons, la mère vient tendre ses filets: inquiète, elle attend l'homme, le vieillard riche ou le jeune amoureux. Il arrive; elle ne bouge pas; le laisse approcher, encore approcher; et sitôt qu'elle lui sent une patte prise dans la trame, elle saute dessus, l'enlace, l'enveloppe de tous côtés, par la tête, par le cœur, par les sens, par l'honneur; il se débat, il crie, on l'enveloppe encore; on le serre de plus près; on lui bande les yeux. Qu'il épouse! qu'importe après ce qu'il fera quand il verra clair; qu'il épouse: la bourse et la vie!

Telle femme, très-honnête du reste, renierait Dieu pour marier sa fille. Une mère qui a trois demoiselles à marier, est capable de tout: celle qui en a quatre, assassinerait.

Il y a telle demoiselle qu'on veut marier, parce que la petite personne a reçu du ciel l'influence céleste: à douze ans, elle jouait avec le fils du portier; à treize, elle faisait des signes aux commis d'une boutique voisine; à quinze, elle veut se faire enlever par un habitué des Tuileries, un escroc se disant Brésilien et chevalier de l'ordre du Christ. On la marie.

Telle autre qu'on marie, parce qu'elle est triste: il lui faut un Paillasse.

Telle autre, parce qu'elle est malade et que les médecins ne comprenant rien à la maladie, ont dit : mariez-la.

Telle autre qu'on marie, parce qu'elle veut sortir seule. Il serait bien plus juste de lui donner le fouet, et je plains les malheureux hommes qui épousent ces garçons-là.

Mais la masse des demoiselles se marie pour avoir une corbeille, des bijoux, une garniture de plus à sa robe, et s'appeler Madame.

A Paris, lorsqu'une demoiselle a barbouillé de crayon noir une large feuille de vélin, qu'elle a battu son piano à la satisfaction de MM. Back ou Zimmermann, sa maman, sa maîtresse de pension la conduisent au spectacle; au spectacle, école de scandale où le ridicule seul est un crime, où l'adultère est embelli de la dignité du malheur, où les déréglemens de la passion font verser des larmes non moins coupables que ces déréglemens eux-mêmes. C'est là qu'on mène la jeune fille; que dans le cadre d'une loge on expose sa tête enivrée aux regards dévorans des bêtes dont le cirque est rempli. Et vous vous plaignez qu'elle soit fanée avant l'âge, flétrie avant le coucher du jour. Regardez-la, vous verrez son attention tendue et ses yeux briller, lorsqu'au gymnase, le délicat pinceau de monsieur Scribe aura tracé des scènes si habilement préparées, fondues, que la corruption entrera dans tous les cœurs, sans que personne puisse

indiquer le mot qui la porte, sans que les plus sévères puissent y reprendre. Aussi, voilà le théâtre qu'elle aime, la demoiselle, et non pas la gaîté franche de nos anciens auteurs. Qu'un mot à double sens vienne effaroucher les loges et ravir le parterre du théâtre français, elle ne comprendra pas; vous le diriez du moins à son air impassible; mais je vous assure qu'elle a bien profondément compris. Car je ne sache pas de mot assez bizarre pour qu'il soit inaccessible à la pensée de ces anges qui sortent de pension: et les images obscènes charbonnées sur les murailles, et les injures grossières du peuple, et les complimens soldatesques par lesquels un ouvrier traduira ses désirs, elles comprennent tout. Si Henri Monnier faisait devant elles une de ces charges de Lupanar dont son génie a quelquefois épouvanté nos déjeûners, je suis sûr qu'elles applaudiraient, qu'elles diraient comme nous disons : « Bien, Monnier, c'est bien cela! » D'où cette science leur vient-elle, je vous prie? En existe-t-il des cours dans les pensions de Paris; ou bien est-ce simplement l'enseignement mutuel n'ayant d'autre maître que l'instinct, l'attrait piquant du mal?

Tout Paris a retenti dans le temps de cette incroyable histoire d'un peintre qui prétendait à la main d'une jeune personne fort bien née, une enfant que sa mère n'avait pas quittée depuis sa nourrice, la fille d'un respectable magistrat, une de-

moiselle qui n'avait pas de secrets pour ses parens, un parfait modèle d'éducation, habile au piano, sachant accommoder sur la toile un joli plat d'épinards en forme de paysage, ferrée à glace sur l'histoire de France et la géographie, une de ces filles célestes dont les salons de Paris sont encombrés. Le jeune peintre avait été accueilli avec empressement, et, un mois après sa première admission dans la famille, une voiture de remise le traînait avec sa femme future vers la municipalité du dixième arrondissement. On arrive; on entre dans la salle des exécutions, et le jeune homme allait signer le serment fatal, lorsqu'un ami s'approchant de lui : « Ne signe pas, lui dit-il; on te trompe. » Une explication a lieu; l'épousant se fâche, il entre en fureur : c'est une indignité que d'attaquer la réputation d'une fille aussi pure; ceux qui ont inventé cette calomnie sont des infâmes ; s'il ne se retenait, il cracherait à la figure de l'ami trop officieux; il prend la plume et il signe.

Le soir à minuit, l'on entendit un effroyable tapage dans la chambre des nouveaux mariés. « Abomination! criait le mari; tandis que j'étais à l'autel ce matin, il y avait donc caché dans la foule un homme qui pouvait rire de moi, de ma crédulité; un homme que tes regards infâmes ont sans doute rencontré durant cette cérémonie, avec lequel tu as échangé un sourire d'intelligence, de mépris pour moi. Sais-tu bien qu'on me l'avait dit ce que

tu étais, et que j'ai refusé de croire possible tant de corruption et de sottise! » et puis, c'étaient des juremens sur tous les tons, des grincemens de dents, des coups de poing sur les meubles; le malheureux criait, pleurait, s'arrachait les cheveux; enfin tout le dictionnaire du désespoir. C'est faire bien du bruit pour une demoiselle enceinte de huit mois! Car telle était la légère circonstance dont la famille avait oublié de prévenir le jeune homme. A toutes les injures et menaces de ce pauvre garçon, la demoiselle-ange ne répondait rien, si ce n'est qu'elle lui passait les bras autour du cou, s'efforçait de l'embrasser, lui disant avec sa douce voix de Parisienne, « Vilain jaloux! » Qu'il n'ait pas tué cette femme enceinte, cela se comprend à toutes forces, mais qu'il ait pu s'empêcher de rire à ce reproche de jalousie, c'est ce que je ne puis concevoir. Il n'avait pas envie de rire; il sortit de la maison à une heure du matin, criant au portier tout endormi et ébahi, qu'on eût à lui ouvrir la porte sur-le-champ, ne voulant point, disait-il, passer la nuit dans un lieu pareil. Un mois après ce mariage, le jeune peintre était en Russie, et la jeune dame accouchait à Paris : La mère et l'enfant se portent bien.

Celui-ci, comme vous voyez, trouva dans la dot plus qu'on ne lui avait promis : il en est d'autres moins heureux qui, dans le sourire d'une demoiselle à marier, ont entrevu celui de la fortune : des

chevaux, des loges aux opéras, de belles livrées or et bleu de ciel, une succulente salle à manger où le champagne et les amis vont retentir, une agaçante maîtresse pour se consoler de leur femme... Le lendemain des noces, ils ne trouvent rien que la honte d'un trompeur dont un laideron a trompé les projets sordides.

J'ai connu un pauvre jeune homme lequel n'avait point mérité sa peine par le péché d'avarice, mais seulement par un peu de bêtise, péché plus dangereux encore. Au balcon d'une fenêtre placée en face de la sienne, il apercevait chaque soir une jeune demoiselle peu remarquable d'ailleurs, mais dont la tête irrégulière était ornée d'une forêt de cheveux blonds, cendrés, fins, et d'une soie si charmante, que c'était à en devenir fou. Aussi mon jeune ami n'eut-il garde d'agir autrement. Le voilà qui parle cheveux blonds, rêve cheveux blonds, et passe sa vie cloué à sa fenêtre, attendant que vînt à se montrer la demoiselle. Elle se montrait assez volontiers, et son petit œil de faïence ne semblait pas trop hostile à l'admiration du jeune homme. Il me la fit voir un jour. « Il y en a peut-être de plus régulièrement jolies, me dit-il, mais voyez donc quel délicieux encadrement à ce visage! quel bonheur de baigner ses mains dans ces cheveux; de froisser ces boucles blondes...— Vous êtes, répondis-je, de cette école sublime qui ne reconnaît dans la vie qu'un moment, qu'un

amour, qu'une femme. Épousez! — Oh! dit-il, si je pouvais!» Et comme il possédait une assez belle fortune, qu'il était fils de colonel, que sa maîtresse et lui demeuraient au même étage, au même niveau, je ne voyais pas pourquoi il n'aurait pas pu. En effet, ayant été reçu dans la maison, il trouva la demoiselle douce et naïve comme un enfant, elle se montra à ses yeux embellie des charmes de la vertu, et preuve qu'elle y joignait ceux du talent, il y avait dans le salon une harpe, une guitare et un piano; un chevalet dans la salle à manger. Heureux garçon, d'avoir rencontré une fille tellement accomplie! Aussi jamais Paula ma petite chatte ne fut si amoureuse que mon jeune ami à l'issue de la première visite. A la seconde, la conversation étant devenue plus facile, la demoiselle parla romans, applaudit à ceux de M. Charles Nodier, blâma les libertés de M. Paul de Kock, fit l'analyse de Thérésa; ce qui prouvait moins de naïveté qu'on n'aurait pu le croire d'abord. Mais qu'importait au prétendant cette surabondance d'instruction, légère tache entièrement effacée par des talens agréables, *dix mille livres de rentes*, une angélique douceur et, surtout, ces beaux cheveux blonds dont la vue l'enivrait?

Cependant, il éprouva quelque chagrin, lorsque après un mois de supplications continuelles pour que la demoiselle le fît juge de ses talens, il découvrit que le chevalet de la salle à manger servait à

battre les habits, la harpe et le piano à meubler le salon, et que les talens de la jeune personne se bornaient à chanter *Petit blanc* avec accompagnement de guitare. C'était un malheur; mais pour si peu son amour ne pouvait rétrograder, adoré qu'il était de cette aimable fille, comblé de tant de caresses, de mots tendres et passionnés. Et d'ailleurs, ses démarches ouvertes avaient trop compromis l'avenir de la demoiselle pour qu'un homme honnête ainsi engagé pût abandonner la place. Le pauvre fou ne comprit pas qu'on n'est jamais trop avancé pour manquer un suicide, lors même que le pistolet est armé, que la bouche est ouverte et que les dents mordent le fer; il eut la niaiserie de passer outre. Quelques jours avant son mariage, une banqueroute simulée vint lui apprendre avec les larmes et les sanglots de la famille qu'il ne devait plus compter sur les deux cent mille francs promis en dot. Trop généreux pour que l'intérêt pût l'arrêter : « Je suis assez riche pour deux, se dit-il, je l'épouserai. » Et voilà que le matin du mariage, comme on parait la mariée pour la conduire en grande pompe à la mairie et à l'église, mon ami étant par hasard entré dans la chambre de toilette où le coiffeur travaillait, mon ami voit, attachée sur le dos d'un fauteuil, comme une longue queue de cheval blond, et sur chaque bras du fauteuil, une admirable touffe de cheveux bouclés à ravir la pensée. Quant à la tête de sa femme,

en ce moment elle était à peine recouverte d'une maigre chevelure qui, laissant les tempes à découvert, pendait clair-semée sur les épaules. Son cœur se resserre de surprise : triste jusqu'à mourir, il se retira dans son appartement en attendant que les perruques blondes fussent posées. Ainsi feuille à feuille, le pauvre fou avait vu tomber la rose de son bonheur. Il pleurait seul, n'osant dire à personne, pas même à ses meilleurs amis sa douleur ridicule. Il cherchait à se consoler, à s'encourager, en songeant que si la femme qu'il épousait, n'avait ni talens, ni árgent, ni cheveux, du moins elle était bonne, douce, patiente, et que ces qualités heureuses valaient mieux que l'or qu'on peut perdre, que des cheveux qu'on peut acheter. On vint l'avertir qu'on n'attendait plus que lui, ainsi qu'on appelle le condamné pour l'échafaud. Il courut, et donnant la main à sa femme pour monter en voiture, il ne s'aperçut pas qu'il posait le pied sur le voile traînant jusqu'à terre; la dentelle se déchira : « Que vous êtes maladroit ! » dit la demoiselle avec un petit accent de rage qu'elle oublia de dissimuler. Pour cette fois la mesure était comble. Le patient ne dit rien; on roule vers la municipalité; on descend de voiture; l'officier de l'état civil fait lecture du chapitre VI du mariage sur les droits et les devoirs respectifs des époux. « Mademoiselle Sophie-Henriette D***, voulez-vous prendre pour mari monsieur Hippolyte-Arthur de N***?

— Oui, monsieur, » dit la demoiselle d'une voix faible et les yeux baissés. « Hippolyte-Arthur de N***, voulez-vous prendre pour femme mademoiselle Sophie-Henriette D***? — Non!! » répond d'une voix de tonnerre le jeune homme furieux. Et il s'élance hors de l'enceinte.

J'espère assez de l'intelligence des demoiselles pour être assuré qu'elles ne se méprendront pas sur la véritable morale qui ressort de cette anecdote : c'est que pour ne plus cacher son tour, son coton et ses défauts, il faut attendre que l'on soit revenu de la municipalité.

Généralement c'est une chose fort bouffonne qu'un mariage, une farce dont notre rieuse de France s'est long-temps divertie. Autrefois toutes les pièces finissaient par un mariage ; le genre d'aujourd'hui préfère terminer par un enterrement; c'est à peu près la même chose, et je ne vois pas pourquoi l'on dit que l'art dramatique a reculé.

Picard dans sa *Petite Ville*, joviale peinture de mœurs qui long-temps encore sera vraie, Picard nous a montré comment un cœur de provinciale savait différencier le garçon de l'homme marié, avec quel empressant accueil on s'emparait du premier, de quel embarras inutile l'autre était dans une maison. Cette scène si drôle, je la crois moins une œuvre d'art qu'une anecdote de la vie de l'auteur, burlesque et triviale aventure dont la

naïveté aura séduit le gai comédien, qu'il aura prise à ses souvenirs pour l'amusement de son théâtre. Car il est peu de jeunes gens qui n'aient à raconter à leurs amis quelque semblable histoire. Pour ma part, j'en puis citer une.

Il y a quatre à cinq années qu'un conseiller à la cour des comptes me rencontrant aux Tuileries : « Un de mes collègues donne un bal ce soir, me dit-il ; sa femme m'avait prié de lui amener un jeune danseur qui ne peut y venir, voulez-vous que je vous présente à sa place ? » A vingt ans un bal ne se refuse pas ; c'est une occasion de perdre du temps, de dire des fadeurs aux femmes et de boire du punch, trois divertissemens auxquels j'aurais sacrifié les plus sérieuses obligations de la vie. Le soir, accompagné de mon ami le conseiller, je me rendis à la fête de son collègue, M. C...

Déja les violons criaient avec le flageolet et le piano. Les femmes fleuries et nues, s'efforçaient de plaire, de paraître pudiques en excitant les désirs ; brillantes de bonheur, elles rivalisaient de coquetterie et de beauté ; les hommes, noirs, empesés, allant en arrière, en avant, sans grâce ni dignité, stupides comme d'orgueilleux dindons, sautaient. On étouffait, on poussait, il n'y avait pas de place et beaucoup de jolies personnes ; enfin le bal était parfait.

Selon l'usage, on me conduit à la maîtresse de la maison, que je salue sans rien dire, selon l'u-

sage. Cependant, je n'en fus pas quitte pour cette dépense habituelle de politesse et d'esprit. « Ah, dit la dame à mon introducteur, vous êtes bien aimable de nous avoir amené monsieur. Présenté par vous, monsieur était sûr d'être accueilli comme un ami de la maison. » Puis se tournant vers moi : — « Dansez-vous le galop? — Pas trop bien. — C'est égal, vous allez le danser avec ma fille ; » et l'on me mène à une jeune personne, bien faite, qui avait de beaux yeux noirs, de beaux cheveux noirs, et des bras blancs si ronds et grasouillets que c'était une bénédiction. J'en serais certainement devenu amoureux ; car vous ne sauriez croire avec quelle touchante bonté elle supportait mon inhabileté à la danse ; comme elle me prouvait que je lui serrais la taille convenablement, que je la tenais bien solide sur la glace du parquet, et que je ne sautais point trop avec des mouvemens saccadés comme un vieux cheval de cabriolet, au lieu de glisser, de filer en léger patineur. Je m'attendrissais aux amabilités que tout essoufflée ma galopeuse me prodiguait dans les momens de repos.

Quand je l'eus reconduite à sa banquette, et qu'elle m'eut remercié avec ce sourire d'une personne heureuse, sa mère moins timide, et non moins attendrie, m'engagea à m'asseoir près d'elle, entre elle et sa fille. J'avais à peine pris place, que deux laquais, obéissant aux ordres de leur maî-

tresse, étaient debout devant moi, me présentant des sirops; et si je ne voulais pas de sirops, du punch, des gâteaux; et si je ne voulais pas de gâteaux, du bœuf fumé, une glace; à moins que je ne préférasse une plombière, un biscuit au rum ou au marasquin. Tandis que je mangeais mon bœuf fumé, que je m'arrosais de punch, la maman et la demoiselle disaient de jolis mots pour me faire rire, et riaient elles-mêmes de tout ce qui sortait de ma bouche. Mais il y entrait plus qu'il n'en sortait. Ayant pris sur le plateau un quatrième verre de punch, j'entendis la mère qui disait à sa fille : Il est charmant ! La demoiselle répondit avec ame : Charmant !

Or ça, me disais-je, il paraît que je suis le plus grand briseur d'éventails de Paris ? les mères me disputent à leurs filles. On va m'enlever ce soir.

En ce moment s'approcha de moi un malencontreux danseur de mes amis, qui, me serrant la main et s'informant de mes nouvelles, me salua par mon nom.... La mère et la fille se regardèrent l'une l'autre d'un air étonné ; il se fit silence, et le rire cessa, une grande contrainte se remarquait sur leur visage, et comme mon introducteur s'avançait en ce moment de notre côté, l'aimable mère tout émue, allant à sa rencontre, engagea avec lui un entretien d'un instant. J'avais cru convenable pendant ce temps de dire quelques mots à ma jolie galopeuse, mais elle tenait les yeux

fixés sur sa mère avec tant d'inquiétude, qu'elle n'entendit pas même que je lui adressais la parole. Alors madame sa mère revint s'asseoir en affectant de me tourner le dos, et je vis qu'une conversation télégraphique s'établissait entre elles, et que ces deux visages naguère joyeux et souriant comme l'espérance, étaient tout à coup devenus sombres comme celui d'un joueur qui, venant de perdre son dernier écu, regarde la Seine. J'avais beau manger et boire, dire des sottises, elles ne me trouvaient plus d'esprit. La demoiselle se rappela qu'avant mon arrivée elle avait promis à un autre cavalier la contredanse que nous allions danser ensemble, et la mère me pria de vouloir bien céder la place que j'occupais à une dame de ses amies qui entrait en ce moment.

Stupéfait de cette subite révolution, j'allai trouver mon conseiller introducteur, lui racontant en deux mots ce qui venait de m'arriver. Quand le rire fou qui s'empara de cet homme cruel en écoutant ma narration lui permit de parler, il me dit : « Je vous ai présenté à la place d'un jeune homme qui a cent mille livres de rentes, et sur lequel madame C.... a songé pour sa fille. J'ai oublié de dire à cette prévoyante mère, qu'à la place du riche héritier, j'avais pris la liberté d'amener un auteur. »

Je terminerai par cette anecdote la peinture qu'on a bien voulu me demander, peinture super-

ficielle et maussade, bouderie d'un garçon qui, se faisant vieux, n'a plus d'autre illusion que celle du repos et du bonheur domestique.

Avant de finir, je supplie qu'on ne m'accuse pas d'avoir vu seulement le mauvais côté de ma cause, et dans la classe intéressante des demoiselles à marier de n'avoir pas su distinguer ces jeunes personnes ornées de talens divers dont elles ne tirent nulle prétention, aussi naïves que belles, et qui pour être heureuses ne demandent à la vie que l'amour d'un jeune cœur, un homme de leur âge dont elles charmeront l'existence par leur douceur et leurs soins affectueux. Il en est une surtout : fille poétique ; à la taille élancée, arrondie et souple comme le jonc qui plie ; dont les noirs cheveux font ressortir la blanche pâleur ; type de grâces et de romantiques beautés ; amusante, bonne, sérieuse et légère comme un spirituel ami ; comme lui fidèle ; cœur d'homme dans le joli corps d'une femme ; aimante et pure comme une sœur !

RÉGNIER DESTOURBET.

LA JOURNÉE D'UN JOURNALISTE.

Le journalisme est une royauté nouvelle, la plus jeune à coup sûr de toutes celles qui couvrent aujourd'hui l'Europe; plus vivace et plus hardie, plus souple et plus alerte que toutes les cours et tous les cabinets qui se liguent sans pouvoir se soutenir, qui prodiguent les sermens et les parjures, les protestations de franchise et les arrière-pensées sans réussir à se tromper; elle est née le jour où la vieille royauté a reçu le premier coup, le coup mortel qui a blessé à mort, en 1789, sa légitimité de quatorze siècles.

Et cependant quoique née d'hier, elle n'a pas moins de courtisans que ses sœurs aînées. Faudrait-il en conclure qu'elle est réservée au même sort;

que l'aveuglement et l'ignorance la menacent, comme les majestés auxquelles elle succède, d'une mort prochaine et désastreuse; qu'elle entrera comme elles dans l'oubli et le néant? Je ne sais. Mais si nos yeux ne suffisent pas à prévoir de si loin la catastrophe qui doit dénouer sa vie, au moins pouvons-nous contempler à loisir, et dans ses plus secrets détails, cet élément de la société moderne, inconnu jusqu'à la fin du dernier siècle, que Lesage et La Bruyère n'auraient pas oublié dans les *Caractères* ou le *Gil Blas*, s'il y avait eu de leur temps une classe d'improvisateurs appelés journalistes, prêts à toute heure à prendre la parole, à faire de la colère ou de la pitié, de l'admiration ou de la sympathie, de l'indignation et du dédain, sur tous les hommes et toutes les choses qui passent devant les yeux avec une rapidité kaléidoscopique.

La journée d'un journaliste est singulière et ne ressemble à aucune autre; elle est pleine et rapide, pensive et hâtée, distraite et concentrée, sérieuse et dissipée, mêlée de courage et d'insouciance, d'inquiétude et d'apathie, laborieuse et active au-delà de toutes les prévisions, mais parfois aussi ressemblant assez bien à l'oisiveté officielle, aux bras croisés des philosophes du dix-huitième siècle, ou des rhéteurs d'Athènes et de Rome.

A son réveil, le journaliste ne peut pas, comme les heureux du siècle, promener sa rêverie sur

l'emploi de sa journée, jeter la plume au vent, comme on dit, et se demander indolemment s'il ira gagner l'appétit de son déjeûner dans une promenade à cheval, ou s'il attendra midi en promenant paresseusement ses yeux sur les feuilles humides d'un livre nouveau, sans s'imposer aucune autre tâche que celle de le trouver ennuyeux ou amusant, de le fermer et de le jeter de dépit ou de dégoût à la trentième page.

Il a son grand et son petit lever comme les majestés de Windsor ou de Vienne. Il donne audience, écoute les solliciteurs, accueille ou répudie les demandes. Il subit des tortures qui ne sont qu'à son usage, et dont l'ingratitude des lecteurs ne lui tient pas compte. C'est pour lui que la vanité, sorte d'épidémie morale qui n'a jamais exercé sur les cervelles humaines d'aussi déplorables ravages qu'aujourd'hui, réserve ses formes les plus douloureuses et les plus affligeantes. Il prête une oreille docile aux conseils d'un auteur qui déguise son orgueil et son intolérance sous le masque de la prière. « J'ai eu, dit le suppliant, d'une voix humble et douce, l'intention de renouveler la face de la littérature. Scott n'a pas compris le parti qu'on pouvait tirer du quinzième siècle. J'ai voulu montrer ce qu'il y avait d'énergique et de grand dans le moyen âge. Quant au style, je n'en parle pas. C'est une affaire à part, et qui ne fera pas question. Ivanhoé n'est pas *écrit*. J'ai donné à mon

livre une valeur *épique.* » Et ne croyez pas qu'on puisse répondre à ces impertinentes suppliques, autrement que par le silence le plus impassible. N'espérez pas qu'on déroute cette arrogante hypocrisie qui relève la tête au moment où vous croyez qu'elle va fléchir le genou. Je ne sais qu'un moyen de mystifier dignement ces courtisans d'une nouvelle espèce, qui croient vous fléchir en brûlant eux-mêmes l'encens qui manque à leur divinité, c'est de les écouter jusqu'au bout. Si vous avez la maladresse de les interrompre quand ils récitent leur panégyrique, vous êtes perdu sans retour, votre matinée est dévorée.

Ou bien c'est la visite d'un candidat politique, qui n'a pas, pour siéger à la chambre, d'autres titres que son extrait de naissance et le bulletin de ses contributions... ; dans l'embarras de trouver un moyen plausible pour émouvoir celui dont la parole doit le condamner ou l'absoudre, lui retirer ou lui donner les voix toutes-puissantes après lesquelles il soupire, il énumère timidement tous les noms recommandables qu'il a pu coudoyer dans le monde, et qui souvent n'ont jamais fait connaissance qu'avec sa mémoire.

Si vos souvenirs, précis et multipliés comme ceux de Périclès, le ramènent aux premières années de sa vie, aux apostasies de toutes sortes, à l'aide desquelles il a successivement occupé les premiers emplois sous deux ou trois gouvernemens contra-

dictoires, il vous parlera, soyez-en sûr, de son dévouement au pays, de ses principes inflexibles, de sa conscience rigoureuse et sévère. Il vous expliquera comment et pourquoi il a dû préférer le sacrifice momentané de sa fierté personnelle à l'avenir de la nation, et peut-être de l'humanité. Sous l'Empire, il s'est conservé pour les Bourbons, sous la Restauration, il s'est maintenu pour l'avènement de la monarchie républicaine. Il n'a jamais eu devant les yeux qu'une idée grande et féconde, le bien public; le reste, trahison ou fidélité, service ou mépris des personnes, ne mérite pas ses regards. Il ne se repent pas; il ne cherche pas à s'excuser; il se vante et se déifie. Sans lui, la représentation législative doit demeurer incomplète; au besoin il vous laisse, avant de vous saluer, un programme détaillé des promesses qu'il adresse, en forme de circulaire, aux électeurs de son département.

Ici encore le silence et l'approbation de la lèvre et du regard sont la seule arme que vous puissiez opposer aux flots de son éloquence. Ne l'arrêtez pas; prenez patience. Il faudra bien qu'il se taise. Sa parole finira par se figer dans son gosier.

Heureux, trois fois heureux, si, après avoir prêté l'oreille à ces deux candidats, vous n'avez pas à subir le début anticipé d'un héritier de Molé ou de Talma. S'il vous arrive de province un acteur à la voix creuse et sourde, muni d'une lettre de recommandation ouverte, qu'il a relue plusieurs

fois en montant l'escalier, dont il a calculé avec confiance la valeur et la portée, tenez-vous bien, et gardez-vous surtout de plisser votre front, de froncer le sourcil, de serrer les lèvres, et de témoigner en aucune manière votre impatience. Ne l'éconduisez pas; et, s'il vous propose gracieusement de vous donner, à l'instant même, un échantillon de son débit, répondez : oui, comme un homme charmé et curieux. S'il écorche et déchire en lambeaux le *Misanthrope* ou *Andromaque*, ne craignez pas de lui dire que Molière et Racine lui devront un nouveau triomphe; autrement il ira dire partout que vous êtes vendu à son chef d'emploi, que vous touchez une prime sur les appointemens de l'acteur qu'il vient doubler.

Midi sonne. A peine avez-vous le temps de regarder le ciel, de compter les nuages qui flottent à l'horizon. A l'œuvre! voici que la journée commence. Il faut monter sur le trépied. Feuilletez les gazettes de l'Europe. Parcourez les colonnes du *Globe* et du *Courrier*, triez les injures que Wellington jette à lord Grey, gargarisez votre mémoire des scandales que les réformistes ne ménagent pas à leurs adversaires; n'oubliez pas, dans cette lecture à la course, où les minutes sont comptées, la vanterie de la gazette impériale de Nicolas, ni les caquets jactantieux des publicistes d'Augsbourg. Préparez les entrailles de votre cerveau, déblayez les avenues qui pourraient ralentir

la marche de vos pensées ; car le sacerdoce que vous avez choisi ne permet ni cesse ni repos. Ce n'est pas demain ni après-demain que vous devez parler et donner votre avis ; vous ne pouvez pas, comme les *honorables* du Palais-Bourbon ou du Luxembourg, attendre huit jours pour prononcer votre harangue, et consulter l'écho de votre cabinet sur l'harmonie et la sonorité de vos périodes. Si, pour parler, vous avez besoin de mettre en usage la maxime du philosophe grec, si, avant de tremper votre plume, vous récitez seulement les vingt-cinq lettres de l'alphabet, jetez votre plume, brisez-la, jetez au feu le papier qui attend votre volonté pour ranimer les haines, pour éteindre les jalousies, renouer des amitiés languissantes, rallumer les enthousiasmes attiédis. Mettez vos gants; assurez-vous du nœud de votre cravate; passez la main dans vos cheveux, prenez votre canne; allez comme un oisif inutile promener votre figure aux Tuileries ou aux boulevards : vous ne serez jamais journaliste.

Si vous n'avez pas meublé à l'avance votre mémoire de plusieurs milliers de volumes, si vous ne pouvez pas, en tournant la dernière page d'un livre, formuler un jugement précis et net, n'essayez pas, comme le font quelques intelligences rétives, qui meurent à la tâche d'épuisement et de lassitude, n'essayez pas de feuilleter la conversation de vos amis et les rayons de votre bibliothè-

que. N'allez pas entamer la lecture de *Clarisse* ou de *Tom-Jones*, pour commencer une comparaison laborieuse et pédantesque. La *Bibliopée,* qui rivalise avec les machines de Birmingham et de Manchester, vous débordera, et se raillera de vos efforts.

Avant de glisser le couteau d'ivoire entre les feuillets du premier chapitre, prenez la mesure de vos forces; faites le recensement de vos lectures précédentes; dressez la statistique et le dénombrement de votre pied de guerre; relevez militairement les idées valides et vives que vous pouvez sacrifier et dépenser librement, sans concevoir aucune inquiétude pour la lutte du lendemain. Mesurez la profondeur de vos lignes de bataille; et, si vous n'avez pas sous la main tous les parallèles, toutes les citations historiques, toutes les dates, toutes les biographies dont vous prétendez composer votre avant-garde; si vous n'avez pas en portefeuille dans votre cerveau tous les noms illustres de villes ou de héros dont vous espérez garnir vos bastions, quittez la partie, croyez-moi, formez à loisir le plan d'un livre ou d'un poème; écrivez pour l'Académie des Inscriptions quelque dissertation érudite; relisez le programme des jeux floraux; concourez pour le prix de Beaune ou de Cambrai, mais sortez de la lice où vous ne savez tenir ni la lance ni l'épée.

Une fois que vous avez mis le pied sur les mar-

ches de la tribune, vous n'avez plus à reculer ni à délibérer. Il ne s'agit plus, comme aux temps de vos études latines, de caresser amoureusement une phrase, de composer votre style comme une mosaïque, en dérobant une ligne aux *Catilinaires*, une épithète à *la Guerre de Jugurtha*; d'emprunter le début d'une page à Tacite, et la péroraison du *Pro Milone*.

Le journaliste n'a d'enseignement et de maître que ses improvisations quotidiennes. Le temps lui manque pour calculer la parure de sa pensée, pour imposer à ses idées une coquetterie invitante et lascive. Chaque fois qu'il écrit, il doit croire qu'il parle, il doit se placer face à face avec son auditoire idéal, ne pas craindre les redites et la diffusion. Demain, ce soir même n'est rien pour lui; il faut qu'il fasse abnégation de lui-même et de sa vanité; qu'il abdique sa personnalité d'écrivain, pour ne garder que celle de sa pensée. Peu importe, pour la tâche qu'il entreprend, qu'il manque de grâce et de pureté, pourvu qu'il porte coup, qu'il blesse ou qu'il sauve, qu'il renverse ou qu'il édifie.

Ce qui serait une profanation dans l'art littéraire, ce qui serait une folie pour une idée longtemps méditée, et qui prétendrait à la durée, à la consécration, est une nécessité, un devoir impérieux, une fois qu'on s'est dévoué à la presse quotidienne.

Dans cet abîme sans fond, où tant d'éloquences se sont enfouies sans laisser un nom qui pût les révéler à la postérité, dans ce gouffre avide qui a dévoré tant de Mirabeaux que nous ne soupçonnons pas, on a compté parfois des gloires illustres, qui ne dédaignaient pas la prodigalité et qui risquaient l'oubli, en ne tenant compte que du but qu'ils voulaient atteindre, Fielding et Châteaubriand, deux génies que l'Angleterre et la France s'envient mutuellement.

Qu'ils se consolent donc ceux que la presse épuise et moissonne, qui agissent sur les destinées du pays, qui le conseillent et le gouvernent, sans recevoir en échange les mesquines flatteries qui forment l'apanage du moindre conteur! Qu'ils se consolent devant ces grands exemples!

Car depuis quarante ans les plus hautes et les plus durables gloires, les noms les plus imposans, ont mis leur plume au service du pays et de leur volonté. Tous les hommes d'énergie et de caractère, d'ambition et de savoir, avant de siéger dans nos assemblées, ou dans les conseils, avant de soulever et de contenir sous le vent de leur parole la foule qui ne refuse jamais son obéissance quand elle devine la supériorité, et qui se trouve ailleurs que dans la rue ou dans un salon, parmi les législateurs comme parmi les écoliers, les plus habiles ministres et les premiers orateurs des parlemens de Londres et de Paris ont été journalistes.

Ne croyez-vous pas que celui-là gouverne vraiment son pays, qui tous les jours pose et soutient une thèse, interpelle sur leur conduite les cabinets de l'Europe, invoque la lettre et l'esprit des traités qu'on viole ou qu'on prétend éluder, donne aux plus sérieux enseignemens une forme populaire et vive, et se place par l'indépendance publique de ses opinions et de sa vie au-dessus de tous les pouvoirs qu'il censure; qui peuvent le contrarier, mais non pas lui imposer silence?

Sans doute, et ce serait folie de le nier, sans doute, ce règne a comme tous les autres son aveuglement et son ivresse. Dans son ardeur de critique, dans son enthousiasme de principes, il lui arrive parfois de franchir les limites de la vérité possible et réalisable, de résoudre sur le papier, de trancher d'un trait de plume les difficultés que vingt-quatre heures de gouvernement lui montreraient comme insolubles pour quelque temps, de conseiller des manœuvres et des négociations qui remettraient tout en question, et joueraient sur un dé la destinée des peuples.

Cela est vrai. Mais n'en peut-on dire autant de bien des harangues législatives? Êtes-vous bien sûrs que chez les excellences, le despotisme *oratoire* soit plus rare que, chez les journalistes, les déclamations libérales? Pour mon compte, vous me permettrez d'en douter.

Je ne sais d'impartiales et de sensées que les in-

telligences qui dépensent vingt-quatre heures par jour à délibérer sans exprimer jamais leur avis, sans jamais rencontrer ni contradiction ni puissance, qui vivent dans une contemplation éternelle, en dehors de l'espace et du temps.

Mais soyez riche, l'or vous enivre. Soyez aimé, vous devenez fat. Soyez ministre, vous devenez sourd à l'opinion publique. Soyez journaliste éloquent, vous croirez à la toute-puissance et à la souveraine sagesse de vos paroles.

C'est une triste vérité, mais qu'il faut reconnaître : il n'y a de sages que ceux qui ne sont pas; que les sagesses qu'on rêve et qu'on ne verra jamais.

La science elle-même, la plus profonde et la plus étendue, porte à la tête comme le rum et les bonnes fortunes. En Allemagne, il y a des professeurs de chimie qui espèrent créer dans leurs creusets des corps organisés, une rose, un cheval peut-être, une femme, qui sait? on perdrait son temps à compter les folies.

Achevons l'inventaire de la journée.

Le soir, qui, pour les oisifs eux-mêmes, est une heure de délassement et de repos; le soir, qui clôt leur journée autour d'une table de jeu ou d'une théière, ou dans une loge aux Italiens, le soir est, pour le journaliste, l'occasion et l'heure d'une tâche nouvelle. Il faut qu'il se rende au théâtre pour écouter le nouveau chef-d'œuvre, et cette

tâche ne promet pas de s'épuiser prochainement. Si Moïse eût vécu de nos jours, je m'assure qu'il eût mis au nombre des fléaux qu'il infligeait à l'ingratitude publique, les couplets qui glapissent tous les soirs entre les murs de nos théâtres, et qu'il n'eût pas oublié non plus les mille formes poétiques ou frénétiques, que l'adultère, l'inceste et le viol prennent tous les soirs, pour distraire, à ce qu'on dit, notre satiété, pour surprendre et concentrer notre attention.

Le public bourgeois, le public sensé, le public qui a femme et enfans, ne va plus guère au théâtre que pour entendre Paganini ou madame Malibran, ou pour contempler à loisir la danse gracieuse et pudique de mademoiselle Taglioni, la pudeur grave et antique de ses attitudes, pour étudier dans cette figure italienne, si chaste et si voluptueuse à la fois, le secret des danses merveilleuses de Corinthe et d'Athènes. Mais de pareils bonheurs ne sont qu'une exception rare et violente dans la journée d'un journaliste. Comme il écrit jour par jour l'histoire de l'esprit et de la sottise publique, il n'a pas un moment à perdre. Il faut qu'il suive à la trace le retentissement d'une pointe, d'un quolibet, ou d'une tirade, comme le basset le gibier, ou comme le picador la mule qu'il vous a louée; il faut qu'il assiste au partage de toutes les curées littéraires, qu'il compte les blessés et les morts, qu'il dénombre, comme fait Homère au second livre, pour les

vaisseaux de la flotte grecque, toutes les idées glorieuses et pures que l'ineptie et la cupidité dérobent effrontément et flétrissent sur la scène, toutes les inventions sérieuses et recueillies, nées dans le silence et la méditation, et qui viennent expirer à la lueur de la rampe, s'imprégner d'huile et de poussière, et rendre l'ame entre un manteau de serge et une couronne de carton.

Et, pour que rien ne manque à sa joie, il a suivi les répétitions de la pièce qu'il écoute; il sait ce qu'ont coûté les dents du jeune premier, et les cheveux de l'amoureuse. Il sait par cœur toutes les aventures de l'ingénue, toutes les querelles qui divisent le père noble et le scapin. Il a compté, sur ses doigts, avant que la toile se lève, toutes les mailles du tamis dramatique par lesquelles a dû passer le nouvel ouvrage avant d'arriver sur la scène, armé de toutes pièces, avec une cuirasse de soie, un poignard de bois, une voix enflée et creuse, un langage qui dérouterait bien d'autres sagacités, ma foi, que celle de M. Jourdain, qui ne ressemble ni aux vers ni à la prose, sorte de parole indisciplinée, qui se joue avec une égale licence des lois de la grammaire, de l'analogie des images, de la déduction logique des idées, de toutes les règles enfin dont se compose une langue. Il sait, jour par jour, comme le télégraphe, quand, pour la première fois, un livre, qui n'y songeait pas, est devenu l'objet d'une convoitise dramati-

que, quand il a été dépecé par deux ou par trois chasseurs de ces sortes de proie; qui a coupé les scènes, qui a donné le dialogue, qui a brodé les tirades, qui a fourni la couleur locale, les mots historiques.

Aussi, dès que le pied de l'acteur a frappé sur les planches les trois coups solennels, dès que l'orchestre a laissé dormir en paix la symphonie de Mozart ou d'Haydn, qu'il écorche depuis vingt ans, au moment où le plaisir des badauds commence, le journaliste se résigne courageusement au supplice de ses réminiscences. Il reconnaît, dans la voix enrouée d'une duègne, dont l'accent n'est guère plus intelligible que celui d'une chatte enrhumée sur une gouttière, le premier chapitre d'un roman publié il y a quinze jours, et qui espérait échapper à cette odieuse profanation. Dans les fanfaronnades d'opéra-comique débitées par un officier mal à l'aise dans son hausse-col, et fort embarrassé dans le ceinturon de son épée, qu'il ne peut remettre au fourreau sans interrompre son débit, il retrouve une scène ingénieuse et concise destinée par son auteur aux lectures patientes.

Il n'a pas même la ressource d'une dame spirituelle qui s'ennuyait d'une sonate, et prenait son plaisir en patience. Chaque fois qu'il entre au théâtre, il y a cent contre un à parier qu'il va voir l'*exécution* dramatique d'un livre. Car, par une singulière application de la théorie d'Adam Smith

sur la division du travail, il y a aujourd'hui deux parts bien distinctes dans la littérature, l'art et l'industrie. Les artistes trouvent une idée, la creusent, la décomposent, la reconstruisent à leur guise pour lui donner plus de valeur et de beauté. Quand ils ont achevé les dernières ciselures de leur statue, bronze ou marbre, ils lèvent le voile, et disent : « Venez voir. » La foule inattentive passe, et oublie.

Viennent ensuite quelques hardis maraudeurs qui fondent sur l'ignorance l'impunité de leur fraude. Ils fabriquent une misérable copie, qu'ils affublent de clinquant, d'oripeaux et de pierres de couleur. Ils lui mettent du fard au visage; ils la hissent sur le théâtre, et disent : « Voilà mon ouvrage. »

Or, le public encourage de ses battemens de mains, de sa présence, de son rire et de ses lèvres béantes, cette piraterie littéraire. Il oublie l'art, et applaudit l'industrie. Il ne lit pas, et se contente d'aller voir l'histoire qu'on lui fait, d'écouter les passions qu'on lui récite. Si Paris, comme on le dit, rappelle la patrie de Périclès, pour dieu! qu'on me dise où est le peuple d'Athènes?

Si ce tableau paraissait exagéré, si l'on m'accusait d'assombrir à dessein les traits de cette esquisse, je répondrais franchement que je sais plusieurs exceptions aux généralités que je viens de montrer, mais qu'elles sont loin de suffire à

prouver l'inexactitude de mon récit. Il y a sans doute en France quelques génies dramatiques que je n'ai pas besoin de nommer. Les traditions de Talma et de Molé ne sont pas absolument perdues. Messieurs Ligier, Bocage, Frédérick et Lockroy, mademoiselle Mars, madame Dorval, mademoiselle Léontine Fay, mademoiselle Jenny Vertpré, madame Albert, sont là pour répondre.

Mais il est malheureusement trop vrai, pour les journalistes surtout, placés de manière à tout voir par leurs yeux et de près, que le théâtre est arrivé à une déplorable décadence. Après les lions, sont venus les éléphans. J'imagine que nous verrions bientôt les poissons en scène, si les brochets pouvaient jouer un rôle! Attendons!

Au sortir du théâtre, mon héros, puisque aussi bien j'écris la biographie d'une de ses journées, n'est pas quitte encore des exigences de sa profession. Ne croyez pas qu'en mettant le pied hors de cette espèce d'ἀγορὰ, qu'on nomme les coulisses, il puisse rentrer chez lui, et oublier dans de paisibles rêves les tumultueuses études qui ont dévoré toutes ses heures. Détrompez-vous! Il a maintenant un autre rôle à jouer. Son épreuve quotidienne n'est pas encore achevée. Onze heures sonnent : il faut qu'il aille dans le monde pour se mêler aux causeries, aux médisances et aux calomnies; il faut qu'il prête l'oreille au bruit imperceptible encore des réputations politiques et littéraires qui vont

naître ce soir, grandir pendant trois jours, pour expirer peut-être la semaine prochaine.

Le voici qui entre dans le salon. Il a beau faire pour passer à la dérobée, saluer simplement, sans *guinderie* et sans manière, la maîtresse de la maison, s'asseoir, sans mot dire, près d'un ami qui l'aborde, il ne réussit pas à déguiser son arrivée. Il est bientôt entouré de prévenances et de questions, de complimens et de prières comme pourrait l'être un ministre. Quoi qu'il arrive, depuis onze heures du soir jusqu'à trois heures du matin, il faut qu'il subisse jusqu'au bout sa destinée de journaliste ; au milieu de la danse, de la walse et du galop, au plus beau morceau d'un duo, d'une symphonie ou d'une sonate, il faut qu'il accueille, le sourire sur les lèvres, toutes les apostilles qui lui arrivent, en robe de gaze et en souliers de satin, avec des fleurs dans les cheveux et des perles au cou ; il faut qu'il trouve pour toutes ces jolies suppliantes, des promesses et des protestations d'indulgence ; qu'il distribue à toutes ces têtes dont l'importunité ne lui laisse pas un instant de répit, des espérances intarissables ; et s'il lui arrive de manquer de présence d'esprit, comme je l'ai vu récemment, s'il complimente un député sur les vers d'un poète, ou le poète sur le discours d'un député, ne craignez pas qu'on rie, qu'on plisse même ses lèvres en signe de moquerie. On y met plus de réserve et de modestie. On ne s'étonne pas qu'il y

ait quelque désordre dans un cerveau où les souvenirs sont entassés pêle-mêle, comme les parures dans l'arrière-boutique d'un fripier. On le ramène peu à peu à des idées plus précises. Il ne prend pas même la peine de s'excuser. Le député se rejette sur ses vers de jeunesse, le poète sur ses vues politiques ; tout s'arrange et se concilie.

C'est un rude métier, vous le voyez, et qui ne devrait tenter personne. Mais une fois qu'on a en main la parole, une fois qu'on a pris place à la tribune, on y renonce difficilement. Une fois que le clavier de la pensée s'est mis d'accord avec la gamme élevée de cette existence, on a grand'-peine, croyez-moi, à changer les habitudes de l'instrument.

Et si vous me demandez quelle moralité je prétends tirer de cette face particulière de la vie parisienne, ce que j'en pense, et ce que j'en veux conclure; je répondrai par les paroles de l'Écriture : « *Contristata est anima mea.* »

En effet je ne sais rien de plus triste et de plus amer que ce perpétuel dévouement, ce tourbillon au milieu duquel l'ame n'a pas un instant de repos. Ce que j'ai dit ne s'applique peut-être pas à plus de douze personnes à Paris. Mais qu'importe? Notre vie est ainsi faite que ceux qui ne réalisent pas encore le portrait, aspirent à le réaliser. Sont-ils fous? Sont-ils sages? Je ne sais : ils suivent leur étoile, leurs pieds sont endurcis aux ronces du

sentier. Ailleurs ils trouveraient peut-être des cailloux aigus et tranchans, qui rouvriraient de nouvelles plaies. Ils ne veulent pas abandonner la récompense de l'épreuve, la puissance et l'autorité.

A vrai dire, je ne crois pas qu'il y ait au monde une manière de dépenser ses facultés plus ruineuse et plus hâtive, pas même la royauté ou le Conseil. Prenez dans le passé tel homme que vous voudrez, habile et hardi, improvisateur infatigable, penseur encyclopédique ; prenez Voltaire, Beaumarchais ou Diderot, d'Aubigné, Pascal ou Bossuet, et je défie qu'au bout de cinq ans ils n'aient pas épuisé le meilleur de leur verve et de leur éloquence.

Donc, vous tous qui enviez le sort d'un journaliste, qui le prenez innocemment pour un homme privilégié, réservé au plaisir, aux joies de vanité, plaignez-le! Toute sa vie n'est qu'un perpétuel holocauste. Chaque jour qu'il ajoute aux jours précédens emporte une de ses plus chères illusions. Il sait bien souvent de l'histoire ce que la postérité n'apprendra pas, le prix qu'on a payé tel article d'un traité, tel succès éclatant auquel Paris croit sincèrement. Il a vu faire le génie d'un musicien, la grâce d'une danseuse ; à trente ans, il est sexagénaire.

Mais si, par impossible, on se retire à temps de ce monde d'exception, de scepticisme, de tristesse et d'incrédulité, si, après avoir fait provision de désabusement et de défiance, on rentre

dans la vie ordinaire, on y apporte, croyez-moi, quelque chose d'impassible et de réfléchi, de sentencieux et de grave ; quoi qu'on fasse et qu'on tente, on ne ressaisit pas sa jeunesse évanouie. On garde au visage et au cœur les rides que la réflexion y a mises. Les cheveux ont blanchi, comme dans une nuit de jeu et de ruine, comme autrefois les cheveux d'une reine, la veille de sa mort. Alors il ne faudrait jamais dire son âge : personne ne vous croirait.

GUSTAVE PLANCHE.

L'ÉGLISE DES PETITS-PÈRES A PARIS.

J'étais là, telle chose m'advint.
LA FONTAINE.

UN jour de l'été de 1812, je traversais avec mon mari la place des Victoires ornée à cette époque de la statue colossale de Desaix, et, malgré ses défauts, nous admirâmes pendant quelque temps la beauté de l'expression et la noblesse du geste qui semble si bien exprimer ces mémorables paroles : « *Allez dire au premier Consul que je* » *meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour* » *la patrie et pour la postérité.* »

La chaleur était excessive; et en passant devant une église placée entre la rue Notre-Dame-des-Victoires, et ce qu'on appelle le passage des Pe-

tits-Pères, mon mari me proposa d'y entrer pour voir quelques tableaux de Bon de Boulongne, Carle Vanloo, etc., qui en décoraient le chœur.

J'étais curieuse de visiter cette église, où, selon Saint-Foix, de pauvres moines s'étaient jadis réfugiés, après que Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, les eut chassés du couvent qu'elle leur avait bâti à grands frais dans le faubourg Saint-Germain. Cette princesse, bonne, pieuse, mais un peu singulière, avait fait venir ces moines d'Italie, pour lui chanter l'office sur des airs de son choix, et qui devaient être composés par son propre musicien. Ces pauvres gens, qui ne savaient que psalmodier, et qui peut-être trouvaient la musique française plus barbare que le plain-chant d'Italie, remplirent mal les vues de Marguerite; elle se brouilla bientôt avec eux, et les contraignit de chercher un autre asile.

Avec le temps, et après bien des vicissitudes, les bons pères se réunirent à d'autres moines de leur ordre, et achetèrent un terrain proche du Mail, pour s'y bâtir une maison et une chapelle. Un des leurs, nommé frère Fiacre, prédit à Anne d'Autriche la naissance d'un fils, et celle de Louis XIV ayant vérifié cette prédiction, cet événement mit les *petits pères*, c'est ainsi qu'on les appelait, fort en crédit à la cour. La reine bâtit leur couvent. Louis XIII posa la première pierre de leur église, et voulut qu'elle portât le nom de

Notre-Dame-des-Victoires, « en mémoire, dit l'his-
» torien de Paris, le savant Dulaure, des tristes
» victoires qu'il avait remportées sur des Français
» protestans... »

Il était deux heures quand nous entrâmes dans l'église ; elle était déserte, mais très-ornée, et son ensemble ne présentait point cette mesquine économie qui, de nos jours, ôte aux lieux saints toute leur majesté. Les hauts chandeliers de vermeil, les anges d'or du tabernacle et des côtés de l'autel n'étaient point disgracieusement affublés de ces étoffes ridicules qui attestent la pauvreté des églises, le peu de zèle de ceux qui les fréquentent, et surtout la nécessité de ménager des choses qu'on ne pourrait peut-être pas facilement renouveler... Cette vue me rappelle toujours celle de certains salons de province, dont les fauteuils, les girandoles et les ornemens surannés couverts de housses ne doivent paraître qu'aux *bons jours,* c'est-à-dire lorsqu'il y a du monde....

Loin donc de présenter cet aspect désolé de quelques-uns de nos temples actuels, la claire et fraîche église avait son maître-autel et ses chapelles tout parés de fleurs naturelles, et l'odeur de ces dernières mêlée à celle de l'encens et de la cire, se répandait dans l'atmosphère en parfums doux et suaves dont l'influence mystérieuse dispose l'ame, plus qu'on ne croit, à un pieux recueillement. Le chœur était garni de hautes stalles d'un bois noir

richement sculpté, et de beaux et précieux tableaux en recouvraient le pourtour. Afin de les mieux examiner et chacun dans son jour, nous entrâmes par la porte de droite qui conduit à la sacristie, et de là nous pénétrâmes dans l'enceinte consacrée.

Tandis que mon mari, amateur des arts, et surtout de la peinture, me faisait admirer l'effet du tableau qui représente, je crois, la conversion de saint Augustin, un bruit léger, que j'entendis derrière moi, me fit retourner la tête. Je vis à peu de distance un beau vieillard à cheveux blancs, qui paraissait nous examiner attentivement. Il nous salua avec politesse, et, voyant les yeux de mon mari encore attachés sur le tableau du centre : « Monsieur est peintre ? » dit-il, avec l'accent tout particulier qu'un amateur met d'ordinaire à cette question, lorsqu'il s'adresse à celui qu'il croit initié comme lui aux mystères de la science.

« — Pas tout-à-fait, répondit mon mari, mais j'aime passionnément la peinture, et ses productions me trouvent rarement indifférent ; j'admire ici un Carle Vanloo d'une belle couleur et d'un effet qui n'était pas ordinaire à ce peintre.

» — Ah ! monsieur ! » reprit avec un profond soupir le curé, car c'était lui, « avant la révolution, nous avions bien d'autres trésors !... outre ces tableaux, le couvent, dont j'avais alors l'honneur d'être prieur, possédait des objets d'un grand

prix ; notre réfectoire était orné des productions de La Fosse, de Rigaud; nous avions une riche bibliothèque, un cabinet d'antiquités, une belle galerie de tableaux des plus grands maîtres, un Guerchin, un André del Sarte, monsieur! un Jacques Stella! des Valentins, des Pannini, des Wouvermans.... tout cela a été pillé, vendu, dispersé.... Ah! monsieur! la révolution nous a fait bien du tort, et de long-temps notre église ne réparera ses pertes.... »

Il y avait tant de tristesse, tant de découragement dans la voix du vieillard en exprimant ces regrets, que je me sentis émue.

« — Je crois, « lui dis-je alors pour détourner sa pensée de ces fâcheux ressouvenirs, « je crois, monsieur, que vous êtes amateur, et que vous regrettez ces trésors plutôt comme peintre que comme propriétaire ?...

» — C'est la vérité! reprit-il en souriant, j'aime la peinture; et j'avoue qu'après notre sainte religion qui nous apprend à supporter bien des peines, c'est à l'exercice de cet art que je dois les plus douces consolations de ma vie. J'ai même eu le bonheur de rassembler chez moi quelques beaux morceaux dont la vue me console de la perte des autres,..... et, puisque vous êtes amateurs, » continua-t-il, en voyant que nous l'écoutions avec intérêt, « vous devez être curieux de voir de belles choses.... Si cette jeune dame ne craignait pas de

se fatiguer en montant un peu haut, je vous proposerais à tous deux de venir visiter la petite collection que j'ai réunie... J'ai quelques tableaux rares et précieux que je me ferais un vrai plaisir de vous faire admirer... »

En parlant ainsi le curé nous avait conduits doucement hors du chœur. Je me hâtai de l'assurer du plaisir que me causait sa proposition, ajoutant que j'étais prête à monter aussi haut qu'il voudrait, fût-ce même pour aller au ciel.

« — Oh! pas encore! » répondit le curé avec une douce gaîté, « quoique assurément, madame, il me fût très-agréable de vous y conduire... »

Ce compliment, tant soit peu mondain, était fait avec tant de bonhomie, qu'il ne me choqua point, et que je le pris plutôt comme l'expression d'un souhait pieux qui n'avait rien de déplacé dans la bouche d'un prêtre.

Celui-ci avait ouvert une porte, et nous nous trouvâmes dans le cloître de l'ancien couvent. Nous traversâmes de grandes salles toutes dévastées, ensuite nous montâmes d'étage en étage, et de détours en détours, à travers un labyrinthe de passages droits, obliques, qui me semblaient tantôt approcher du but, et tantôt revenir sur eux-mêmes. En faisant ce trajet de la longueur duquel je témoignai mon étonnement à mon guide, celui-ci me dit tout haletant : — « Ah! jadis j'étais mieux logé!... Mais depuis la révolution!... Encore bien

heureux, madame, d'avoir retrouvé une petite place dans cette maison, où j'ai passé ma jeunesse et la plus grande partie de ma vie!... J'ai du moins l'espérance d'y mourir, et c'est une consolation que, pendant bien des années, j'ai cru devoir m'être refusée... Ils m'ont bien proposé de me faire chanoine de Saint-Denis, mais bah! je ne veux pas quitter le colombier où j'ai trouvé mon repos!... »

Tout en parlant de la sorte, nous arrivâmes enfin sous les combles : l'escalier finissait, c'était là qu'était l'appartement de ce digne homme. Il nous l'ouvrit avec empressement, et nous introduisit dans une antichambre où des toiles tendues, des chevalets, de vieux tableaux, et surtout une forte odeur d'huile et de vernis, annonçaient les occupations et les goûts du maître. Nous traversâmes successivement cinq ou six chambres, toutes décorées de peinture, ou encombrées d'objets curieux, tels que meubles de forme étrange en bois sculpté; vieilles dorures de toutes espèces, anciens missels et autres livres en vélin, contenant de riches enluminures. Toutefois la vue de cet amas de choses donnait plutôt l'idée de la manie du possesseur que de son bon goût; car parmi les nombreux tableaux qui tapissaient les murs, il se trouvait rarement un morceau passable. Cependant, le curé nous montra avec toutes les précautions minutieuses d'un véritable artiste, un beau Schalken dont l'effet piquant était encore rehaussé par un

jour adroitement ménagé au moyen d'un rideau de soie rouge qui laissait tomber un vif rayon de lumière sur la partie éclairée du tableau : il représentait une jeune fille portant un flambeau. C'était vraiment une très-belle chose. Nous vîmes aussi une sainte famille du Guerchin; une belle Vierge de Jacques Stella, qui provenait peut-être de l'ancienne galerie du couvent ; mais le curé ne nous en dit rien, quoiqu'il eût, comme tous les amateurs, la manie de conter comment tel ou tel tableau était venu en sa possession, ceux qu'il avait donnés en échange, enfin toutes ces petites particularités qui ont tant d'intérêt pour les faiseurs de collections. En nous parlant du plus précieux morceau de son musée, le bon curé, après toutes les précautions usitées en pareil cas, comme de fermer un des volets de la fenêtre, d'incliner à un certain point un tableau posé sur un chevalet, et que recouvrait mystérieusement un rideau de taffetas vert, dit, en s'adressant spécialement à mon mari :

« — J'ai ici une perle ! monsieur, un vrai diamant, un trésor que le musée Napoléon m'envierait, s'il en soupçonnait l'existence..... mais dont je ne veux pas me départir.... C'est un joyau inestimable, en un mot, l'original de la *Vierge au linge*, un Raphaël ! »

En achevant ces mots presqu'à voix basse, le curé le corps penché vers nous et les deux mains

sur la draperie, la tira tout à coup, et nous fit voir en effet cette charmante composition, où le prince de la peinture a représenté la Vierge coiffée d'un diadème d'azur et soulevant un voile transparent qui couvre son divin fils endormi.

Mon mari, familier avec les œuvres des grands maîtres, examina le tableau avec attention, et témoigna quelques doutes sur l'authenticité d'un morceau qui se trouvait alors au musée Napoléon, et qui avait toujours passé pour être original. L'amateur écoutait, et paraissait jouir de ces objections, comme si elles n'eussent dû servir qu'à rendre plus complète la conviction qui allait suivre. Quand mon mari eut fait l'historique de ce tableau qui avait été donné par Raphaël lui-même au cardinal Adrien de Gouffier, légat en France, en mémoire des bons offices que celui-ci lui avait rendus auprès de François Ier, et d'autres détails aussi connus, le curé, sans mot dire, retourna subitement le tableau, et nous montra sur le panneau de bois noir d'anciens cachets de cire rouge empreints du sceau de Raphaël et des caractères gravés dans le bois, portant la date de 1519, époque en effet du voyage du légat en France.

J'essayerais en vain de peindre avec des paroles le regard étincelant, l'air ravi, triomphant, du curé-artiste, en nous montrant ces preuves tacites et, selon lui, irrécusables de la pure et antique origine de ce qu'il appelait son trésor. Hem! hem!

fit-il après un assez long silence : interjection éloquente qui signifiait : Y a-t-il beaucoup d'authenticités qui vaillent celle-là ?.... Il fallut se rendre ou feindre de se rendre à l'évidence, cependant elle ne me paraissait point complète.

« — Pourquoi donc, » dis-je alors en regardant de nouveau le tableau, « cette belle peinture, qui, en effet, offre bien la suavité du pinceau de Raphaël, paraît-elle non pas ternie, mais comme usée? Il y a là des endroits où la couleur est presque enlevée ?...

» — Ah ! madame ! » répondit le vieillard avec l'espèce de gémissement que lui arrachait toujours cette pensée, « c'est encore là un effet de la révolution !... Et peu s'en est fallu que ce précieux tableau employé de la façon la plus ignoble ne pérît dans le feu comme un vil morceau de bois !... C'est une histoire assez curieuse que la manière dont j'ai fait cette trouvaille.... » Voici l'anecdote qu'il nous conta :

Pendant la terreur, le curé qu'on appelait alors le citoyen Fontaine, demeurait rue de Cléry, où il disait la messe en cachette, et tenait une petite école de garçons, dont le mince revenu l'aidait à vivre obscurément, sans attirer sur lui les vexations qui poursuivaient à cette époque les prêtres cachés. Un soir, il entra chez un chaudronnier, de je ne sais quelle rue, et marchanda un petit poêle en fonte, qu'il voulait faire placer dans son

appartement : c'était en automne et les jours commençaient à se raccourcir.

Pendant qu'il débattait avec la femme du chaudronnier le prix du poêle, un bruit d'enfans se querellant dans l'arrière-boutique attira son attention, ainsi que celle de la mère, qui, tout en parlant à l'étranger, entra dans la pièce où se faisait tout le tapage, distribua quelques tapes à droite, à gauche, et retira des mains des tapageurs une planche, sujet de la dispute, en leur disant : « Voilà » qui vous mettra d'accord ! vous ne l'aurez ni » l'un ni l'autre, et demain j'en allumerai mon » feu !.... »

Ce furent des pleurs, des cris à étourdir.

« — Qu'est-ce donc qui désole ces enfans ? demanda le curé : Mon Dieu, monsieur, répondit cette femme, c'est qu'ils ont trouvé dans le magasin une planche où il y a de la peinture, ils s'en font un petit banc, que sais-je ? c'est à qui l'aura, et ils se querellent à tout moment pour cela... »

Au mot de peinture, le curé ouvrit l'oreille, il prit la planche en question ; en la regardant à la lueur du foyer qui était déjà allumé, il aperçut en effet de la peinture, mais toute couverte de poussière et de crasse ; la planche étant de noyer, forte et bien unie, il pensa qu'elle pourrait lui servir à peindre ; il l'acheta trois assignats de dix francs, qu'il donna aux enfans pour les consoler de la perte de leur jouet.

Revenu chez lui, il se mit à nettoyer avec précaution son emplette; et peu s'en fallut, nous dit-il, qu'il ne devînt fou de joie en apercevant les traits gracieux de la Mère de Dieu, et derrière le panneau la preuve authentique que le hasard, ou plutôt la divine Providence avait fait tomber un des plus beaux Raphaël connus entre ses mains.

« C'est ainsi, » ajouta le curé avec une sorte d'orgueil, » que j'ai sauvé le chef-d'œuvre de sa destruction, et que mon goût pour la peinture m'a souvent fait découvrir sur les ponts, les quais, des choses précieuses qui, sans moi, eussent été perdues et auxquelles j'ai été assez heureux de pouvoir donner un asile...... Car enfin, » disait-il en jetant un regard de complaisance autour de lui, « ils sont très-bien placés! convenez-en?... »

Je n'ai jamais si bien compris la puissance des arts qu'en voyant le front radieux du vieillard, tandis qu'en nous faisant ce récit, il promenait autour de lui un regard plein de joie. Cet homme, jadis le premier dans cette maison, célèbre par la vie molle et pleine de délicatesse qu'on y menait, exilé pendant de longues et turbulentes années de cette demeure où il commandait naguère, où sa vie s'écoulait entre les faciles devoirs de sa charge et les douceurs de l'étude, cet homme se trouvait heureux et fier d'en habiter le galetas, et d'y vivre entouré des chers objets de sa vénération, arrachés par lui aux déprédations de l'igno-

rance et à d'autres naufrages plus funestes encore !....

Cependant me rappelant ce que le curé m'avait dit dans l'église de son goût pour la culture de l'art, je cherchais parmi cette foule de tableaux, grands et petits, les œuvres de l'amateur lui-même ; ne trouvant rien qui m'en donnât l'idée, je le lui demandai.

« — Oh ! » me dit-il avec un peu d'embarras et une modestie qui n'avait rien d'affecté, « vous comprenez bien, madame, que je n'ai garde d'exposer mes croûtes au milieu de ces chefs-d'œuvre! J'aime la peinture; mais je ne suis qu'un pauvre amateur, et mon peu de talent se borne à copier quelques têtes... »

Nous insistâmes pour qu'il nous fît voir de son ouvrage, et le brave homme, avec une répugnance visible, nous ouvrit une petite pièce qu'il appelait son atelier ; il y avait sur un chevalet une tête de vierge commencée. Le bon curé avait raison, son talent n'était en effet que celui d'un amateur; toutefois il n'était pas tout-à-fait dénué de tact et de goût, le dessin était assez pur, mais la couleur laissait beaucoup à désirer.

Il y avait déjà près d'une heure que nous étions dans ce modeste musée, et malgré tout l'amusement que me causaient les remarques et les anecdotes du curé, je craignais, non d'abuser de sa complaisance, qui était extrême, mais de lui faire

perdre son temps, et je me disposais à prendre congé de lui, quand il nous dit en hésitant un peu : « J'aurais encore quelque chose à vous faire voir... mais... » Ici il s'arrêta et parut chercher à concilier deux sentimens opposés. Je crus d'abord que c'étaient le désir de nous retenir et la crainte de nous fatiguer, et je m'empressai de l'assurer qu'il nous avait fait passer le temps d'une manière trop agréable pour ne pas désirer de prolonger cette entrevue, si toutefois nous ne craignions pas de lui être importuns en restant davantage; pendant que j'exprimais ce désir de mon mieux, le vieillard me regardait avec une expression que je ne savais comment définir. Puis ses yeux se reportaient avec la même indécision vers mon mari. Enfin il tira ce dernier à part, l'emmena près de la fenêtre, et lui parla tout bas pendant quelques instans.

« — Vraiment non! » dit tout à coup mon mari; le curé ajouta encore quelque chose, à quoi mon mari répondit : « Oh! elle ne manque pas de courage. Ma chère amie! continua-t-il en revenant vers moi, monsieur veut nous montrer un objet d'un aspect effrayant, et il s'informait avec une bonté toute paternelle si tu pourrais en supporter la vue... Je l'ai tranquillisé à cet égard, et je l'ai assuré que ton courage égalait ta curiosité...

» — Je suis femme, repris-je en riant, c'est vous dire, monsieur, que je serais bien aise de satisfaire

le péché favori de mon sexe. De quoi est-il question?....

» — Cela étant, ma chère dame, dit alors le curé, vous serez satisfaite; et, puisque vous aimez non-seulement la peinture, mais encore les histoires, en voici une aussi singulière que le chef-d'œuvre qui la rappelle... Asseyez-vous! car mon récit sera un peu long. »

J'obéis; ce préambule excitait singulièrement mon intérêt et ma curiosité.

Pendant ce temps, le curé plaçait à une distance convenable, et en face de nous, deux grandes boîtes que je jugeai devoir contenir de ces tableaux de prix qu'on tient ordinairement soigneusement renfermés. Il les ouvrit, et je vis deux beaux portraits, grands comme nature, vus à mi-corps, et entourés d'accessoires riches et de bon goût.

Le premier représentait un homme, jeune, bien fait, d'un visage agréable; ses cheveux bruns, bouclés, se relevaient sur un front noble; il était vêtu d'un riche pourpoint de velours et de satin chamarré de broderies d'or et de perles; le grand collier de l'ordre de la Toison-d'or éclatait sur sa large poitrine, et une agrafe de pierreries retenait sur son épaule le court manteau à l'espagnole, partie obligée du costume du seizième siècle. Une couronne fleuronnée et formée de rubis entourait sa toque, laquelle, ornée d'une plume blanche, était posée sur une table près de lui. Son air était

imposant et doux ; quelque chose de fier et d'heureux respirait dans toute sa personne ; on eût dit un jeune roi au moment où il prend possession du trône de ses ancêtres.

Le second portrait était celui d'une jeune beauté, blanche, délicate, avec des cheveux d'un blond cendré très-clair ; des yeux bleus à la fois pleins de passion, de douceur, et de mélancolie ; une bouche petite, ronde, et souriante ; mais il y avait de la tristesse mêlée à la grâce de ce sourire, et sa tête, légèrement inclinée, donnait à cet ensemble quelque chose d'infiniment aimable et touchant. Sur elle le riche mais raide vêtement des Médicis était gracieux et ne déparait point ses formes jeunes et sveltes. Il y avait beaucoup de perles, de rubis et d'or sur son corsage et ses manches ; mais ses beaux cheveux étaient ornés de roses naturelles. D'autres fleurs, mêlées aux chaînes d'or, aux joyaux placés près d'elle, sur une table que surmontait un large miroir, montraient que la jeune et charmante femme achevait sa toilette, et l'on pouvait deviner, à la tendre expression de son regard, qu'elle venait de se parer pour un objet chéri.

Tandis que j'étais occupée à chercher de doux rapports entre ces deux êtres aimables et charmans, et que mon mari, plus sensible au faire de l'artiste qu'à l'intérêt de la composition, disait : — « C'est de l'école du Titien !... Peut-être un Por-» dénon ou un Tintoret... » Le curé, qui paraissait

jouir de notre muette admiration, commença à peu près en ces termes l'étrange récit qu'il nous avait promis. Je n'en garantis point l'exactitude historique, je le raconte seulement tel qu'il m'a été fait.

« — Pendant que Charles-Quint n'était encore qu'archiduc, il fit un voyage de plaisir en Italie et y devint amoureux d'une belle personne dont le nom est resté inconnu comme celui de la plupart de ses maîtresses : seulement on sait qu'elle était de haut rang, et que si elle eût eu un fils, le prince avait promis de le reconnaître. Elle mourut en donnant le jour à une fille, que Charles, devenu empereur, aima chèrement et fit élever avec beaucoup de soin.

» Quand cette fille eut quinze ans, elle parut à la cour du duc de Sforce que Charles-Quint avait rétabli dans le duché de Milan. Ce fut là que ses grâces et sa beauté lui attirèrent une foule d'hommages et, entre autres, ceux d'un jeune homme du nom de Médicis, beau, aimable, mais pauvre et sans apanage. Sa famille ayant été chassée de Florence par les factions, il s'était engagé dans les troupes impériales. Sa mauvaise fortune ne lui permettait point d'aspirer à la main d'une si charmante personne, et pourtant il ne pouvait s'empêcher de lui témoigner son respect et sa grande considération dans toutes les occasions que lui fournissaient les fêtes et les brillantes mascarades

alors en usage en Italie. De son côté, la jeune demoiselle, qui connaissait le secret de sa naissance, tout en rendant justice aux belles qualités de son amant, n'osait encourager l'amour qu'elle avait inspiré, et, par une conduite toute pleine de réserve et d'honnêteté, elle s'efforçait de concilier et son secret penchant, et ce qu'elle devait à son haut rang.

» Rien ne pouvait faire espérer aux deux amans une issue favorable à leurs amours. La guerre, à cette époque, bouleversait toute l'Italie. Rome venait d'être saccagée par les troupes de l'empereur, irrité de la ligue que le pape avait formée contre lui, avec la France, l'Angleterre et les princes d'Italie, pour l'expulser de cette contrée. Le jeune Médicis, contraint de suivre la fortune de son parent, Clément VII, prit congé de celle qui lui était si chère, et s'éloigna de Milan le désespoir dans le cœur. Il rejoignit le pape, alors retenu prisonnier au château Saint-Ange. A la honte de toute la chrétienté, la captivité du chef de l'Église dura plus de six mois! Enfin, Clément, pour obtenir la paix et la liberté, consentit aux conditions que lui imposait Charles-Quint, il choisit son jeune parent pour porter sa soumission à l'empereur, et deux ans après, il le chargea également d'aller traiter de l'alliance particulière qu'il voulait faire avec Charles, afin d'en obtenir de meilleures conditions lors de la paix générale qui se préparait.

» Le jeune Médicis partit pour Barcelone où l'empereur avait rappelé sa fille. Ce fut là que nos amans se revirent. Après une si longue absence, tous deux étaient fidèles, et la jeune demoiselle sut si bien disposer le cœur de son illustre père en faveur de celui qu'elle aimait, que, soit par une condescendance qui provenait peut-être de l'amour extrême qu'il avait eu pour sa mère, soit par quelques raisons de politique qu'on n'a jamais bien connues, Charles-Quint consentit à lui donner pour époux le jeune ambassadeur. Il conféra de plus à ce dernier le titre de duc, le rétablit dans l'héritage de ses pères en le replaçant à la tête du gouvernement de Florence ; et ce mariage fut même une des causes de la paix qui succéda à ces guerres meurtrières et laissa respirer un peu l'Italie après tant de désastres.

» Un bonheur si grand, si inopiné, fut quelque chose d'étourdissant pour les deux aimables jeunes gens dont vous voyez ici les portraits. Tout en le goûtant, ils ne pouvaient y croire ; leur joie, comme serait hélas, pour les pauvres mortels, toute joie trop complète, excédait les facultés qui leur avaient été données pour en jouir... Absorbés dans le sentiment de leur bonheur, ils oubliaient la terre, et pourtant quelque chose de triste semblait les avertir que ce bonheur ne pouvait pas durer... Image frappante des fausses félicités de ce monde, et de la folle vanité de nos désirs ! Quand

nous croyons rencontrer dans telle ou telle combinaison de circonstances un bonheur parfait, il se trouve que si, par aventure, nous venons à l'obtenir, notre ame manque de force pour le supporter, et cette impuissance semble nous avertir qu'il faudrait d'autres organes que les organes terrestres pour jouir de ce qui n'appartient qu'à l'éternité!...

» Constamment occupés l'un de l'autre, et toujours avec cette passion qui les ravissait et les tourmentait à la fois, les pauvres jeunes gens n'étaient point heureux, du moins dans le sens que l'on attache à ce mot. Les soins du gouvernement retenant plusieurs heures le jeune duc hors de la présence de son épouse, celle-ci en concevait un mortel et puéril ennui. Elle s'affligeait de cette nécessité comme d'un extrême malheur; elle était toujours inquiète, toujours émue, le moindre bruit la troublait : comme les affaires de la république étaient quelquefois difficiles à mener, et que c'était à regret que le parti vaincu avait consenti à recevoir le neveu du pape pour maître, la jeune dame croyait voir sans cesse le poignard d'un factieux menacer le cœur de son mari, et cette pensée la préoccupait avec tant de puissance, que souvent on la voyait tressaillir, on l'entendait pousser un cri d'effroi, ou gémir selon que son imagination trop vive lui présentait quelque tableau funeste. A ce point qu'un jour un grand bruit s'étant fait entendre dans les rues de Florence, à je ne sais

quelle occasion, la malheureuse jeune femme crut distinguer les cris furieux de *Carne! carne! Sangue! sangue!* qui, d'ordinaire, accompagnaient les séditions populaires; hors d'elle-même, et pensant qu'on égorgeait son mari, elle voulut courir, mais la violence de son émotion lui ravit toutes ses facultés, elle fit quelques pas et tomba sans connaissance entre les bras de ses femmes.

« On courut avertir le duc qui dans ce moment sortait du conseil. Profondément touché d'un si tendre amour, mais déplorant le funeste pouvoir qu'il exerçait sur cette femme chérie, le jeune homme se hâte de se rendre près d'elle. En entrant dans l'appartement, il est saisi du plus violent effroi. Il voit des femmes en pleurs, les médecins du palais muets, consternés, et sa charmante épouse étendue sur son lit, pâle, sans mouvement, et avec toutes les apparences de la mort!... Il interroge du regard ceux qui l'entourent, on lui répond par un redoublement de larmes, il s'élance près du lit, touche les mains, le visage glacé de celle qu'il adore, l'appelle des noms les plus doux, les plus touchans.... Elle y reste insensible! Sa bouche est froide, sa poitrine immobile, son cœur a cessé de battre!... Le jeune époux jette un cri lamentable, et tombe expirant sur le corps inanimé de celle qu'il a tant aimée. On cherche à le rappeler à la vie, et pendant long-temps tous les efforts sont vains. Tout à coup une femme de la duchesse

s'avise de crier aux oreilles de cette dernière, de manière à être entendue du jeune duc toujours évanoui : « Madame la duchesse! madame la du-
» chesse, venez au secours de monsieur le duc!
» Monsieur le duc se meurt! madame la duchesse!
» monsieur le duc se meurt!... »

Ces cris, ces paroles terribles arrachent d'une manière puissante et imprévue la jeune femme à la convulsion léthargique qui tenait ses facultés captives, elle ouvre les yeux, son teint se colore... ses sens se raniment, son ame, qu'un choc violent avait comme écrasée, reprend son énergie, à cet appel réitéré; la duchesse se lève, et toute chancelante encore, s'approche de son époux qui dans ce moment commençait à recouvrer ses esprits. Sa voix, ses caresses achèvent de le rappeler à la vie. La joie éclate autour d'eux, elle se répand dans tout le palais, mais celle qu'ils éprouvent est trop vive, pour se manifester par de bruyans transports; tous deux se lèvent et se tenant encore les bras entrelacés, ils se rendent à la chapelle pour remercier le ciel qui leur a redonné la vie d'une manière si étrange, qu'ils se sentaient portés à la regarder comme miraculeuse. Toutefois cet événement, en les rendant encore plus chers l'un à l'autre, ne fit qu'ajouter à la disposition mélancolique de leur esprit. Ils avaient tous deux comme le pressentiment d'une fin prochaine, et un matin la jeune femme dit à son mari :

« Si vous m'en croyez, mon très-cher époux, nous mettrons ordre à nos affaires et nous nous disposerons chrétiennement à une mort qui ne peut être éloignée... Mon bonheur est si vif, si complet, que je ne cesserai de trembler de le perdre que quand nous l'aurons emporté avec nous... et mis à l'abri dans l'autre monde... Disposons de nos biens en faveur des pauvres! Remettez le soin de vos états entre les mains des anciens de la république, et désormais libres de toute inquiétude, vivons uniquement l'un pour l'autre, mon très-cher époux, jusqu'à ce que Dieu nous retire à lui, et s'il plaît à sa bonté, ce sera bientôt, car, voyez-vous, mon amour!.. nous sommes trop heureux pour rester sur la terre!.. un bonheur tel que le nôtre n'appartient qu'au ciel!.. Mais afin que notre courte vie n'ait point été tout-à-fait sans fruit, laissons au monde un grand exemple de la vanité de ce qu'on appelle bonheur; qu'il apprenne combien les vœux de l'homme, s'ils étaient exaucés dès cette vie, le rendraient misérable, puisque nous, jeunes, beaux, riches, puissans, aimés!.. Tant de dons réunis ne suffisent point pour nous empêcher de souhaiter de mourir!... Faisons venir un excellent peintre, qu'il fasse nos deux ressemblances comme aux jours de notre beauté et entourés de toute la splendeur de notre rang! Je destine cent mille écus à ces deux peintures, sous la condition, que six semaines après notre mort, le même peintre fera de nouveau

ces portraits... Mais tels que nous serons alors... c'est-à-dire, tels que la mort nous aura faits... n'y consentez-vous point, mon amour?... »

» Le jeune duc partageait trop bien les tristes idées de sa femme, pour élever aucune objection contre ce projet bizarre, mais qui du reste peint bien l'exaltation de ce siècle. Il s'occupa dès lors de chercher un peintre assez habile et en même temps assez courageux pour exécuter à la rigueur les intentions de la duchesse. Après bien des tentatives pour rencontrer l'artiste qui réunît ces deux conditions, il fit choix de Jacques Robusti, dit le Tintoret. Ce peintre célèbre accepta l'étrange proposition, et jura sur l'Évangile d'en remplir la dernière comme la première partie.

» L'aimable et charmante duchesse qui, depuis sa détermination, avait renoncé à tous ses riches atours, se revêtit de nouveau de ses habits noces. Elle se para d'or, de perles et de fleurs; elle exigea que son mari fût également orné de toutes les marques de ses distinctions, enfin le Tintoret les peignit tels que vous les voyez ici l'un et l'autre.

» Ces deux belles peintures étaient à peine terminées, et les dispositions projetées par les deux époux, achevées, que la santé de la jeune dame, jusqu'alors chancelante, s'altérant tout à coup d'une manière grave, fit craindre à son époux de voir bientôt ses tristes prévisions s'accomplir. En effet, soit que son état fût le résultat d'une maladie

organique mal connue à cette époque, soit que Dieu ait voulu marquer la fin d'une si belle vie, la duchesse mourut presque subitement : quelques instans avant que d'expirer, et comme elle ne pouvait déjà plus parler, elle attacha sur son mari un long et tendre regard.... étendit vers lui sa main défaillante, et ses doigts à demi glacés par la mort semblaient lui faire un mystérieux appel !...

» L'époux inconsolable ne lui survécut que le temps nécessaire pour lui rendre les derniers devoirs, et assurer l'exécution de ses dernières volontés. Il manda le peintre, lui fit renouveler sa promesse...... et le Tintoret l'a religieusement tenue.... »

En prononçant ces derniers mots avec un accent lugubre et presque étouffé, le curé avait retourné les tableaux ; quel spectacle !... Le jeune homme, la jeune femme... deux cadavres !... ces yeux brillans, pleins de joie, d'amour, de vie... éteints, enfoncés, perdus dans un horrible désordre !... ce nez délicat... anéanti !.... l'éminence osseuse demeure seule et nue !... cette bouche sans lèvres, ces dents blanches, grincent affreusement !... ces longues mèches blondes se détachent du crâne, entraînant avec elles les roses flétries, les perles qui les paraient naguère !... ce col gracieux ! ce sein, si blanc, si beau !... Ah ! la chair bleuâtre, décomposée se fend... Les vers du sépulcre s'en échappent tout vivans.... et ce miroir ? Ce miroir ! qui

vient refléter en teintes plus livides, plus effroyables, plus révoltantes encore cette affreuse vision!... c'est la mort, toute la mort! plus que la mort!... assez! assez! fermez! fermez!

Sic transit gloria mundi! s'écria le prêtre d'une voix sévère.

ÉLISE VOÏART.

LA VIE D'UN DÉPUTÉ.

C'est un beau jour que celui d'une élection populaire pour l'heureux mortel qui en est l'objet. L'empressement de ses amis, les félicitations de ses concitoyens, la confusion même de ses adversaires, les acclamations du bon peuple qui se réjouit de cet avènement au petit pied, comme si le lendemain ne devait pas ramener le travail de la veille, l'invasion de la foule joyeuse dans les salons du nouvel élu, les protestations de dévouement, les roulemens des tambours, les sons harmonieux de la sérénade; tout cela fait un ensemble étourdissant qui ravit et transporte, une suite rapide d'émotions vives, désordonnées, dont on ne saurait se rendre compte, et qui ne laisse place à au-

cune réflexion sur la nature et la sincérité de ces bruyans hommages. On ne songe pas même que le bouquet obligé des dames de la halle n'avait point la veille de destination bien déterminée, et qu'il aurait tout aussi bien parfumé le salon du concurrent, si le scrutin l'eût voulu. On sort de ce tapage de complimens, de musique, d'allégresse et de fleurs avec une douce satisfaction de soi-même et des autres. On est bercé mollement par d'agréables pensées ; on s'endort avec le sourire sur les lèvres ; et les rêves les plus flatteurs voltigent sur la couche de l'heureux du jour.

Le concours du lendemain est moins bruyant; la conversation moins animée, plus grave, plus solide. La politique du jour en fait tous les frais. Ce n'est plus l'opinion collective des électeurs qui ont fait la majorité de la veille. Ce sont les opinions individuelles des intimes qui discutent les grandes questions dont la session sera remplie. La marche du gouvernement est soumise à un examen sévère; et comme les théories ne tiennent pas compte des embarras et des difficultés, chacun arrange les affaires de l'état au gré de ses rêves politiques. Les contribuables, qui ne veulent d'autres titres que ceux d'électeurs ou de jurés, et qui feraient bon marché du second, le jour où un avis du procureur-général leur annonce que leur nom est sorti de l'urne, les patriotes désintéressés recommandent l'économie au nouveau mandataire.

Mais au même instant, arrive un autre espèce de citoyens, celle des solliciteurs, qui, sans protester ouvertement contre les illusions de nos économes, ne demandent pas mieux que de profiter des abus que ceux-là veulent réprimer, et qui s'appuient, au besoin, de leur protection pour tirer sur le budget. Dès lors, la théorie commence à faire place à la pratique; et les intérêts particuliers se font jour à travers la discussion des intérêts publics dont le rigorisme commence à fléchir. Une place a vaqué la veille dans l'arrondissement; dix, vingt candidats y aspirent; tous ont des titres à cette faveur du gouvernement. Les fonctionnaires, les employés, les commis, font valoir leurs droits à l'avancement; les autres ont des familles nombreuses, un dévouement sans bornes, un patriotisme à toute épreuve. C'est peu du présent, on jette ses plombs dans l'avenir. On compte minutieusement ceux des fonctionnaires qui approchent de leur trentième année, ceux qui ont l'espoir de laisser leurs places pour de meilleures. L'ambition ne s'en tient point à ces honnêtes spéculations. Le chapitre des opinions politiques est ouvert. Le secrétaire de telle administration a servi sous tous les régimes, a défendu tous les systèmes. Le chef de tel bureau est dévoué au gouvernement déchu. Le receveur de telle régie a été chevalier du lys. La femme de tel administrateur ne voit que des émigrés et des prêtres. Il est tel juge qui a fait

perdre trois procès à d'excellens patriotes. Et toutes ces places vont admirablement à ces donneurs d'avis, ou à leurs amis, ou à leurs familles. Et remarquez que dans la discussion politique qui se poursuit au milieu de ces sollicitations et de ces recommandations, le député est fortement prié de faire la guerre aux abus; de ne rien passer aux ministres; d'être sans pitié pour les traitemens des fonctionnaires, d'en diminuer le nombre; de réclamer de fortes réductions dans les impôts; d'être le gardien vigilant des libertés publiques; de montrer même à cet égard une susceptibilité qui doit aller jusqu'à la suspicion; de se maintenir enfin dans une belle et noble indépendance envers le pouvoir.

La guerre aux impôts amène nécessairement l'application de la théorie à telle ou telle nature de contribution. L'impôt foncier ruine les propriétaires; l'impôt des boissons expose les débiteurs et le commerce à des pertes continuelles, à des perquisitions fatigantes; l'impôt sur le sel accroît la misère du petit peuple; l'impôt des tabacs est un monopole révoltant; la loterie est immorable; l'enregistrement est d'une fiscalité odieuse. Il n'est pas une contribution qui résiste à l'examen; et le député, en qui se réveillent quelques pensées d'homme d'État, cherche dans sa tête soucieuse ce qu'il pourra mettre à la place de ces charges publiques, pour que l'État vive sans qu'il y ait des

contribuables qui se plaignent. Il s'enquiert tout bas s'il y a quelque moyen d'avoir assez de crédit pour satisfaire les solliciteurs, et faire en même temps de l'opposition pour complaire aux désintéressés; si sa conscience pourra s'arranger de tant de recommandations contradictoires; s'il lui sera possible de ne pas blesser tant d'exigences opposées. La médaille de la veille est déjà retournée. Le bruit des fanfares a cessé. Il n'entend plus que le froissement de cinquante pétitions qu'il est obligé de classer, de numéroter, d'apostiller, et sur le dossier desquelles il est tenté d'inscrire comme règle de sa conduite parlementaire cette maxime politique : Plus d'impôts pour personne, et des places pour tout le monde.

Le surlendemain, nouvelle affluence; et, plus le jour du départ approche, plus les solliciteurs se pressent. Ils suivent le mandataire jusqu'à la diligence, car peu de députés sont en état de se donner la chaise de poste; et cinq cents francs, mille francs même de contributions, ne supposent pas une fortune qui exempte des cahotemens d'une lourde messagerie et des insomnies fatigantes d'un voyage de nuit. Là, résonne encore, et jusqu'au chef-lieu du département voisin, le bruit des conversations de la ville natale. Le député n'est rendu à lui-même que dans le court intervalle de trois ou quatre journées qui le séparent de la capitale. Mais déjà cent lettres l'y ont devancé. Ce sont des

solliciteurs en retard qui n'ont pu avoir l'honneur de lui témoigner de vive voix le plaisir que leur a fait éprouver l'heureuse élection d'un aussi digne mandataire, d'un aussi éloquent défenseur des droits du peuple.

Aux lettres succèdent bientôt les visiteurs, et chaque solliciteur a ses correspondans à Paris. Ces amis officieux ne laissent point respirer le protecteur de leurs cliens. Dès sept heures du matin, la sonnette les annonce, et le cabinet ne désemplit pas. Il ne tient qu'au député de prendre un air d'importance, d'établir un huissier à sa porte, de faire faire antichambre avant l'heure où il est obligé de le faire lui-même chez les ministres et les chefs de bureau. Mais les plus sages se font modestes par réflexion. Leur porte est ouverte à tout venant, et ils se résignent aux importunités pour échapper au ridicule, dont ne manqueraient pas de les affubler ceux que n'aurait point favorisés la fortune des bureaux. Cette facilité n'est pourtant point sans inconvénient, et n'est pas toujours exempte de critique. Il est des solliciteurs honteux qui rougissent de dérouler devant des témoins leurs prétentions, leurs titres, et quelquefois leur misère. Ils aimeraient mieux arriver à tour de rôle, et se plaignent de n'avoir pas obtenu une audience particulière. Ainsi, quoi qu'on fasse, on ne peut esquiver le reproche de fatuité ou d'inconvenance. Il faut choisir entre les deux, et cha-

que choix a ses périls. C'est surtout au sortir des journées de juillet que l'affluence des visiteurs était prodigieuse. Les coureurs de places abondaient à Paris : c'était la providence des hôtels garnis et des fiacres. On aurait dit que les emplois étaient au pillage, et les postulans s'arrachaient les morceaux. Force était de s'habiller, de se raser, de déjeûner au milieu de cette espèce de cour, et de sortir avec ce cortége comme un patricien de la vieille Rome. Ces cliens ne sont pas tous restés fidèles aux opinions qu'ils manifestaient alors.... Mais j'écris un article de mœurs, et ne fais pas de la politique.

Autre inconvénient de la députation. Les noms des élus du peuple entrent forcément dans l'almanach des vingt-cinq mille adresses ; leurs domiciles sont imprimés dans les petits livrets de la chambre, les libraires s'en emparent et les multiplient ; on les crie sur les quais, sur les ponts, au Palais-Royal, à la Bourse ; et comme il y a sur le pavé de Paris un grand nombre d'individus qui n'ont ni place, ni patrimoine, ni rente, ni pension, ni trésor caché, ni rien de ce qui ouvre la porte des boulangers, des restaurans, des marchands de vin, des fripiers et des cabinets de lecture, l'almanach des vingt-cinq mille adresses et les livrets sont pour ces malheureux une merveilleuse ressource. Les uns tirent sur les trois millions que la Chambre alloue aux divers ministères sous

le titre de secours, et sollicitent l'apostille d'un député pour attendrir les chefs de bureau chargés de la distribution. Les autres s'adressent plus directement à la bourse même du mandataire. Dites-leur que cinq cents francs de contribution ne supposent que trois mille francs de revenu, qu'on a une femme et des enfans en province, qu'on s'endette, qu'on écorne ses capitaux, qu'on vend un champ ou une vigne pour l'honneur de siéger sur les bancs mal rembourrés de la Chambre, et pour le plaisir d'entendre, sans intermédiaire, les orateurs dont les discours sont travestis par les journaux ; les solliciteurs-mendians ne comprennent point cette excuse : ils vous montrent, ils étalent les papiers sales et déchirés qui prouvent leurs titres à la charité publique. L'un a servi vingt-neuf ans et onze mois ; il a été renvoyé du service un mois avant l'accomplissement de la trentième année qui lui assurait une pension. L'autre a combattu dans les journées de juillet, et s'est présenté trop tard au comité des récompenses nationales. Celui-ci a dix ou douze enfans ; celui-là, une femme à l'agonie depuis une dizaine d'années. Ils sont là, debout, la larme à l'œil, la main tendue. Le député prend sa bourse, et rogne sa pitance de la journée, pour se délivrer de l'importun que deux ou trois autres attendent à la porte afin de savoir s'il est utile de monter après lui. Il en est qui ne se montrent pas, mais ils écrivent par la petite

poste, ou déposent leur supplique chez le portier, avec prière de répondre par la même voie. Ils n'ont pas tort, puisqu'ils ont faim ; mais la charité de l'homme aux mille écus n'est pas inépuisable; et, au bout d'un mois de session, forcé de reconnaître qu'il s'obère lui-même pour réparer des malheurs qu'il n'a point causés, il se résigne à passer pour un homme sans pitié, afin de ne pas tomber lui-même dans la triste situation de ceux dont il ne peut secourir l'infortune.

Il n'y a point de jour de repos pour le député. L'ouvrier, le marchand, le commis, ont leur dimanche. L'élu du peuple n'en a point; et la vacance de la Chambre et des bureaux n'est pour lui qu'un malheur de plus. Six jours de la semaine, ses devoirs de législateur le sauvent pendant cinq heures du double inconvénient des sollicitations à faire ou à écarter; mais son dimanche est complet: il ne respire qu'à l'heure de son dîner, si toutefois il dîne en ville; car autrement sa porte est inutilement défendue. Sa salle à manger n'est pas assez loin de l'antichambre, s'il a ou peut avoir une antichambre; il entend les refus de son domestique, les doléances, l'insistance du solliciteur; la serviette à la main, le morceau à la bouche, il va recevoir la pétition, il l'examine, il l'apostille, et mange froid ce qui est resté sur son assiette, pour satisfaire à l'exigence de ceux qui ont dîné un quart d'heure avant lui. La promenade, les spec-

tacles lui sont interdits. Il n'est point à Paris pour jouir des plaisirs qu'on y trouve. Ces plaisirs ne sont point d'ailleurs gratuits ; il n'a pas plus crédit au théâtre qu'à la poste ; et ses commettans ne lui feraient pas grâce d'une distraction.

Des obsessions d'une autre espèce l'ont attendu à son arrivée dans la capitale. Les vétérans de la Chambre, les chefs de file le circonviennent, le sondent, l'éclairent, et l'observent. Le facteur apporte bientôt une lettre scellée d'un timbre ministériel : c'est une invitation à dîner. Ira-t-il ? Et pourquoi pas ? On peut contrôler l'administration d'un haut fonctionnaire et manger son rôti. Et puis, ce dîner, qui en fait les frais ? n'est-ce pas le trésor public ? On ne donne pas cent mille francs à une excellence pour ses affaires personnelles. Il faut qu'elle représente ; et représenter en France, c'est rassembler autour de sa table une cinquantaine de convives aussi ennuyeux qu'ennuyés, qui sont obligés de converser avec le voisin que le hasard leur donne, et qui décampent dès qu'ils ont humé le café de l'amphitryon. Un député est un personnage obligé de cette représentation singulière. Pourquoi montrerait-il d'ailleurs de la répugnance pour l'autorité ? Ce serait affecter un rigorisme ridicule. On veut être sévère, mais non pas hostile ; et la sévérité n'exclut pas la politesse. Au reste, on s'y trouvera avec de nombreux collègues. L'opposition même ne dédaigne point de

s'asseoir à la table des ministres qu'elle attaque. On prendra langue, on reconnaîtra ses affinités politiques. On découvrira la pensée de la session; l'on se mettra enfin dans une position favorable aux solliciteurs dont on a promis de soigner les intérêts.

Cependant, dès le lendemain du jour où la diligence a déposé le mandataire d'un arrondissement dans la cour des messageries, dès qu'il a logé ses malles et sa personne, déballé ses effets et son porte-feuille, il se lance dans les bureaux des sept ou huit ministères où doivent être versées les innombrables pétitions dont il est chargé. Le premier accueil du portier, du garçon de bureau, de l'huissier, est grave, dédaigneux, quelquefois repoussant. Tout agent ou valet de l'autorité publique est sujet à se donner de l'importance; et les plus petits ne sont pas toujours les plus humbles. Mais on se hâte de prononcer le mot sacramentel; on hasarde sur cette physionomie de Cerbère le titre de député, et la scène change comme par enchantement. C'est un véritable coup de théâtre, avec la différencce que le machiniste siffle avant le changement à vue, et que le député, s'il est observateur et moraliste, est tenté de siffler après. L'huissier quitte le plioir qu'il roulait dans ses mains, il se lève avec une précipitation marquée; il est debout dans l'attitude du respect, et son bras se dirige déjà vers la porte opposée à celle de

l'antichambre ; sa figure est déridée, elle annonce l'empressement d'être utile. La clef tourne, la porte est poussée avec hardiesse : Monsieur est membre de la Chambre, dit-il avec l'assurance d'un subordonné qui ne craint plus la mauvaise humeur de son supérieur. A ce mot, le chef quitte la plume, il se lève, il avance un fauteil, il sourit affectueusement au solliciteur privilégié de l'arrondissement, qui vide ses poches sur le bureau. On examinera les pétitions avec un soin scrupuleux, on aura égard à la recommandation de monsieur le député ; et on le reconduit poliment jusqu'à la porte qu'on ne referme qu'après avoir entendu le bruit de la porte opposée.

La même scène se renouvelle dix fois dans la même journée. On recommence le lendemain, le surlendemain, et toujours, tant que la session dure, tant que se prolonge le séjour du mandataire dans la capitale où est la source des faveurs et des grâces. Cependant les réponses ministérielles arrivent. Ce ne sont pas des places, mais des promesses vagues. On les transmet à ses commettans ; on leur donne les espérances qu'on a reçues ; et l'on reçoit en échange des remercimens mêlés de protestations et de supplications nouvelles. Il faut voir les ministres, les presser, les harceler. Le solliciteur se croit certain de son affaire, dès qu'il sait que le député en a parlé au ministre ou au roi. Bonnes gens que ces coureurs de places !

Dites-leur que la poste est plus sûre, qu'une pétition remise en mains propres est plus sujette à être oubliée dans une poche d'excellence, que si elle arrivait au secrétaire-général qui est chargé d'en faire la distribution. Ajoutez que rien ne se fait sans un rapport préalable, que dans ce rapport sont pesés les titres de vingt candidats, que le recommandé d'un député est mis en regard d'une foule d'autres recommandations tout aussi influentes. Le solliciteur n'entend point cette arithmétique; son mandataire est un négligent. Il s'occupe de lui-même et non de ses compatriotes. Il a ses protégés personnels, ses affections de famille, ses relations d'amitié. Obtient-il une place, ceux qui l'ont manquée le déchirent. Il a été injuste, partial; celui qui l'a reçue oublie le service un mois après qu'il a été rendu. Une place donnée ne lui a valu souvent qu'un ingrat et vingt ennemis.

Autre obligation : il faut répondre à tout le monde. Le solliciteur officiel de l'arrondissement reçoit cinquante lettres par jour. Il emploie trois heures à les lire, trois à recevoir ses cliens et leurs amis, trois autres à courir les bureaux, sous la pluie ou sous la canicule; il se lève avant le jour, il sue sang et eau; il use sa plume à rédiger, à varier ses apostilles. La matinée s'écoule sans qu'un loisir lui soit resté pour écrire le plus petit accusé de réception. Peine perdue! chaque pétitionnaire ne voit que lui-même. Il ne sait pas que

son voisin a aussi de l'ambition ; il se fâche, il accuse le dédain du correspondant de tout le monde ; il se plaint, il déclame contre le mandataire infidèle, contre son ingratitude; il rappelle avec aigreur le bulletin qu'il lui a donné. D'autres arrivent; les plaintes, les reproches se multiplient. C'est un chorus universel; et, pendant que le député sacrifie son temps, sa santé, son argent, tandis qu'il trotte, et s'évertue sur le pavé de la capitale, on le mine, on le déconsidère sur le pavé de sa province. On attend le jour de la réélection pour se venger de ce qu'on appelle son manque de foi.

Il en est qui, pour s'éviter des reproches, consacrent une partie des séances à leur correspondance. Les discussions de la Chambre se prolongent au bruit des plumes qui transmettent aux commettans les réponses des ministres et des chefs de bureau. Vingt députés se lèvent à peine à la voix du président qui leur demande leur opinion. Des résolutions importantes passent à la majorité de douze voix contre huit. Qu'importe! l'État et les affaires générales vont comme elles peuvent. Les commettans ont reçu des réponses : ils paient le port avec joie, ils se vantent de la lettre qu'ils ont obtenue. Le député n'a point fait les affaires du pays, mais il a fait les leurs. Il acquiert une réputation d'obligeance, d'exactitude, qu'il conserve tout juste jusqu'au moment où une place donnée

renouvelle les clameurs de ceux qui ne l'ont pas obtenue.

Ce n'est pas tout. Aux exigences particulières de l'ambition personnelle, se joint l'exigence générale du pays qu'on représente, et qui est toute d'amour-propre. L'orgueil de la localité ne s'accommode point du silence de son mandataire. Chaque ville veut avoir l'honneur de fournir un orateur à la Chambre; et Dieu sait s'il en manque! Mais comment trouver, au milieu de tant d'occupations étrangères aux affaires publiques, le loisir d'examiner un projet de loi, de le comparer aux législations qu'il modifie, de le débattre avec soi-même, de se préparer à le soutenir ou à le combattre, de prendre part enfin à la discussion? N'importe : il faut parler au moins une fois par mois, dût-on faire nombre avec tant de bavards qui parlent sans rien dire. L'orgueil communal est satisfait. Le discours fait, pendant huit jours, l'entretien des cafés, des estaminets, des carrefours; on le commente, on le torture, on le discute; et comme les trente opinions dont la Chambre se compose ont leurs échos dans chaque localité de l'arrondissement, l'orateur est blâmé ou approuvé suivant l'opinion particulière de ses juges. Bon citoyen pour les uns, c'est un mauvais citoyen pour les autres. On recueille officieusement tous les dires; trente lettres contradictoires lui arrivent; là des complimens, ici des reproches; et

partout l'appel obligé à l'opinion publique dont chacun se croit l'organe, que chacun explique à sa manière, et qui cause de nouvelles insomnies à celui qui a la faiblesse de chercher des inspirations, des conseils et des approbations ailleurs que dans sa conscience.

Cette opinion publique qui n'est souvent que l'opinion d'un journaliste, cette reine du monde qui n'a souvent pour trône qu'une borne, et pour palais qu'un cabaret, s'érige en tyran des mandataires du peuple. Les contrôleurs officiels des ministres et de leurs actes sont soumis eux-mêmes au contrôle quotidien des gazettes de Paris et de la province. Il y a, dans l'enceinte de la Chambre, en face du président, une tribune où s'entassent vingt jeunes rédacteurs qui ont mission de recueillir les paroles, les gestes, les interruptions des députés; de transmettre à leurs abonnés la physionomie du Pandémonium législatif; et c'est de là que partent les réputations parlementaires que chacun de ces traducteurs de discours arrange au gré de son caprice, suivant la couleur du journal qui doit reproduire ses analyses. Là, chaque parti a ses organes ou ses secrétaires; là, sont portés les manuscrits des orateurs que le ciel n'a point doués de la faculté d'improviser, ou à qui les luttes du barreau ou du professorat n'en ont point donné l'habitude; ou qui ne prennent point enfin la peine d'apprendre leurs discours, pour les réciter de

mémoire et usurper les honneurs de l'improvisation ; et, comme il n'y a dans la Chambre actuelle que cent cinquante avocats et dix professeurs, il en résulte que trois cents députés à peu près sont dans l'obligation d'écrire ce qu'ils ont à dire sur la question du jour. Leurs manuscrits passent de main en main ; chaque journaliste y prend ce qu'il veut. Il les tronque, les dépèce, les dénature ; et les abonnés, qui n'ont ni le courage ni les moyens de lire l'immense *Moniteur* qui est dans la triste obligation de tout admettre, jugent l'orateur sur ce qu'on lui fait dire, et non pas sur ce qu'il a dit. Les interprètes n'en sont pas moins des hommes de conscience ; il en est qui vous le prouveront au besoin l'épée à la main ; mais, comme les relations de vingt journaux se contredisent, comme il est physiquement impossible que le député ait dit blanc et noir en même temps, il est évident qu'une partie de ces journaux a déguisé la vérité, et, comme il n'y a pas de juste milieu entre la vérité et le mensonge, il est incontestable qu'il n'y a pas de conscience dans une portion de ces journalistes. Je n'applique ces réflexions à personne ; je les enveloppe même de toutes les précautions oratoires que me suggère le désir de ne blesser qui que ce soit au monde ; mais j'ai dû exposer les faits, en laissant à d'autres le soin d'en tirer les conséquences ; et je me borne à les enregistrer au nombre des mille et une calamités de la députation.

Les journaux en donnent d'une autre espèce. Après le rédacteur des séances, vient le directeur obligé de l'esprit public, qui pèse dans son arrière-cabinet de rédaction les réputations et les discours des honorables. L'opinion des députés passe par l'étamine de ce grand arbitre; il les juge et les classe, il les blâme ou les loue, les élève ou les abaissent, suivant qu'ils se rapprochent ou s'éloignent de l'opinion du journal. Tel mandataire est signalé par une feuille comme un bon citoyen, un excellent patriote, qui reçoit d'une autre feuille le surnom de traître ou de parjure. Tel est présenté comme un Sully, un Démosthène par un journaliste, qui reçoit d'un autre un brevet d'incapacité, d'absurdité ou d'extravagance; car la polémique n'en est plus à mesurer ses termes; les ménagemens et les convenances ne sont plus de saison. Le vocabulaire de l'injure s'enrichit même tous les jours; et l'Académie sera forcée de donner un supplément à son dictionnaire. Les députés de l'opposition ne sont pas à cet égard plus ménagés que ceux du juste-milieu. Tout citoyen honnête ou non, qui accepte, par ambition ou par devoir, le mandat de député, doit servir de plastron au premier grimaud qui voudra le cribler de ses sarcasmes. C'est encore un des agrémens de sa position. Il est même permis de le calomnier, et, pour peu qu'il soit sorti de la foule, il en a pour sa vie entière. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est

de laisser dire, de rejeter bien vite tout journal où ses yeux auront aperçu son nom, de ne répondre pas même à la calomnie, et de s'en rapporter à ce sentiment intime, à ce juge sans passion que le Ciel a mis dans le cœur de l'homme pour le guider et le rassurer dans toutes les actions de sa vie.

Mais le député de l'opposition a de grands avantages sur son adversaire. D'abord l'opposition est dans nos mœurs ; elle fut toujours de mode en France, parce qu'il y eut toujours plus d'esprit que de raison. Les hommes les plus pacifiques, les plus dévoués au pouvoir, aiment qu'on médise des grands de la terre. Ils ne se refusent pas le plaisir de rire d'une épigramme ; tout en plaignant celui qui en est l'objet, les plus honnêtes la copient pour se donner la jouissance de la colporter ; et si un trait malin fermente dans leur propre bouche, ils n'ont pas le courage de l'étouffer. Or, l'opposition parlementaire est naturellement acerbe : elle a besoin de toutes ses armes pour renverser les hommes qui sont en possession de l'autorité qu'elle ambitionne ; et ses discours sont lus de préférence à ceux des défenseurs du pouvoir établi ou de l'opinion dominante. Par là s'expliquent la vogue et le nombre des gazettes de l'opposition, et le grand désavantage des députés qui n'en sont pas. Les journalistes du gouvernement sont en général peu louangeurs, non parce qu'ils tiennent au minis-

tère, mais parce qu'ils sont journalistes. Ils ne s'extasient pas devant un discours ami; ils ne se pâment point d'admiration devant un orateur qui leur prête le secours de son éloquence. Mais les feuilles de l'opposition ont intérêt à s'extasier. Ce n'est pas assez pour elles de déclarer que les ministres sont inhabiles ou infidèles, il faut démontrer à la France l'habileté, le savoir, la loyauté de ceux qui aspirent à le devenir; et les hyperboles, les superlatifs sont permis à ceux qui les poussent. Ces exagérations laudatives renferment d'ailleurs implicitement la satire du pouvoir; et il est toujours bon de médire même indirectement de quelqu'un pour soutenir l'attention de ses lecteurs. En disant que tel homme est un grand citoyen, un grand orateur, un grand publiciste, et qu'il ferait un grand ministre, on fait la critique de ceux qui le combattent. Certes, tout le monde ne croit pas à ces titres d'honneur que les journalistes prodiguent à leurs amis politiques; mais ceux même qui en doutent assistent comme curieux à l'ovation qu'on décerne à ces héros de la tribune. Ces triomphateurs, que peut renverser le lendemain un caprice du même journal, n'en sont pas plus heureux; ils soupirent sous l'arc de triomphe, et gémissent aux accords de la sérénade. S'ils sont de bonne foi dans leurs votes et dans leurs paroles, ils souffrent de la direction qu'a prise le gouvernement. Les malheurs de l'État, vrais ou faux, n'en tourmen-

tent pas moins leurs insomnies. Ils tremblent pour leur pays, pour ses institutions, pour ses destinées. S'ils ne sont opposans que par intérêt, leur ambition trompée est comme un serpent qui leur ronge les entrailles; et, en définitive, il est difficile de dire quel est le plus malheureux, du député qui éprouve ce supplice de toutes les heures, ou de celui qui reçoit tous les matins un quolibet typographique pendant que la session dure, et qui, en rentrant dans ses foyers, trouve un charivari à sa porte.

Le député de l'opposition a les solliciteurs de moins; mais il est le patron de tous les mécontens, et il y a compensation. Cette dernière cour est même plus fatigante que l'autre. Le ministériel a quelquefois le plaisir de faire des heureux : il voit alors des fronts joyeux et sereins, des visages rians; il partage lui-même leur allégresse. Son adversaire n'a jamais autour de lui que des figures sombres et soucieuses, des physionomies d'alarmistes, parfois des mines de conspirateurs qu'il est obligé de calmer, et qu'il est tenté de prendre pour des espions déguisés. Les félicitations que reçoivent son courage et son éloquence sont toujours mêlées de plaintes, de doléances, de pronostics fâcheux, qui raniment sa verve et réchauffent sa colère, mais qui n'adoucissent point les chagrins dont il est dévoré.

En résumé, sur quelques bancs de la Chambre

qu'on se place, le siége et le dossier ne sont point sans épines ; et les deux positions, assez semblables dans leurs résultats, ne valent guère la peine de quitter ses affaires, de fuir les douceurs du foyer domestique, de négliger ses amis, de renoncer à ses plaisirs habituels. Ajoutons-y cette irritation constante qu'on puise dans les débats parlementaires, les haines qu'on s'attire, les émotions vives et pénibles qu'on éprouve sans relâche, la tension perpétuelle des nerfs, l'inflammation des artères, l'altération progressive et rapide de la santé. Comptons les nobles victimes de cette vie d'agitations, d'inquiétude, de vivacité, de dispute, et convenons qu'il faut une forte dose d'ambition ou de patriotisme pour se jeter dans ces embarras, dans ces ennuis, dans ces combats politiques, pour livrer sa vie à qui veut la troubler, son caractère à qui veut le noircir, ses sentimens, ses intentions même à qui veut les calomnier. Les ambitieux, et ils sont en petit nombre, en jugent autrement ; mais quel est le but de leur ambition ? le ministère ? galère d'une autre espèce ! Voyez ces huit forçats qui rament sur ses bancs ; et portez-leur envie, si vous en avez le courage ! Le plus rude châtiment qu'on puisse infliger à cette ambition, c'est de la satisfaire ; et, s'il n'y avait pas de péril pour l'État, je voudrais qu'on y fît passer tous ceux qui le désirent. Ce serait une belle progression de culbutes ; et le spectacle en serait fort amusant si nous n'étions

pas exposés à le payer trop cher. Hélas! les neuf dixièmes de la Chambre ne se consolent qu'à l'aspect affligeant des huit malheureux assis en face de la tribune : ils ont, à la vérité, un siége élastique, des chancelières pour l'hiver, et de beaux hôtels payés par l'État; mais ils n'y dorment pas plus à l'aise; et je ne leur sais pas d'autre consolation que de penser qu'il est peut-être un homme plus malheureux encore sur un siége brillant, surmonté d'un dais à crépines d'or, dans un palais où les chagrins et les tribulations entrent par toutes les fenêtres.

VIENNET.

LES GRISETTES A PARIS.

Autrefois on appelait *Griselte* la simple casaque d'étoffe *grise* que portaient les femmes du peuple. Bientôt la rhétorique s'en mêla. Les femmes furent appelées comme leur habit. C'était le contenant pour le contenu. Les grisettes ne se doutent guère que leur nom est une métonymie.

Mais voyez un peu ce que deviennent les étymologies et les grisettes! La grisette n'est pas même vêtue de gris. Sa robe est rose l'été, bleue l'hiver. L'été, c'est de la perkaline ; l'hiver, du mérinos.

La grisette n'est plus exclusivement une femme dite du peuple. Il y a des grisettes qui sortent de bon lieu. Elles l'assurent du moins. Je ne sais à quoi cela tient, peut-être à la lecture des romans,

mais d'habitude, si la grisette est née en province, elle a failli épouser le fils du sous-préfet de sa petite ville, le fils du maire de son village, quelquefois le maire lui-même. Si Paris fut son berceau, elle eut pour père un vieux capitaine en retraite; ses bans ont été publiés à la mairie du onzième arrondissement; son futur était sous-lieutenant ou auteur de mélodrames : le mariage a manqué par suite d'un *quiproquo*. En général, la grisette a eu des malheurs; malheurs de famille, mais le plus souvent malheurs d'amour. Toute grisette est nubile.

On reconnaît une grisette à sa démarche, au travail qui l'occupe, à ses amours, à son âge, et enfin à sa mise. J'entends parler surtout de sa coiffure.

La grisette marche de l'orteil, se dandine sur ses hanches, rentre l'estomac, baisse les yeux, vacille légèrement de la tête, et, pour tacher de boue ses fins bas blancs, attend presque toujours le soir.

Elle travaille chez elle, loge en boutique ou va en ville. Elle est brunisseuse, brocheuse, plieuse de journaux, chamoiseuse, chamarreuse, blanchisseuse, gantière, passementière, teinturière, tapissière, mercière, bimbelotière, culottière, giletière, lingère, fleuriste; elle confectionne des casquettes, coud les coiffes de chapeau, colorie les pains à cacheter et les étiquettes du marchand

d'eau de Cologne; brode en or, en argent, en soie, borde les chaussures, pique les bretelles, ébarbe ou natte les châles, dévide le coton, l'arrondit en pelotes, découpe les rubans, façonne la cire ou la baleine en bouquets de fleurs, enchaîne les perles au tissu soyeux d'une bourse, polit l'argent, lustre les étoffes; elle manie l'aiguille, les ciseaux, le poinçon, la lime, le battoir, le gravoir, le pinceau, la pierre sanguine, et dans une foule de travaux obscurs que les gens du monde ne connaissent pas même de nom, la pauvre grisette use péniblement sa jeunesse à gagner trente sous par jour, 547 fr. 50 centimes par an. Avec laquelle somme de cinq cent quarante-sept francs dix sous, il lui faut payer, si, par fortune, elle est dans ses meubles :

Son loyer.	90fr.	
Sa nourriture.	247	50c.
Son entretien, y compris chandelles, charbon, falourdes, eau, pommades, intérêts du mont-de-piété, cirage.	400	
Bierre, coco et autres.	15	
Spectacles.	00	
Total des dépenses.	752fr.	50c.
Recettes.	547	50
Déficit.	205fr.	00c.

Au cas probable où la grisette ne serait pas un modèle d'ordre et d'économie, ce déficit peut s'é-

lever au double et au triple de la somme de 205 fr.; mais heureusement pour elle, le déficit, quel qu'il soit, tombe à la charge de cet ami que j'appellerai l'ami de raison. C'est *le monsieur* qui paie les dettes. Elle l'estime à cause de son âge et de ses procédés. L'ami de raison a cinquante ans, et n'est pas jaloux. Il fut épicier, ou bien marchand de drap en gros.

Je dois signaler encore un autre payeur, qui n'est que le payeur de luxe : c'est l'ami des dimanches, le *jeune homme*. La grisette l'adore tout juste une fois par semaine. Ses fonctions qui se continuent parfois jusqu'au lundi matin, se résument en deux mots : procurer de l'agrément à la grisette. C'est lui qui mène dîner à la campagne, qui mène danser à la Chaumière ou au bal du Saumon ; c'est lui qui régale du spectacle.

L'âge de l'ami des dimanches est de dix-huit à trente ans. Il est peintre en portraits ou en bâtimens, étudiant en droit, en médecine, en pharmacie, ou en musique; vaudevilliste honoraire ou figurant à *la Gaîté;* commis ou clerc ; blond ou brun, préférablement brun ; car la grisette est souvent blonde. Elle *adore* les contrastes.

Je ne sais si c'est par suite de cette adoration pour les contrastes que son troisième ami a la main, le pied et l'esprit lourds. Celui-là n'est autre chose que l'ami de cœur ; disons mieux, c'est l'ami de tous les instans, excepté le dimanche et les heures

de la semaine consacrées par la grisette aux visites de l'ami de raison. Du reste l'ami de cœur obtient le rare privilége de la reconduire à la sortie du magasin. Il est ouvrier comme elle, a peu de défauts, place quelque argent à la caisse d'épargnes et ne se permet pas la plus petite familiarité; quelquefois cependant le baiser d'adieu sur la joue; mais rien de plus. Il se confie aveuglément en elle, par cette raison qu'il l'accompagne, de temps à autre, le soir, jusqu'à sa porte. Et puis, le dimanche matin, elle lui dit avec un gros soupir : « Guguste, ne vous fâchez pas; il faut que j'aille encore passer la journée chez ma tante qui est malade. » Notez que cette malheureuse tante se meurt tous les dimanches. Le pis, c'est que la pauvre femme est condamnée à souffrir long-temps sans mourir. Sa prétendue nièce a besoin d'une éternelle agonie pour tromper Guguste.

Quoi qu'il en soit, la grisette aime sincèrement son Guguste, qu'elle ne trompe que par nécessité; car Guguste n'est ni assez riche pour payer le déficit, ni même assez riche et encore moins assez propre pour la conduire à la campagne, au bal et au spectacle. De ses trois amis, l'ami du cœur est celui à qui elle n'accorde pas les droits d'un amant : elle le garde pour mari.

La grisette a un âge fixe. C'est-à-dire qu'une grisette ne saurait avoir ni moins de seize ans, ni plus de trente. Avant seize ans, c'est une petite

fille ; après trente ans, c'est une femme. Le nom de grisette ne lui est applicable que dans l'intervalle qui sépare ces deux âges. La trentaine venue, celle qui fut quatorze ans grisette et quatorze ans traitée comme telle, dépossédée par le temps, tombe dans le rang commun des ouvrières. Alors qu'importe son pied lourdement appuyé sur l'orteil, ses hanches qui essayent de se dandiner encore. Qu'importent les fins souliers, les bas blancs, le tablier de soie, l'œil qui se baisse pour faire croire à la pudeur, l'estomac qui se creuse pour faire saillir les reins ? Qu'importe qu'elle fatigue l'aiguille, le polissoir ou le pinceau ; qu'elle enlumine les étiquettes du marchand de thé suisse, qu'elle fasse éclater l'améthyste empourprée ou qu'elle taille en triangle le gousset d'un col de chemise? Qu'importe même qu'elle veuille rester fille? Son règne est fini. Adieu la grisette !

Règle générale. Acception faite de l'âge et du métier voulus, toute personne du sexe féminin est grisette, qui porte un bonnet semaine et dimanche ; qui porte un bonnet toute la semaine, sauf le hasard d'une noce ou d'un grand dimanche. Mais n'est pas grisette, qui ne porte bonnet ni semaine ni dimanche. A cette règle générale, je ne connais pas une exception.

Autre règle générale. Méfiez-vous de l'individualité des grisettes coiffées en foulard.

Ceci posé, vous dirai-je tout ce qu'il faut de

soins, de peines, de tribulations, pour plaire à une grisette, ou plutôt pour *faire une grisette;* et d'abord, entendons-nous sur ce mot, bizarre à coup sûr et de mauvais goût, mais pittoresque, animé, énergique, formulant une idée qui ne s'adapte guère qu'aux mœurs faciles, décousues, d'une certaine classe; expression originale et poétique, tirée d'un dictionnaire qui, pour n'être pas approuvé, certifié conforme, naturalisé par les quarante, n'en est ni moins varié, ni moins usité, ni moins français. *Faire une grisette,* comme les petits voleurs disent : *faire une montre;* les mauvais sujets, *faire un pouf;* les fils de famille, *faire cinq cents francs, faire mille francs,* c'est-à-dire dérober une montre, ne pas payer un billet de cinq cents francs, de mille francs!

Faire une grisette! c'est surprendre son cœur, se l'approprier, le voler, comme eût dit Trissotin! Il y a ellipse, vous le voyez, ellipse trois fois ingénieuse, et dont le mérite n'est pas à moi; il appartient tout entier à ce dialecte appelé *argot,* dont je voudrais vous dévoiler la mystérieuse origine et la piquante nomenclature; mais un sujet aussi important exige trop d'érudition et de recherches; nous lui consacrerons dans ce livre un article séparé.

Aussi bien je reviens à la grisette! Ce serait, dis-je, une folie que de vouloir suivre dans toutes leurs intrigues les jeunes gens riches ou pauvres,

qui recherchent le bonheur *de faire une grisette.* Rien ne leur coûte, mensonges, argent, bouquets, coups d'œil, travestissemens, lettres, langage muet à travers les vitres de la boutique, langage caressant du tête-à-tête, le soir, dans la rue, quand ont sonné huit heures. Bien souvent ils échouent.

Celui-là surtout, qui s'en va dans les théâtres du boulevard flâner aux grisettes, risque plus que tout autre de perdre son argent et ses soins. Il a pris un billet de loges parce qu'il veut explorer toutes les places, depuis le parterre jusqu'au cintre; parce qu'il veut lier conversation avec toutes les grisettes, depuis celle qui boit de la bière au paradis dans l'entr'acte, jusqu'à celle qui partage une orange avec les musiciens de l'orchestre. Mais c'est en vain qu'il essaie d'attaquer la passion à propos de l'ingénue qu'on enlève, de la décoration qui est neuve, de la scène terrible où le père noble poignarde son rival dans la personne de son fils; en vain qu'il veut faire tourner l'horreur du drame au profit de l'amour: la grisette demeure insensible; et si parfois elle sourit au compliment qu'il lui glisse tout bas sur la beauté de ses yeux ou sur la gracieuseté de sa taille, c'est par bienséance pure, et pour faire comprendre aux femmes ses voisines, que c'est bien à elle que ce compliment s'adresse. Du reste, elle rend froideurs pour fadeurs; insensibilité pour cajoleries; là, près d'elle, est sa mère ou sa tante, sa bonne amie ou son amant.

Quand la foule sort il se précipite pour offrir son bras.... Peine inutile! La grisette, ou jette un regard dédaigneux sur l'importun, ou, riant aux éclats, se prend à courir jusqu'à la rue du Temple; suivez-la si vous avez un cabriolet. La grisette aime les messieurs qui ont cabriolet; et, peut-être en faveur de votre cheval, en considération de votre groom, l'apercevrez-vous, sa chandelle à la main, penchant la tête aux lucarnes qui s'ouvrent sur les paliers de tous les étages, jusqu'au cinquième, où elle loge. Et puis c'est tout.

Il est sans exemple qu'on ait fait la conquête d'une grisette au théâtre. La raison en est si simple, que j'éprouve quelque pudeur à la dire. La grisette ne va jamais seule au spectacle.

La même raison s'oppose à ce qu'on fasse sa conquête dans la rue, alors qu'une autre grisette l'accompagne. Celle à qui vous adressez vos hommages vous trouve fort aimable sans doute; mais l'autre, la délaissée, celle à qui vous ne dites mot à cause de son air maussade et laid, celle-là vous décourage du geste et de la voix; son glacial *passez votre chemin!* vous fige le sang au cœur, tandis que, hâtant le pas, elle entraîne la pauvre petite, dans l'oreille de qui elle murmure : « Ah! qu'il est ennuyant ce monsieur! Que c'est embêtant un homme! Fanny ne te retourne donc pas, je le dirai à ta mère! »

Que si vous les caressez toutes deux de vos

louanges, ce sera pis encore, vous déplairez à toutes deux : vous aurez offensé deux amours-propres; de toutes manières vous ne gagnerez rien à les suivre. Pour unique ressource, il ne vous reste plus qu'à trouver la grisette cheminant seule; et encore devez-vous, cette fois, compter sur d'interminables objections, soit qu'elle vous dise naïvement : « Je ne fais pas de connaissance dans la rue », ou plus naïvement encore : « Comment voulez-vous que je parle à un homme que je ne connais pas? — Mais on fait connaissance, mademoiselle. — Ah! monsieur,... quelqu'un qu'on voit pour la première fois! »

C'était un soir de printemps, à l'heure où l'on rencontre sur les boulevards le Paris des jours heureux avec ses femmes parfumées de jeunesse, ses cafés qui se promènent à dos d'homme, ses enfans étiolés qui se jouent parmi les jambes des promeneurs, sa longue file d'arbres, ses fleuristes, ses baladins, son haleine qui sent le renfermé, ses bouquets de jeunes filles et de lilas; c'était l'heure où la campagne est si belle à voir, où la fraîcheur des vallées est si douce à sentir. J'aurais voulu respirer l'air des champs.

Sur ce blanc et monotone grand chemin qu'on appelle les boulevards, le piéton se fatigue sans ombre, et vainement il cherche un peu d'herbe pour s'asseoir. La verdure ne fleurit qu'au chapeau des femmes, l'ombre est factice, on se la fait à la main, sous un parasol.

Au spectacle de ces arbres grèles et poudreux, de ce pâle printemps de grande ville, de cette joie triste comme la joie d'un malade qui se chauffe au soleil de mai, par ordonnance du médecin, je quittai bien vite la poussière ardente des trottoirs pour me plonger dans l'ombre et dans la boue des rues : elles étaient silencieuses. Le silence, du moins, peut faire croire au printemps. Presque seul, dans la vaste rue Saint-Denis, je laissais vagabonder mes pensées à travers plaine, tantôt déchirant mon habit aux ronces, tantôt effeuillant avec mes doigts des marguerites blanches et rouges : j'étais à la campagne, tout près de mon village.

Par aventure, je posai le pied sur le pied d'un homme qui faisait sentinelle à l'entrée du passage du Caire.

« — Te voilà ? — Et toi? — Fort bien, je te remercie. — Que fais-tu là? — Enchanté. — D'où sors-tu? — Je me promène. »

Véritable reconnaissance de comédie, car nous nous embrassâmes. Eugène, lui dis-je, si je te dérange en quelque chose, ne t'en cache pas, je vais continuer mon chemin.

A la façon dont il me dit : « au contraire ! » à la distraction de ses yeux qui semblaient guetter quelqu'un, j'imaginai que ce quelqu'un devait être *quelqu'une*, et je partis d'un fol éclat de joyeuseté. Les amoureux me font toujours rire. Cela me rappelle le temps où je leur ressemblais.

« — Franchement, me dit-il, j'attends une petite fille charmante. — Franchement, lui répondis-je : tu ne m'étonnes pas : toutes les petites qu'on attend sont charmantes. Mais fais-moi ta confidence jusqu'au bout : la petite fille est une grisette? — Qui a pu te dire?... »

Je tirai ma montre, et, lui montrant du doigt l'aiguille qui marquait huit heures moins cinq minutes : « Quand, à huit heures du soir, Eugène, un jeune homme guette ses amours dans la rue Saint-Denis, sois assuré que ces amours-là sont une grisette. Mais, ajoutai-je, rien ne presse encore, nous pouvons causer. Je t'engage ma parole que ta maîtresse ne passera point avant une bonne demi-heure au plus. — Ma maîtresse! Ah, mon cher, ne te figure pas qu'elle le soit! c'est un enfant, et sage! — Sage comme une grisette. Quel âge? — Dix-sept ans environ. — Blonde ou brune? — Blonde. — Toujours; et tu n'as rien obtenu? — Rien, pas même la faveur de la reconduire. Elle ne veut pas que je lui parle. — Diable! et tu l'aimes? — Beaucoup. — Il faut que je te donne cette femme. — Toi? — Moi. — Y penses-tu? — J'y pense à tel point, que si tu suis mes conseils, tu seras, avant huit ou quinze jours, l'heureux amant de ta grisette, pourvu, toutefois, que ce soit une véritable grisette, car, prends-y garde, il y en a de fausses. — Oh! mon ami, vraie grisette, je te jure; des yeux, une taille, une petite

mine...— Qui ne prouvent absolument rien. Quelle est sa mise? son état? ses mœurs? »

Il me conta que sa jeune fille, vêtue d'une robe d'indienne, et coiffée d'un bonnet de perkale, portait le tablier de soie noir, les souliers noirs, les bas blancs et le fichu rose, à 55 sous, prix fixe. De plus, me dit Eugène, elle est chamarreuse en boutique. C'est à travers les vitres que je l'ai connue. Il y a bientôt un mois de cela. Je passais une grande partie de mes journées dans les rues Saint-Martin et Saint-Denis, lorgnant aux fenêtres des rez-de-chaussée, et le soir, après huit heures, courant à toutes les jeunes filles que je rencontrais avec un petit panier sous le bras. Je m'adressais à toutes, j'étais repoussé par toutes. Bref, je commençais à me lasser d'un rôle aussi pénible, lorsque, par un bonheur inouï, je m'arrêtai devant une boutique.... Tiens, celle que tu vois là-bas à côté du parfumeur. Une petite blonde, jolie comme un ange, était occupée à plier dans un....— Je connais ton histoire. Elle t'a regardé, tu l'as regardée; elle est sortie; tu l'as suivie; et puis rien.— Pour le premier soir... oui. Mais, le lendemain je lui ai parlé.— Et que t'a-t-elle répondu? — Elle ne m'a pas répondu.

Le pauvre Eugène poussa un lamentable soupir. « — Où demeure-t-elle? » lui demandai-je. — « Dans le faubourg Saint-Denis, la quatrième porte à droite; on entre par une allée. C'est tout

ce que j'en sais. A sept heures du matin elle sort de sa maison, où elle retourne à deux heures précises. — Tous les jours? — Tous les jours. — Eh bien, mon cher, lui dis-je, tu as trouvé là, sans le savoir, un des types les plus nombreux et les plus intéressans de la grisette : celle qui a des parens, qui dîne chez ses parens, qui couche chez ses parens. Presque tout ce qu'elle gagne, elle le leur abandonne. — Chère petite! » fit-il.

« — Je vais te dire, continuai-je, les mœurs de la jeune fille que tu courtises. Sur les dix francs que son travail peut lui rapporter par semaine, elle remet sept francs à sa famille qui lui donne, en échange, le logement et la nourriture. Son entretien reste à sa charge. — Quoi! ne lui laisse-t-on que trois francs par semaine pour fournir aux frais de sa toilette? — Pas davantage. Mais tu comprends bien que, s'il vient à lui manquer un franc ou deux pour acheter une paire de bas ou une collerette, ses parens ne lui refusent jamais cette faible somme; car ils bénéficient sur les sept francs de chaque samedi. La loger n'augmente pas leur dépense : elle couche en famille, et, le jour, elle habite dehors. Quant à la nourriture, cela se réduit à si peu de chose que j'ai honte d'en parler. Le matin, avant qu'elle ne sorte, sa mère lui donne deux sous qu'elle consomme en un déjeûner fait en commun avec ses petites camarades de boutique. A deux heures, elle rentre dîner chez sa

mère ; repas indigeste où toute la maisonnée se repaît à bon compte de bœuf de halle et de salade. Les jours où la salade manque, le bœuf est mangé à la vinaigrette ; et si la vinaigrette est absente, le plat de petit salé aux choux y supplée. Cette fois, la salade est tenue en réserve pour le repas de neuf heures, alors que la grisette a fini sa journée. La mère boit du vin et aussi le père, quand il s'en trouve un à la maison. Le père est un objet de luxe dans la parenté des grisettes. Beaucoup de pauvres familles s'en passent.

« Pour achever, je dois t'apprendre, par forme de compliment sur ton choix, que la grisette qui dîne, soupe et couche chez sa mère, est, de toutes les jeunes filles de son espèce, la moins relâchée dans ses mœurs. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit sage. »

Eugène, d'un coup qu'il me porta dans la poitrine, faillit me renverser, en agitant ses bras comme deux ailes pour s'enfuir. Sa grisette était alors à plus de vingt-cinq pas devant nous ; elle touchait presque à la porte Saint-Denis. Le malheureux ne l'avait pas vue passer. Je compris la brusque précipitation de son départ.

Cependant à mesure qu'il se rapprochait d'elle, sa course devenait moins pétulante. Tout à coup il s'arrêta pour marcher. Elle venait de détourner la tête.

Je les vis tous deux un moment cheminer côte

à côte. Il me sembla qu'Eugène n'osait lui adresser la parole. Après quelques minutes, il se plaça tout-à-fait derrière elle, la suivant en silence, et la tête basse. Bientôt il arriva que, le roulement des voitures et le pas des promeneurs étouffant le bruit des pas d'Eugène, la grisette donna un léger coup d'œil par dessus son épaule comme pour s'assurer si l'obstiné jeune homme était encore là. D'autres pourraient croire sur cet indice qu'Eugène était aimé. Bien fou qui s'y laisserait prendre! une femme peut aimer à être suivie, sans aimer qui la suit.

La grisette ne tarda point à disparaître derrière la porte de son allée, cependant qu'Eugène, ravi en extase, restait béant sur le seuil de cette porte étroite par où s'était envolé son bonheur. Je le rappelai au monde.

« — Eugène, lui dis-je, ne serais-tu ni amoureux ni timide que tu perdrais encore bien des jours avant de plaire à ta grisette. Mais j'ai pitié de ton inexpérience. Écoute-moi; quel est ton but? Lui parler d'abord? — Sans doute. — Lui parler sans qu'elle se fâche? — Certainement. — L'amener tout doucement à accepter ton bras? — Oh, que je serais heureux! — La reconduire de son magasin chez elle? — Cher ami! — Eh bien! pour cela faire, il faut un prétexte. — Tu as raison. Si je lui écrivais? — Quelle sottise! elle ne sait pas lire. — Tu crois? — J'en suis sûr. — Un cadeau peut-

être, une paire de boucles d'oreilles, quelque chose de.... — Elle se méfierait de tes intentions et tout serait perdu. — Que faire enfin ? — Trancher du Richelieu et du Rochester; user d'intrigue. — Veux-tu donc que je l'enlève? — On n'enlève plus personne, même les grisettes. De la ruse, je te dis. — Mais comment? lui faire parler par une femme? — Belle ressource! — Lui envoyer des billets de spectacle, lui proposer une partie de campagne, la conduire au bal, me déguiser, la faire arrêter par la police, lui faire arriver des malheurs? explique-toi! qu'est-ce? quel biais dois-je prendre? Je suis prêt à tout, parle donc! que faire? — Rien de tout ce que tu imagines. Je ne connais qu'un moyen pour *faire une grisette*, un seul qui soit presque infaillible. — Et ce moyen, c'est?..... — C'est, lui dis-je, d'acheter un parapluie. »

Il me regarda tout stupéfait. — « Parles-tu sérieusement? — Très-sérieusement. — Acheter un parapluie pour elle? — Non, un parapluie pour toi, Eugène. »

Il me regarda plus stupéfait encore. — « Allons, tu te moques! s'écria-t-il. Quel rapport peut avoir un parapluie avec une grisette! — Si nous étions en hiver, repris-je, je ne te donnerais pas ce conseil. Mais par le beau temps qu'il fait, un parapluie est de toute nécessité. Achète un parapluie. — Dans le printemps, quand l'air est pur et le soleil

magnifique? — Tout juste, dans le printemps, quand l'air est pur et le soleil magnifique. A quoi te servirait un parapluie par les temps de pluie? »

Il me traita d'homme ridicule, paradoxal et fou; après quoi je pus le convaincre. Il m'embrassa tout joyeux, m'appela son ami, son sauveur, et courut bien vite acheter un parapluie. Jamais le ciel n'avait été si pur.

« — Tu as bien compris? lui dis-je. Un parapluie pour une seule personne? — Oui, oui, me cria-t-il de loin, le plus étroit de tous les parapluies possibles!.... Adieu! Compte sur mon éternelle reconnaissance. »

Je l'abandonnai à son heureux sort.

Il n'est pas impossible qu'au mois de mai dernier, dans les alentours de la rue Saint-Denis, vous ayez vu un grand jeune homme, en bottes de castor et en pantalon blanc, se promener huit jours de suite, un parapluie neuf à la main. Il n'est pas impossible non plus que vous ayez ri au visage de ce fashionable dont le parapluie, toujours prêt à s'ouvrir, semblait défier une ondée absente. Pauvre Eugène! avec quelle ardeur il appelait l'orage!

Je lui avais expressément défendu de se montrer à sa grisette avant l'instant propice. L'instant propice, c'était l'averse; une grande averse à huit heures précises du soir.

Eugène pouvait attendre un mois, peut-être même deux. Cette pensée troublait son bonheur.

Qui sait, se disait-il, quand il plaira au ciel de pleuvoir! Et puis elle, pour m'oublier, pour en aimer un autre, attendra-t-elle l'orage?

Par hasard, à une semaine de là, vers les sept heures et demie, le ciel se chargea de gros nuages noirs. A huit heures moins un quart, quelques larges gouttes d'eau tombèrent; à huit heures, c'était une pluie superbe.

Qui pourrait dire la joie d'Eugène! Ses bottes de castor qui suaient l'eau par gouttière; son large pantalon blanc collé sur ses cuisses; son chapeau ruisselant, tout cela faisait d'Eugène l'homme le plus mouillé et le plus heureux de la terre.

Sa seule crainte, c'était que l'orage ne cessât tout à coup, ou bien que la jeune fille ne voulût pas quitter son magasin par un aussi mauvais temps. Mais l'ouvrage fini, l'heure du départ venue, on regarde bien un moment à travers les vitres; on hésite, on se dit : *Attendons!* Puis le ciel semble s'éclaircir, l'averse est moins forte, on pense que le trajet est court, on retrousse sa robe, et l'on part.

La voilà qui, de la pointe du pied, sautille sur les pavés luisans; ses mains s'abritent sous le tablier, son mouchoir flotte sur son bonnet, et elle penche sa tête sur sa poitrine, de peur de laisser mouiller son visage.

La pluie redouble. Eugène accourt. — « Si mademoiselle voulait profiter!...—Je vous remercie, monsieur, je demeure à l'entrée du faubourg. »

Elle a dit ce peu de mots sans lever la tête.

Eugène, qui la côtoie, prend bien garde d'envoyer quelque flaquée d'eau dans les bas de la grisette. Tout serait perdu, je le lui ai dit. Il avance le bras pour la couvrir de son parapluie, cependant qu'il a soin de marcher avec précaution et à distance.—« Mais mademoiselle, le temps est si affreux, que vous ne pouvez vous refuser... »

Elle le regarde et le reconnaît. Un léger sourire effleure ses lèvres. Elle laisse Eugène la protéger contre l'averse. — « Il est vrai, dit-elle après un moment de silence, que dans cette saison on ne se précautionne pas. Si c'était l'hiver, j'aurais un parapluie...

» — Et moi, je n'aurais pas le bonheur de pouvoir vous être utile, dit Eugène. Je suis bien content que ce ne soit pas l'hiver.

» — Mon Dieu, monsieur, vous vous gênez pour moi! Comme vous voilà mouillé!

» — Mon parapluie est si étroit, murmure Eugène.

» — Un parapluie d'une seule personne? réplique la grisette.

» — Oui, mademoiselle.

» — Apparemment que monsieur n'est pas encore en ménage?

» — Pas encore, soupire Eugène.

» — J'ai deviné cela rien qu'à la grandeur de votre parapluie, dit-elle en souriant.

Eugène me donna mentalement une bénédiction. Oh! pensa-t-il, qu'il y a de choses dans un parapluie!

L'averse ne discontinuait pas. Eugène faisait pitié à voir. La grisette lui jeta un doux regard.

« — Mais, monsieur, vraiment j'abuse de votre complaisance, c'est vous qui recevez toute l'eau.

» — Mon parapluie est si étroit! dit encore Eugène.

» — Il n'est pourtant pas juste que vous vous fassiez mouiller pour une personne que vous ne connaissez pas.

» — Que je ne connais pas, mademoiselle! »

Ici, la voix d'Eugène s'affaiblit tremblante en un accent d'amour que la jeune fille n'entendit pas sans émotion.

« — Encore si votre parapluie était plus large, » dit-elle quelques secondes après, « vous pourriez vous mettre à couvert!

» — Il faudrait pour cela que vous consentissiez à me faire un peu de place dessous, » ajouta-t-il d'un ton de voix suppliant.

Et lisant la réponse de la grisette dans le sourire de ses yeux, il s'abrita près d'elle. — « Je vais vous gêner, dit Eugène. Nous ne tiendrons jamais deux là-dessous.... Tenez, voilà votre robe déjà toute mouillée d'un côté!

» — Mais comment faire? » demande la pauvre grisette.

« — Si j'osais vous prier de me donner le bras... nous occuperions moins de place. Je vous en supplie, acceptez, dit Eugène, ou je vous abandonne le parapluie. J'aime mieux être mouillé seul. »

Bientôt elle passa son bras sous le bras humide du jeune homme. A peine si elle sentait l'eau qui en découlait. Sa tête rêvait d'amour. Eugène était déjà son amant par la pensée. Eugène avait *fait* la grisette.

Un matin Eugène entra chez moi. Sa figure était triste. — « Croirais-tu, me dit-il, que Joséphine m'a trompé? — Comment! est-ce possible? — Elle n'a pas toujours été vertueuse! — En vérité! — Avant de me connaître, elle avait connu *un petit école polytechnique.* »

Je ne pus m'empêcher de rire. — « Elle ne t'a pas fait d'autre aveu? lui demandai-je. — Elle m'a dit encore qu'à l'âge de quinze ans... — Un ouvrier, n'est-ce pas? — Tu le sais donc? — Je m'en doute. Le premier qu'elle aima fut nécessairement un garçon de son âge et de son rang. Quant à nous autres, mon ami, quelque diligence que nous fassions, nous arrivons trop tard. Il y a toujours un premier venu qui ne peut être ni *un petit école polytechnique* ni toi. — Mais enfin, pourquoi n'arrive-t-on jamais qu'après la faute faite? — Parce que la faute est toujours faite avant qu'on n'arrive. — Je ne te demande pas des plaisanteries, mais des raisons. — Des raisons? Je t'en ai

donné une excellente : la sympathie de l'âge et du rang. Les premières amours d'une fille du peuple ne sauraient prendre pour confident un jeune homme qui n'ait pas une veste de gros drap et des mains rudes. — A t'entendre il n'existerait pas une seule grisette sage? — Pardon, il y en a de sages, mais après la première faute. Alors la grisette vertueuse est celle qui n'a qu'un amant.

» — Ah ! » me dit-il avec un gros soupir, « si tu m'avais averti de l'inconvénient de l'ouvrier, si tu m'avais expliqué la théorie du premier venu, je ne me serais pas donné tant de mal pour plaire à cette grisette. »

J'admirai la démoralisation du siècle dans cet Eugène, honnête homme parmi les plus honnêtes gens, et que je voyais là, se désolant, parce qu'il n'était pas le premier de tous qui eût jeté dans l'égout du libertinage le cœur d'une naïve et pauvre fille du peuple.

Le lendemain, Eugène désenchanté brûla son parapluie.

ERNEST DESPREZ.

UNE AUDIENCE DU JUSTICE DE PAIX.

Qui est-ce qui n'a pas rencontré un voisin chicaneur, un débiteur qui ne paie pas, un agent d'affaires fripon, un honnête contrefacteur qui demande un brevet pour l'invention d'autrui, ou au moins un ami qui croit qu'il entre dans le droit de l'amitié d'emprunter pour ne pas rendre? Tout le monde a passé par ces tribulations nécessaires de la vie sociale; tout le monde comparaît volontairement ou de force devant son juge de paix; par conséquent, tout le monde sait ce que c'est qu'une audienee de justice de paix. Malheureusement il n'est presque personne qui n'en sorte sans dire: La justice est une belle chose, mais bien ennuyeuse! même ceux qui ont gagné leur procès avec dépens.

Il y a donc à parier que mon lecteur a essuyé comme un autre un audience de justice de paix : car tout honnête, tout pacifique qu'il soit, il n'a pu échapper aux voisins, aux débiteurs, aux agens d'affaires, aux inventeurs si nombreux aujourd'hui, comme chacun sait, aux amis enfin. Il a vu la solennité subalterne du tribunal de son quartier, composé d'un juge, qui interroge, écoute, se résume les débats, entre en délibération avec lui-même, et prononce la sentence en arbitre souverain.

Mais sans doute mon lecteur, en attendant son tour, aura maudit vingt fois ou la chicane de celui qui le force à perdre son temps dans un aussi cruel ennui, ou son bon droit, si, dans l'ignorance des formes de la justice, il a eu la sottise d'attaquer lui-même et de vouloir gagner un procès. Il aura pesté contre l'huissier, le greffier et le juge de paix, sans respect pour la magistrature qui est tout entière en abrégé devant lui. Il se sera levé vingt fois pour demander à l'huissier qui appelle les causes d'une voix criarde, et en estropiant le nom des plaideurs, si son tour ne va pas venir enfin. Il aura compté d'un œil impatient les citations entassées dans la main de l'huissier, et qui doivent passer avant la sienne. Il aura mesuré sur l'intervalle des feuilles toutes les minutes d'ennui qui lui restent encore à essuyer. Aussi que n'est-il le protégé de monsieur l'huissier? Car il y a des tours de faveur même dans le sanctuaire de la

justice : et même avant le jugement, on fait des passe-droits. Je vous le répète : que ne connaissez-vous l'huissier de votre justice de paix? c'est une connaissance fort utile, parfois même fort agréable. Je sais des huissiers qui ont plus d'esprit que des notaires. Que n'êtes-vous ou son propriétaire, ou son principal locataire, ou son voisin, ou son client, ou au moins son frère d'armes dans la garde nationale? Les huissiers ont des sentimens aujourd'hui. Il passerait trente citations pour arriver à la vôtre, et vous procurer le plaisir de perdre votre procès une heure plus tôt. L'auditoire, ennemi des priviléges, aurait beau murmurer de cette fraude amicale; les plaideurs auraient beau réclamer et crier *à la queue!* comme le public de l'Opéra ou des Français, qui attend à la porte son billet pour admirer mademoiselle Mars ou mademoiselle Taglioni, vous seriez appelé, entendu, jugé, condamné avant tous les autres, et cela par la protection de l'huissier. Mais si vous ne le connaissez pas, il vous répond sèchement : Attendez votre tour ; et votre tour ne vient pas. Vous bâillez, vous jurez, vous trépignez, vous causez même avec un voisin plus insipide que l'attente, vous vous ennuyez mortellement, souvent vous n'êtes pas assis, pour vous ennuyer au moins commodément ; vous vous agitez dans une salle étroite, environnée d'une atmosphère cholérique, en attendant votre sentence.

Car, si vous vous en allez, vous encourez l'amende, et vous êtes tenu de mourir d'ennui et d'obtenir justice sous peine de payer dix francs. Ainsi vous voyez qu'il est bon de connaître un huissier pour faire expédier au moins son procès, si l'on ne connaît pas le juge pour le gagner.

Cependant j'ai assisté, l'autre jour, à une audience de justice de paix. Je n'étais pas assigné, et je n'avais assigné personne. Vous me demanderez ce que j'allais faire en pareil lieu. Une pluie qui me surprit m'y avait fait chercher un asile, comme on se réfugie en hiver au cours de MM. tels, où l'on est sûr de trouver de quoi s'asseoir, et un poêle bien échauffé. N'ayant pas de procès, il ne m'importait guère de connaître l'huissier, le greffier ni le juge. Ce que je voulais, c'était un abri, je l'avais; je parvins même à m'emparer d'une place où je m'assis; et n'eût été le voisinage d'un auditeur dont le parapluie vint goutte à goutte me rapporter toute l'eau que j'avais évitée, je me serais trouvé fort à mon aise. Heureusement pour moi qu'il avait un procès. On l'appela, et je fus délivré de son parapluie et de sa conversation qui devenait presque aussi incommode; car il me plaidait son affaire par anticipation. Je voyais à l'orage qui continuait que je serais forcé de l'entendre devant le juge. C'était assez d'une fois; mais vous savez qu'il est aussi difficile d'empêcher un plaideur d'expliquer son affaire, que d'empê-

cher les trois ou quatre Trissotins qui restent en ce monde de nous réciter leurs vers, et de nous parler de leur gloire, véritable fléau des lecteurs, des journaux, des salons, et souvent de l'Académie.

Mon voisin était un peintre en portraits ; c'était un de ces artistes dont le talent à prix fixe garantit la ressemblance pour 25 francs, et en donne pour gage tous les portraits fort ressemblans de personnes inconnues qui sont affichées au coin de tous les passages de Paris, leur musée perpétuel. Il me dit qu'il avait une nombreuse clientèle de figures qui suffisait à son existence. Les leçons qu'il donnait en ville ou chez lui, passage de la Marmite, n° 12, au sixième au-dessus de l'entre-sol, fournissaient abondamment à ses menus plaisirs. Il était de plus décorateur-adjoint du Cirque Olympique et des Funambules. C'était son titre honorifique. Il me cita, pour preuve de son talent, deux ou trois des derniers tableaux du *Bœuf enragé*. Je confessai que j'avais vu cet ouvrage, mais que, vers la fin, mes yeux n'étaient plus en état d'admirer la beauté des décorations. Il termina sa biographie en me donnant son adresse qui est un long prospectus de son génie, et en m'invitant à me faire peindre.

Le procès qu'il avait à soutenir intéressait l'honneur de son pinceau. Les beaux-arts plaident aujourd'hui. Ils ont été si long-temps dupes, qu'ils se

sont aguerris et se défendent. Boileau lui-même les autorise à réclamer le prix de leur travail. C'est peut-être le seul de ses préceptes que l'on n'ait pas attaqué. Tous les arts le pratiquent fidèlement, et se sont corrigés du défaut de négliger leurs affaires pour la gloire. On les raille, on les critique de s'arrêter à de tels soins, mais on les paie. Cela vaut mieux que d'obtenir une élégie pour sa mort à l'hôpital. Les beaux-arts font vivre libraires, marchands d'estampes, éditeurs de musique, directeurs de spectacles, et amusent le public; il faut que ces messieurs paient les beaux-arts avec l'argent du public. Tel était l'exorde de mon peintre; et il me semble fort éloquent et très-raisonnable.

Après ce préambule, il aborda, comme on dit aujourd'hui, le fond du procès. Sa parole avait de l'aisance et de la vivacité. D'ailleurs il pleuvait toujours; j'écoutai.

Il avait pour élève une jeune veuve de 35 ans présente à l'audience, vêtue d'une simple robe de toile que rehaussait mal un mauvais cachemire, vieux présent de noces, qui n'était plus qu'un tissu de reprises perdues; elles formaient tout le châle. La jeune veuve, malgré ses 35 ans, était plus fraîche que sa toilette; son teint avait encore de l'éclat, ses cheveux d'un beau noir, arrangés à *la Malibran*, accompagnaient heureusement son visage et cachaient les rides naissantes de son front. Mais ses yeux avaient perdu la vivacité qui devait

être autrefois leur seul mérite. Sa taille était lourde et sans grâce. Avec les avantages qui lui restaient, on concevait qu'elle prétendît plaire encore; mais on ne concevait pas qu'elle pût plaire, en effet, à un jeune homme surtout, et mon peintre n'avait pas 30 ans. Car c'était un procès d'amour que M. le juge de paix avait à juger sous une question de droit.

La belle veuve, en prenant des leçons du jeune peintre, comptait le séduire : elle l'engageait par mille agaceries, par mille sermens de veuvage éternel, que la coquetterie des femmes de son état sait si bien employer. Son maître, tout artiste qu'il est, ne s'enflamma point, ne s'aperçut même pas du manége. Il venait à l'heure de la leçon, la donnait très-consciencieusement, interrompait, sans les comprendre, les digressions sentimentales de son élève, finissait juste avec l'heure sonnante, prenait son cachet, et s'en allait. La dame, piquée au jeu, voulut triompher de ce cœur farouche : il était si attentif à diriger le pinceau de son élève, il avait l'œil si malhonnêtement attaché sur le modèle, qu'il la regardait à peine; il n'avait jamais fait attention à elle. Il faut le forcer de voir ces charmes auxquels il préfère une vieille tête de Romain, de David, et un matelot de Gudin : elle lui demandera de la peindre elle-même; il faudra bien qu'il la regarde : et le succès est certain.

Notre peintre y consent volontiers, et commence

le jour même. Cet empressement est d'un bon augure. Mais, devant son modèle, il observe, il ne soupire pas. Il peint les lis et les roses de ses joues, sans en dire un mot; il ne trouve à ses beaux cheveux d'autre mérite que d'être bien sous le pinceau. Il fait ce portrait comme une copie de tête d'étude; il travaille, et n'est pas épris de son ouvrage. Cette application froide, cette insensibilité d'imagination inquiètent de plus en plus la malheureuse veuve : mais, enfin, l'amour espère toujours; et elle espéra jusqu'au dernier coup de pinceau. Le portrait achevé, il le donne, ne dit rien, et sort comme après une leçon.

La pauvre veuve fut cruellement blessée de tant d'indifférence et de froideur : mais elle aimait, comme on aime à son âge, avec dépit. Puisqu'il ne comprend rien, il faut s'expliquer clairement. D'ailleurs, peut-être n'ose-t-il pas parler. Son silence est un excès de discrétion. Les bienséances n'empêchent pas la pitié, et son embarras la mérite. Est-il défendu aux femmes de faire des déclarations? Il y en a dans les romans d'aujourd'hui, dans les comédies de Marivaux, dans les vaudevilles de M. Scribe, où règne assurément le meilleur ton. Pourquoi ne préviendrait-elle pas ce jeune homme sans expérience, d'une extrême timidité, qui craint peut-être de l'offenser en lui disant ce qu'elle veut savoir? Elle soulagera son cœur novice d'un aveu qui lui pèse. Elle lui avouera ses sentimens, et l'autorisera à s'expliquer enfin.

Un mois s'était écoulé depuis que le portrait était fini. Notre peintre arrive chez la veuve un jour qu'il ne lui donnait pas de leçon. A sa vue, la dame se trouble; c'est assurément un aveu qu'il vient faire; il l'aime. Elle est heureuse, enfin. Elle va lui répondre avant qu'il ait parlé, quand le peintre lui dit avec une politesse parfaite : Madame, il y a aujourd'hui un mois que je vous ai remis votre portrait; mon usage est de ne presser personne; mais il faut de l'ordre à défaut de richesse. Je vous prie de me le payer ! On sent quel coup affreux ces paroles portèrent dans le cœur de la veuve. Elle n'avait pas encore oublié les attaques de nerfs; elle en eut une, et s'évanouit. Elle semblait mourante, ne laissant échapper, par intervalles, que ces mots : Vous payer ! vous payer ! Puis elle retombait dans un profond abattement.

Le peintre n'était pas sensible, mais il était humain; il s'empressa de donner des sels, des odeurs à la dame qui revint à elle. Notre jeune homme, qui ne comprenait pas plus le sens d'un évanouissement de femme, que les coquetteries et les demandes de portrait, attribua l'attaque de nerfs à son indiscrète réclamation : aussitôt que la belle veuve fut remise, il s'excusa de lui avoir demandé trop promptement le prix de son portrait. Il ne pensait pas qu'une créance de 25 francs pût la gêner, ni surtout la faire trouver mal; et il lui protesta qu'il était prêt à lui accorder un délai raison-

nable, et qu'il serait désespéré de lui causer la moindre émotion.

On devine comment ces excuses furent accueillies par la veuve; elle faillit s'évanouir une seconde fois. Mais elle aima mieux parler. Elle n'y pouvait plus tenir; son dépit, son amour, son orgueil humilié éclatèrent dans des invectives dignes des plus éloquentes femmes abandonnées, qu'on ait vues dans un poème épique ou une tragédie en cinq actes. Ces mots terribles : Vous payer! revenaient à chaque nouveau développement d'injures, et produisaient un effet comparable aux plus belles diatribes de Didon ou d'Hermione.

Notre peintre restait confondu; il ne concevait rien à cette déclaration d'amour exprimée en injures et avec l'accent de la fureur. Il reconnut qu'il avait eu affaire à une folle; mais la folie n'empêche pas de payer ses dettes; et, quand sa colère et sa poitrine furent épuisées, il répondit à la belle veuve avec la politesse la plus impertinente, qu'il n'aurait jamais osé venir demander son cœur auquel il n'avait aucun droit; mais qu'il réclamait seulement les 25 fr. qui lui étaient légitimement dus. La dame le traita de fat et d'insolent, et déclara qu'elle ne le paierait pas. Le peintre répliqua qu'il entendait être payé même des jolies femmes, et sortit pour aller chez l'huissier, au lieu d'aller chez le notaire comme l'espérait la pauvre Didon. De là, sommation, citation, comparution devant le juge de paix,

et plaidoyers assaisonnés, suivant l'usage, de personnalités, de scandale, et d'injures.

Quand l'artiste eut fini d'exposer ses droits au magistrat, la veuve s'avança vers le tribunal, et leva modestement son voile vert. Aussitôt le juge de paix ouvrit les deux branches de son binocle, sans doute pour lire la vérité dans les traits de l'intéressante plaideuse; et le greffier essaya les verres de ses lunettes bleues. Mais bientôt le greffier reposa ses lunettes sur son front, et le juge de paix replia son binocle; ce qui parut d'un mauvais augure pour la cause de la belle veuve. Après un salut, elle prit la parole, et, comme elle avait le sentiment des convenances et de la dignité du sexe, elle déclara d'abord faux et calomnieux tous les faits que je viens d'extraire de l'oraison du peintre. Elle prétendit qu'il lui avait demandé la permission de faire son portrait, et le lui avait galamment donné. Puis, par un retour soudain, il avait venu réclamer le prix d'un cadeau; elle devait le refuser. C'était spontanément, et, dit-elle tout bas en minaudant, par amour de l'art qu'il avait copié mes traits; je ne lui devais rien. D'ailleurs le portrait ne vaut pas les 25 francs; regardez-le, monsieur le juge, et regardez-moi; me ressemble-t-il le moins du monde? Ce n'est pas mon portrait. Une femme ne doit pas parler de ses charmes, mais comparez ces yeux éraillés et morts avec les miens; cette figure pâle et fanée avec la mienne. Ce n'est

pas moi. Faut-il que je paie le portrait d'une vieille duègne de l'imagination de monsieur? Qu'il aille l'offrir au modèle. On ne lésinera pas sans doute sur le prix d'un si beau chef-d'œuvre. Quant à moi, je suis prête à le rendre; le voici; j'en fais, comme on dit je crois, une offre réelle; je dépose entre les mains de M. le greffier cette belle figure. Je ne la connais pas. Je ne l'ai pas commandée. Monsieur me l'a donnée, je l'ai acceptée par politesse pour ne pas blesser son amour-propre. Il me suscite un méchant procès; je lui rends son cadeau. Mais le payer! jamais. Il est bien heureux que je ne sois pas coquette! Si je l'étais, il n'en serait pas quitte avec un pareil portrait pour deux cents francs de dommages-intérêts. Ce ne serait pas trop, je pense, estimer l'honneur de sa figure. Mais je suis généreuse, voilà le portrait. Un juge est le protecteur de la veuve. J'attends justice et réparation.

Ce discours fit une vive impression sur l'auditoire. Les sensations furent diverses, deux partis étaient déjà formés. Les femmes trouvaient la harangue pleine d'éloquence et de vérité. Le peintre était un fripon, un calomniateur, un monstre, enfin. Les autres spectateurs prenaient sa défense et n'épargnaient pas les épithètes de vieille coquette et de folle à l'éloquente veuve. Ce procès avait fait naître vingt disputes au moins aussi vives que celle des parties elles-mêmes.

L'huissier imposait silence à chaque instant aux disputeurs qui dissertaient de plus belle sur le fait et le droit, et même sur la sentence qui allait être rendue.

Le juge de paix, après avoir entendu ces deux plaidoyers, suivis de répliques et de dupliques, déclara la religion du tribunal suffisamment éclairée, et se mit à délibérer.

J'étais à côté d'un habitué de tribunaux, qui connaît tous les magistrats inférieurs et supérieurs de la capitale, depuis le juge municipal qui connaît des portes ouvertes à heure indue, des pluies nocturnes tombant des fenêtres sur l'honnête passant, des refus de balayer malgré le choléra et la police, et autres menus délits, jusqu'à monsieur le garde des sceaux, qu'il a entendu plaider autrefois dans les grandes causes politiques de la restauration. C'est un honnête rentier de la rue Saint-Claude, qui vit d'audiences, sans être ni avoir jamais été juge ou avocat. Il n'est pas abonné à la Gazette des Tribunaux; à quoi bon? il la sait la veille. Il va de la police correctionnelle à la cour d'assises, et ne néglige même pas la justice de paix qui a aussi ses causes célèbres. Il sent à une lieue de loin un procès intéressant, ridicule, ou scandaleux. Il a des intelligences avec tous les huissiers; aussi a-t-il sa place réservée dans toutes les cours, dans tous les tribunaux. On le voit à la porte des audiences avant tout le monde; et il en sort le

dernier. Il veut connaître non-seulement l'arrêt, mais les secrets de la chambre du conseil, et tous les commérages de la justice. Il vous dira les noms de la majorité ou de la minorité, ou s'il y a eu partage. La justice n'a pas de huis clos pour lui. Mon savant habitué me dit, avec l'assurance d'un esprit infaillible, d'un ton de magistrat souverain: Elle sera condamnée avec dépens. — Comment prévoyez-vous si nettement la sentence? J'en suis sûr, je connais monsieur le greffier. Il n'a jamais aimé les femmes, parce que, dit-on, les femmes ne l'ont jamais aimé. Il ne manquera pas l'occasion de s'en venger sur la belle veuve. — Mais c'est, je pense, monsieur le juge de paix qui juge, et non pas monsieur le greffier. — Vous ne connaissez donc pas monsieur le juge de paix? — Je n'ai pas cet honneur. — Monsieur le juge de paix est un ancien avoué de la création... des avoués, d'avant le code, enfin. Il n'a pas fait son droit, et ne l'a pas étudié depuis; ses lumières personnelles n'y suppléeraient guère, car entre nous, c'est un esprit fort borné. Il est incapable de juger, et plus encore, de rédiger un jugement. Il a recours, pour l'un et l'autre, à monsieur le greffier. Ah! c'est là un homme capable. Il était commis greffier en 1791, sous l'illustre Henrion de Pansey, alors simple juge de paix, élu à la naissance de l'institution par les citoyens de Paris. On savait choisir alors! Vous pensez que M. le greffier a

profité sous un pareil maître. C'est lui à qui ce grand magistrat a confié le soin de corriger en second les épreuves de son traité *de la compétence des juges de paix!* Il y a relevé trois fautes de copie! J'en ai vu la preuve. Monsieur le greffier sait donc à fond la jurisprudence de sa juridiction. Il se rappelle toutes les causes, toutes les sentences depuis 1791. Il décide, d'après cela, sans peine. Sa justice est de la mémoire : et l'autorité est sa loi. Voilà pourquoi il est l'oracle de son juge de paix, qui ne rend de sentence que d'après son avis.

En effet, je m'aperçus que la délibération du juge de paix se passait en signes qu'il adressait au greffier, et auxquels celui-ci répondait d'un air impératif. J'observai sa pantomime; elle condamnait la pauvre dame sur tous les chefs. Et bientôt après cette consultation muette, le juge de paix traduisit ces gestes par un jugement de condamnation très-laconique et très-mal prononcé, qui obligeait la belle veuve à payer le prix de sa figure avec dépens.

Un grand tumulte éclate aussitôt dans l'auditoire qui s'était passionné pour les plaideurs. La moitié de l'assemblée cassa par ses protestations et ses murmures l'arrêt de la justice; on pense bien que la belle veuve n'oublia pas le droit du plaideur condamné, et qu'elle maudit tout haut son juge étourdi de tout ce vacarme, et qui ne pouvait rétablir le silence. Mais monsieur le greffier frappa

sur son bureau avec un couteau de buis, et tout rentra dans l'ordre. La belle veuve, en sortant, lança un regard terrible au jeune peintre, et jeta de rage son portrait par terre; et nul galant ne vint, en le ramassant, la consoler de la perte de son procès. Le jeune homme, joyeux et calme, me salua en passant, et me rappela qu'il demeurait passage de la Marmite, nº 12.

Mon voisin, l'habitué d'audiences, me dit d'un air de satisfaction : Vous voyez que je ne me trompe pas; mais ce sera la dernière cause aujourd'hui. — Le temps de l'audience n'est pas écoulé. —Monsieur le greffier est d'un déjeûner-dînatoire. — Pour cela la justice sera remise à huit jours? — Vous voyez bien qu'il a un habit noir tout neuf, sous sa robe qu'il vient d'acheter aussi. Son ancienne datait de l'entrée de Louis XVIII à Paris, en 1814, et avait eu l'honneur de balayer la poussière du grand escalier des Tuileries, le jour de la présentation des juges de paix à sa majesté d'Hartwell. — Pourquoi cette dépense et ce luxe nouveau? — Il a fait ces emplettes sur les produits du choléra. — Quel rapport peut avoir le choléra avec un habit neuf et une robe de juge? — Le choléra a beaucoup donné dans l'arrondissement; il y a eu par conséquent beaucoup de scellés. Le registre du greffier pourrait servir de contrôle aux bulletins sanitaires. Notre greffier a eu la meilleure part dans la mortalité. L'épidémie lui a bien rapporté

vingt mille francs; elle lui sert à compléter la dot de sa fille, dont le mariage est fixé, et à remonter sa garde-robe qui faisait honte aux justiciables de l'arrondissement. Vous voyez que le choléra a quelques bons effets : il dote les filles et relève la dignité de la justice. — Je vous soupçonnerais d'être médecin. — Je ne suis même pas apothicaire, mais j'observe, et j'ai lu qu'il n'y avait pas, dans la nature, de mal sans un bien. Voilà tout.

Pendant cette conversation, l'huissier avait appelé plusieurs causes qui, en effet, avaient été remises par le juge de paix qui, poliment, ne voulait pas retarder le dîner de son greffier. Parmi les affaires dont l'huissier disait seulement l'objet principal, il s'en trouva deux qui excitèrent la gaîté et l'intérêt de l'auditoire.

Dans la première, il s'agissait de la propriété d'un épagneul que deux femmes se disputaient. On s'attendait à un jugement égal à celui de Salomon, ou au moins à une scène des *Plaideurs*. Mais, sans ordonner la comparution de l'animal en litige, le juge de paix confia l'examen et la difficulté de l'épreuve à monsieur le directeur de l'hôtel-dieu des animaux domestiques, rue de Clichy, dont l'expérience fut acceptée pour arbitre. La majesté de l'audience fut sauvée, mais l'auditoire, qui ne s'en soucie guère, fut cruellement *désappointé*.

L'autre affaire était une question de brevet d'invention. Deux chapeliers prétendaient chacun à

l'honneur exclusif de la grande invention des chapeaux imperméables. La question était grave, et l'intérêt universel, si l'on considère l'usage de l'objet disputé. Les plaideurs produisaient deux brevets bien en forme pour la même invention. Ils étaient assistés, l'un d'un avocat en robe, qui ne croyait pas déroger en plaidant devant la justice de paix pour une si belle cause, l'autre d'un clerc d'avoué, en frac, aux cheveux bouclés et à la longue barbe; mon voisin me dit qu'il était à la fois praticien et auteur dramatique; qu'il avait composé seul un mimodrame pour Franconi, et que, même, il faisait en ce moment un quart de vaudeville. C'était tout ensemble l'espoir de la basoche et de la littérature.

Les plaidoyers étaient préparés; les parties voulaient être jugées. Mais le greffier, qui n'aimait pas les procès et surtout les avocats quand il avait faim, représenta aux parties qu'il valait mieux partager les profits de l'invention, que de se les disputer en payant des frais, des dommages-intérêts et des amendes. Son allocution fit réfléchir les deux inventeurs, qui se concilièrent malgré leurs avocats: ils prièrent tout bas le greffier d'accepter le lendemain, comme pièce au procès, un chapeau neuf imperméable, qui seul manquait à la restauration de sa garde-robe. Par cet arrangement le juge de paix n'eut la peine ni d'entendre plaider, ni de juger. Les plaideurs gardèrent tous deux leur bre-

vet et leur argent, et le greffier fut honnêtement dédommagé de l'expédition du jugement qu'il perdait pour un dîner.

Toutes les autres causes furent ajournées en masse, malgré les cris des plaideurs; et, sur un signe du greffier, le juge de paix leva l'audience. Aussitôt le greffier prit furtivement son chapeau caché sous le bureau, ôta sa robe avec toute la prestesse d'un changement à vue, et disparut pour aller chez Grignon. Mon voisin retourna dans sa rue Saint-Claude, après avoir salué l'huissier avec une familiarité tout amicale.

La pluie avait cessé. Je repris ma route sans regretter le temps perdu; et je conseille à ceux qui sont surpris par le même accident, d'entrer, comme moi, dans une audience de justice de paix. L'auditoire seul est curieux : c'est une galerie de caricatures où Charlet et Philippon n'auraient qu'à copier. Enfin, les affaires peuvent être, comme on voit, aussi plaisantes que les figures; et ce passe-temps vaut bien quelquefois une séance de la Chambre des députés, et même telle soirée de nos théâtres à grands mélodrames ou à petits vaudevilles. Si l'on s'ennuie, du moins on ne paie pas,

Et cela fait toujours passer une heure ou deux.

ALPHONSE-FRANÇOIS.

LA PLACE....

Ibam fortè viâ sacrâ.
HORACE.

COMMENT l'appeler ? Entre tous ses noms, elle est sans nom, comme ce piédestal est sans statue, cet arc de triomphe sans dédicace et sans héros, ce temple sans Dieu ! Entre tous ses noms, lequel accepter ? — Celui de Louis XV ? On le répudie, et certes je n'y tiens pas : il n'était bon qu'à expliquer que la monarchie eût péri là, relevée de ses scandales par le martyre, et lavant ses souillures au plus pur de son sang. — Celui de la Révolution ? On l'exhume en effet : serait-ce que la Révolution fût tout entière dans ce sang versé sur le pavé où nous sommes, et que ce soit son titre de gloire d'y

avoir battu monnaie par la main des bourreaux! — Celui de la Concorde, enfin? Ah! point de dérision dans un tel lieu.... La Concorde! Admirez le spectacle qui nous entoure. Voyez si notre France peut s'accorder dans un sentiment, dans une volonté, dans une consécration. Pourquoi, de tous côtés, ces ruines? ruines d'hier, ruines de monumens qui semblent détruits sans être encore achevés! Pourquoi tous ces amas de pierres qui gisent épars à leur pied? Que veulent dire tous ces échafaudages noircis, que chaque gouvernement qui passe a soin de grandir d'un étage, pour déplacer l'assise que le précédent a péniblement élevée? C'est l'image des quarante ans qui viennent de s'écouler. C'est notre histoire empreinte dans nos travaux suspendus, dans nos créations changeantes. Sur cette place fatale, il n'y a eu de stable que les échafauds. Eux, ils sont restés debout, quinze mois durant.

D'abord, ce fut la statue équestre de Louis XV. On imagina de l'appuyer sur quatre vertus pliées en cariatides, et affaissées comme les esclaves ou les vaincus antiques. Au fait, elles devaient fléchir sous le fardeau de tant de vices et de déportemens. Long-temps, le monument terminé sembla redouter la lumière. Un voile pudique le cachait à tous les yeux. Louis XVI, à la longue, le fit inaugurer. C'était la victime rendant gloire à celui pour qui elle devait payer. Mais l'image profana-

trice n'eut pas un long règne. Le monarque qui, en corrompant, jusqu'à la moelle des os, la monarchie de France, n'avait eu qu'une sollicitude, c'est qu'elle vécût autant que lui, ne pouvait pas attendre que ses honneurs vécussent plus qu'elle. A Louis XV succéda, par une mystérieuse justice, la liberté; la liberté d'alors, la liberté au bonnet de Phrygie et à la hache d'airain, la liberté qui promena la mort sur tous les rangs comme Louis XV y avait promené la honte, cette liberté démagogique, ministre terrible de toutes les vindictes du ciel. L'image funeste domina l'échafaud dressé contre son piédestal : c'était la divinité brillant sur l'autel. A la fin, l'autel sanglant tomba. Vint cet homme, né aux flancs de la Révolution pour haïr, combattre, et enchaîner sa mère. Il renversa la liberté, sans qu'on puisse dire s'il détestait davantage les excès qu'elle avait consacrés, ou bien son nom et ses droits. A la place de d'idole abattue, il annonça je ne sais quelle colonne, dont les Parisiens admirèrent un vain simulacre, mais que l'on ne construisit jamais. Plus tard, la Restauration décréta un monument réservé au même sort. Elle n'en a fait que les devis, les commandes, les fondations, cette enceinte de planches, l'ornement fidèle de toutes nos places publiques, le linceul dont nous semblons, par prévoyance, vêtir toutes nos créations. De loin, vous voyez surgir le piédestal désert, qui étale

sur ses parois de marbre le nom de la charte écrit au charbon, et porte sur son socle blanc un drapeau tricolore. C'était bien la peine que Charles X, le lendemain de l'expédition d'Espagne, à la tête des grands corps de l'État, au milieu de toutes les pompes de la religion et de la victoire, vînt poser la première pierre d'un monument expiatoire aux manes du roi martyr! Ces pompes, ce vœu, ce roi et sa monarchie, tout a disparu. A la place, il y a le drapeau tricolore. Mieux avisés aujourd'hui, nous ne paraissons pas avoir encore de parti pris pour remplacer Louis XV, ou Louis XVI, où la Liberté. Ces pierres d'attente, ces planches, ces blocs à demi taillés, une ruine enfin, tout cela a des chances de durer.

L'instabilité de ce lieu s'est étendue à tous les édifices dont l'aspect le décore. Les regards ne peuvent nulle part se réfugier sur quelque chose d'achevé. Devant nous, se déploie le vieux manoir des rois, seul immuable, parce qu'il n'est point de notre âge. Les Tuileries forment la limite du Paris antique et du Paris moderne, des anciennes mœurs et des nouvelles, la limite de deux mondes. Caravansérail fidèle de la puissance, tous les gouvernemens y ont trouvé tour à tour l'hospitalité, la Convention, l'Empire, la royauté ancienne, la nouvelle, sans que ces murailles noires de siècles prissent l'empreinte des révolutions qu'elles ont abritées. La trace d'un boulet de juillet 1830, pro-

fondément marquée sur une des colonnes, a rendu des réparations nécessaires. Il fallait que le palais séculaire gardât une cicatrice de nos combats.

A notre droite, le Palais des Députés est en construction. C'est au sein de la demeure des Condés que la tribune s'élève. La Révolution bâtit sur une première pierre que M. de La Bourdonnaie a posée. Là, une monarchie a été abattue, une autre élevée. La vieille salle a pris ce moment pour s'écrouler. Le quai et tous ses abords sont chargés de décombres; et l'Hôpital, d'Aguesseau, Montesquieu, que nous avons vus, il y a quelques années, inaugurés sur les degrés, montrent déjà un front vert de vétusté, comme si, pour des sages même de pierre, des années telles que les nôtres pesaient du poids des siècles!

Plus loin, l'arc triomphal de l'Étoile sait-il encore quels triomphes il sera chargé de raconter à l'avenir? D'abord, c'était Wagram; depuis, ce fut le Trocadéro. Aujourd'hui, à la place de la gloire, c'est la statistique qu'il est question de consacrer. Un rapport, que j'ai vu au Moniteur, parle de charger le monument colossal des statues de nos quatre-vingts chefs-lieux. Ce sera une leçon de géographie bien chère à donner à nos enfans. Jusqu'ici les arcs de triomphe servaient à l'histoire, mère féconde des grands préceptes et des grands services. A la vérité, les derniers mots n'en sont pas dits. Toutes ces Cybèles monotones, qu'on

projette, se transformeront, j'espère, en guerriers ou en législateurs illustres. Le marbre a dû, de nos jours, se plier à changer souvent de vocation et de destinée. Qui pourrait dire quels Mutius Scévola, quels Horatius Coclès de pierre ou d'airain sont devenus ensuite des Césars, qui, se convertissant dans leur âge mûr, se disposaient à édifier nos églises, changés en saints et en apôtres, quand la révolution de 1830 a ouvert, devant leur ambition ranimée, des carrières nouvelles!

Voyez à gauche la Magdeleine! D'abord, ce sont les architectes qui tournent et retournent ses fondations. Ensuite, ce sont les gouvernans. Dévôts un jour à la religion, un autre à la victoire, tantôt à des fictions, tantôt à des souvenirs, ils n'ont pas su donner à une simple église plus d'assiette qu'à nos lois. Aujourd'hui, le tour du temple de la gloire est revenu. Vaine et ambitieuse folie! On ne refait pas Rome et la Grèce après deux mille ans. L'Olympe antique fut une création heureuse, parce que c'était un effort de l'humanité pour arriver jusqu'au trône de la Providence, et qu'on peuplait l'univers de ce Dieu qu'on ignorait. Nous, c'est pour le bannir de l'univers et suppléer à ce vide immense, que nous inventons des allégories sans enthousiasme, des fictions sans foi, des apothéoses sans magie. Mais on ne fait pas de la mythologie avec des décrets de l'Empire. On n'en ferait même pas avec ses trophées. Notre

temple de la gloire, s'il s'achevait, resterait désert. Il n'aurait ni un peuple, ni des pontifes, ni des dieux.

La place immense, d'où la vue s'étend sur toutes ces constructions, témoignages à la fois de la grandeur et de la fragilité de nos desseins, pourrait être la plus magnifique perspective de l'univers. Son aire est si vaste, ses proportions si régulières et si nobles! Ajoutez ce jardin royal de Lenôtre, ces Champs-Élysées dignes de leur nom, ce fleuve aux détours superbes, ces ponts élégans, ces palais rapprochés, ces dômes lointains! Où trouver ailleurs plus de splendeur et de beautés? Mais non : cette place délabrée, avec les bornes à demi enterrées et oisives qui l'obstruent, les échafaudages qui l'environnent, celui qui la coupe et la domine, frapperaient de tristesse le passant même qui ne saurait pas que chaque pavé qu'il foule peut lui raconter la chute d'un roi, d'une reine, de princesses révérées, de femmes brillantes, de jeunes filles mariées à l'échafaud, de capitaines, de citoyens illustres, de toute l'élite d'un grand peuple. Et comment l'ignorer? Il y a sur ce sol extraordinaire, je ne sais quel sceau de tous nos malheurs. L'été, un soleil ardent vous dévore : c'est le désert; c'est une vue de Thèbes ou de Palmyre. Pour qui le désert ne s'est-il pas peuplé mille fois de toutes les victimes qui y furent moissonnées par la faux impitoyable? L'hiver, la brise


règne sans obstacle ; on marche au milieu de la tempête. Comment ne pas se souvenir de ces autres tempêtes qui ont consommé tant de destructions ? Pour mon compte, jamais je n'ai traversé le théâtre de ces affreuses scènes, sans assister de nouveau au drame horrible que pourtant je n'ai pas connu, qui a précédé de plusieurs années mon berceau, mais qui pèse sur mon ame de Français et sur ma raison, comme si nous avions tous notre part de tous ces parricides, ou bien qu'en me vouant à la discussion des intérêts de mon pays, j'eusse contracté plus qu'un autre citoyen l'obligation de défendre la liberté française contre toutes les difficultés et tous les périls amassés sur elle par ces coupables, par ces affreux débuts. Là, elle a laissé à son passage comme une traînée de sang vive, ineffaçable, qui saisit en quelque sorte à la fois l'œil et la pensée. Là, s'est accomplie la plus effroyable et la plus longue hécatombe humaine dont se soit flétrie l'histoire des nations civilisées, exemple terrible des voies où se précipite un peuple qui se méprend à ce grand nom de liberté, et en poursuit l'image dans les révolutions, la république, la puissance populaire, au lieu de la chercher dans les progrès du temps, l'ordre et les lois. Là, une démocratie victorieuse, incapable par cela même de lutter contre ses passions déchaînées, incapable de se pacifier, de se régir elle-même, et poussée dès-lors à prendre les têtes

pour avoir les patrimoines, a précipité ses flots sur ses flots, noyant dans l'abîme, comme une vaine épave, la société ancienne tout entière, et confondant avec elle, dans un même naufrage et une ruine commune, les promoteurs, les chefs, les amis, les soutiéns de la révolution même. Là, nos pères ont vu la magistrature antique, le parlement en corps, les Molé, les d'Espréménil, les Gilbert des Voisins, les Hocquart, les Pasquier à sa tête, disparaître tout entiers dans ce lit de justice de la démagogie. Là, l'administration, la finance, le clergé, la noblesse, sont venus, par charretées de soixantaines, apporter leur contingent de mort. Là sont inscrits en lettres de sang tous les grands noms de la France, les Montmorency, les Villeroy, les Béthune, les Mirepoix, les Noailles, les Beauvilliers, les Créquy, les Tonnerre, les Crussol, les Broglie, les Thiars, les Boufflers, les Talaru, les Soyecourt, les d'Estaing, les Saint-Priest, que sais-je? toute cette élite de l'ancienne monarchie, dont assurément le long empire n'avait pas été sans reproche, qui avait mêlé bien des désordres à bien des travaux, à bien des progrès, à bien des conquêtes, mais qui, marquant dans l'histoire du monde par beaucoup de corruption, y marquera par encore plus de gloire. Là, le tiers-état eut aussi sa dette de sang à payer : tout ce qui se distinguait de la multitude par la richesse ou le mérite fut livré là aux Pro-

custes populaires. Qui ne sait quelle foule de banquiers, de jurisconsultes, de notaires, d'écrivains se pressent sur les listes des proscrits immolés là? Les lettres et les sciences demandent à ce pavé muet Chénier, Roucher, Linguet, Thouret, Lavoisier, divisés de leur vivant, réunis par la mort. La vertu ou le talent ont été frappés là sur les Malesherbes et les Vergniaux, sur les Lachalotais et les Gensonné, sur les Magon-Labalue et les Brissot. La victoire ne fut pas plus respectée que l'éloquence et la vertu. Là, l'armée vit périr ses chefs des rangs divers : Custine et Houchard, Westermann et Biron, Dillon et Ronsin, Lamorlière et Beauharnais, La Valette et Luckner, arrachés aux combats pour donner leur vie sur ce champ de bataille où il n'y a qu'une chance, la mort; qu'un adversaire, le bourreau! Là, Charlotte Corday expia son crime héroïque, madame Élisabeth ses royales, ses angéliques vertus, la malheureuse Dubarry ses joies et ses honneurs infames. Là, toute la cour, les duchesses du Châtelet, de Grammont, d'Ayen, les maréchales de Biron, de Noailles, de Lévy, se rencontrèrent avec la jeune Camille Desmoulins, avec la veuve d'Hébert, avec la femme forte de la république, avec madame Roland, dans ce pêle-mêle de l'échafaud. Là, périt le roi. Le roi paya pour toutes ces illustrations, ces croyances, ces traditions du passé dont il était le représentant auguste, et sa patrie a payé de qua-

rante ans de misères l'holocauste parjure. Le vieux pacte social sur la foi duquel un peuple a long-temps vécu, ne se déchire pas, sans que le sol ne tremble jusques aux fondemens.

Peut-être y eut-il un attentat plus grand encore. Un roi, en définitive, c'est un homme. Quand il naît, il sait qu'il pourra mourir de la main des hommes. Le fer des combats peut l'atteindre. La haine et la révolte ont mille chemins battus pour arriver à sa vie. Dans le jeu des destinées humaines, il met ses jours sur la carte où le sort a mis un royaume. Mais des femmes! Mais la reine! Mais Marie-Antoinette, cette princesse, arrivée au sein de la France parmi tant d'hommages, entourée d'abord de tant d'amour, faite pour régner par la magie de la grâce et de la beauté, plus que par la majesté du rang suprême! Et sur cette terre de chevalerie et d'honneur, elle ne trouve, au lieu de la brillante et douce hospitalité du trône, que des calomnies, des insultes, des périls renaissans, enfin des fers, un cachot, puis la mort; la mort affreuse, la mort des criminels, la mort sur le tombereau infâme, la mort là, en face du palais des rois, l'œil sur la demeure auguste où elle a régné, où ses enfans ont grandi pour régner à leur tour, lieux remplis long-temps des enchantemens de la puissance, des illusions de la jeunesse, de ces grandes promesses de la France, de qui l'adoption semblait être le bonheur et la gloire! Tout a

disparu. Le talisman est brisé. Il reste des murailles muettes, une populace furibonde, et un échafaud. Qui dira tout ce qui s'est passé dans cette ame et si haute et si tendre! Quels flots de mépris s'en épanchèrent sur ce peuple insensé qui appelle tout cela de la liberté, qui plie sous d'ignobles tyrans, et se console d'avoir pour maître le bourreau, parce que les plus illustres têtes sont courbées sous le niveau de fer! Enfin le tombereau s'est arrêté. Marie-Antoinette jette un dernier regard autour d'elle. Là le trône; ici.... Reine, c'est le trône encore. Vous êtes plus grande que vos assassins. Montez les degrés avec votre majesté calme et fière. Eux, ils n'auraient pas votre courage; eux, ils trembleront devant Dieu, ils rougiront devant les hommes! Ah, sans doute, à ce moment suprême, une espérance lui est apparue tout à coup, non plus l'espérance divine qui la soutenait jusque-là, mais l'espérance de la terre. — Un bras vengeur va se faire voir! du sein de la foule, un cri va se lever! De tous ces hommes qui l'admiraient naguère, qui étaient à ses pieds, qui auraient mis l'orgueil et la félicité de leur vie dans un de ses sourires, quelqu'un va s'élancer! — Où donc sont-ils tous? Quoi! dans notre France, pas un homme ne sera mort pour la reine, pour Marie-Antoinette, pour la plus noble des femmes et la plus belle! Pas un! tout fait silence. Je me trompe : voilà un cri.... Un cri de joie et de triomphe.... Elle n'est

plus! Malheureux peuple! elle sera vengée, et avec elle ces milliers de têtes innocentes tombées là sous ta rage désastreuse. Dans quelques jours, reviens contempler un nouveau sacrifice, celui de la Gironde, menée là presque tout entière, la Gironde, coupable d'avoir voulu comme toi la république que nos mœurs repoussent, et d'avoir voulu avec toi le régicide, contre lequel sa conscience criait. Plus tard, ce sera la Montagne même que tu verras apporter ici son tronc déchiré; tu regarderas avec stupeur la Convention faisant justice d'elle-même, se décimant pour complaire aux clubs, envoyant là par coupes réglées des bandes de ses législateurs homicides, un jour, les Anacharsis-Clootz et les Chabot, un autre les Chaumette et les Danton, jusqu'à ce qu'enfin les monstres qui ont servi d'instrument à la Providence pour châtier tous ces monstres, poussés par une force inconnue, viennent à leur tour porter là leur tête condamnée, et que les survivans de Robespierre, les Couthon, les Saint-Just, les Henriot, ferment eux-mêmes la longue procession de leurs victimes! Mais, peuple infortuné, tes tyrans tombent et non pas la tyrannie. Tu passeras de servitude en servitude; et, à cette même place, quelque jour, un autre spectacle t'attend. Là, toujours là, s'élèvera un autel autour duquel viendront, à la tête de leurs bandes victorieuses, tous les rois de l'Europe conjurée, bénir Dieu de t'avoir vaincu et de t'avoir

châtié. Ce sera la messe de la fédération des rois, et il se trouvera encore dans ton sein des voix promptes à célébrer la victoire de l'étranger. Les monarques, dont le bras vengeur aura brisé les aigles, démembré l'empire, dévasté ses trophées, s'entendront remercier tout haut par des voix françaises, les voix de politiques lauréats d'alors, lauréats d'aujourd'hui, de leur *patriotisme européen*. Après la servitude, Dieu nous envoie la honte. Et tout cela se tient dans les conseils de la justice qui régit les choses humaines. La démagogie et ses crimes nécessaires nous ont poussés, comme un troupeau épouvanté de lui-même, sous la verge du despotisme ; le despotisme, contraint, pour se faire suivre, de nous mener de triomphe en triomphe jusques aux bouts du monde, soulève le reflux de toutes les nations comme de tous les rois, tombe écrasé sous le flot terrible, et nous laisse en proie à la conquête.

Ainsi, la révolution revient trouver les fourches caudines à son berceau. C'est ici même qu'elle avait commencé son cours; ici, au Pont-Tournant, que s'étaient allumés les foudres du 14 juillet; et voilà son char ramené par la fortune irritée au point de départ! Ici, à la voix d'un peuple en démence, la Raison célébra ses rites en même temps que la Terreur ses sacrifices. Et, au même lieu, le même peuple verra cette religion de ses pères qu'il avait bafouée, cette royauté

qu'il avait proscrite, déployer victorieusement leurs pompes expiatoires, et inaugurer des monumens vengeurs!

Sans doute, la Restauration eût fait mieux de ne pas se rappeler l'histoire de ce lieu solennel, et celle de nos emportemens. Elle eût mieux fait de ne pas vouloir des satisfactions de marbre et d'airain. Elle avait tort de se heurter à ces souvenirs, de toucher à nos plaies, de remuer nos crimes qui s'élevaient entre elle et nous!

Mais j'ai toujours admiré que l'opposition, quand elle réclamait contre cette pensée, le fit, disait-elle, dans l'intérêt des fêtes populaires qui pouvaient en être gênées.... Des fêtes! que nos orateurs et nos publicistes eussent le courage de vouloir ici des fêtes, de craindre pour les joies du peuple l'aspect d'une commémoration de deuil et de regret, je ne puis le comprendre. Avec ou sans marbre funèbre, il est des souvenirs qui pèsent éternellement sur la mémoire des nations, que le temps n'altère pas, que l'immoral oubli ne peut atteindre. Il y a du vrai dans tous ces miracles que le peuple rapporte de marques de sang restées éternellement attachées au pavé où le fer trancha de grandes vies. Il est des victimes dont le sang ne s'efface jamais.

Les Romains appelèrent *voie sacrée*, la rue où l'affreuse Tullie poussa son char sacrilége sur le cadavre de Servius, immolé comme Louis sous les murs de son palais.

Ipse, sub Æsquiliis, ubi erat sua regia, cæsus,
Concidit durâ sanguinolentus humo.

Après plus de deux mille ans ce nom et ce souvenir imposans vivent encore. Quoiqu'il n'y ait point de statues pour parler aux passans du parricide antique, l'habitant de Rome et le voyageur disent toujours : C'est ici. Une sorte d'horreur religieuse a consacré, durant le cours de vingt-trois siècles, la dalle où tomba le roi législateur! Et pourtant une seul main l'avait frappé, et il tomba seul. Ce n'est point seul que Louis trouva ici les horreurs d'un assassinat juridique. Il n'est pas une famille française qui n'ait participé à ce tribut de sang. Toutes les illustrations de son temps lui ont fait cortége. C'est au milieu d'une cour, au milieu d'un peuple de victimes, qu'il s'est avancé, comme un roi qui mène au combat ses sujets, vers l'échafaud insatiable. La nation tout entière, par la patience dont elle fit preuve, sembla complice de ses meurtriers. Il put demander à Dieu que son sang ne retombât point sur la France, et il le demanda en vain. Ah! ayons aussi notre voie sacrée. Craignons d'affaiblir par nos jeux et nos transports populaires l'utile majesté de tant de souvenirs solennels. Craignons d'insulter à tant de manes amoncelés. Un peuple libre qui danserait sur de tels sépulcres, serait capable d'en creuser de nouveaux.

Je sais que toutes les puissances qui ont régné sur la France de nos quarante années sont venues déployer sur ce vaste et mouvant théâtre leurs pompes éclatantes, les trophées, les allégresses du temps. Mais je sais aussi que c'étaient des allégresses, des triomphes, des grandeurs, qui devaient vivre un jour. A quoi ont servi ces fausses joies du peuple aux gouvernemens qui les ont invoquées? Le bonnet rouge, l'aigle impériale, le drapeau blanc lui-même ont rallié ici tour à tour l'ivresse populaire. Ici, l'art des Ruggieri a été prodigué pour honorer toutes nos commotions civiles, et elles portaient des fruits aussi durables que ces bouquets et ces girandoles de lumières sitôt effacées. Ici, nous avons célébré toutes les victoires de la grande armée, et, en définitive, à quoi ont-elles abouti? Ici nos pères ont entendu la voix de Robespierre proclamant l'Être suprême à la tête de la Convention ; et l'Être suprême n'a pas duré. Au fait, la Convention déposait contre lui. Ici, la république nous convia à toutes ses parades grecques et romaines; et la république nous fait horreur! Ici, le même peuple qui avait vu tomber tant de têtes illustres et sacrées, se pressa pour applaudir le dauphin de France, reparaissant heureux et fier à la tête des phalanges françaises qui avaient couru de la Bidassoa dans Cadix pour renverser la révolution espagnole, l'émule timorée de la nôtre. C'était la première fois qu'un Bourbon

passait sur cet emplacement de funeste mémoire. Le roi, les princes, la fille de Louis XVI, s'étaient toujours détournés jusqu'alors, par les quais voisins, pour ne pas mettre la roue de leur voiture où avait passé la charrette impie. A dater de cette entrée triomphale, leur scrupule fut levé; apparemment ils pensèrent que la victoire lavait tout, que la puissance qui donne l'avenir couvrait le passé. Et l'avenir s'est évanoui; le passé seul est resté.

Il me souvient que, bien jeune, je ne comprenais déjà point des fêtes sur ce sol extraordinaire qui semble trembler toujours. Aujourd'hui encore, je suis près quelquefois de m'étonner qu'il n'y ait point une sorte de superstition publique qui attache l'idée de la fatalité à toutes les joies dont cette place est le théâtre. Elle avait vu les pompes du mariage de l'auguste Antoinette. Qui ne se rappelle ce qu'elles furent, quelles scènes d'épouvante et de mort les désolèrent, ici même, à l'entrée de la rue Royale, comme des avertissemens et des présages? Certes, jamais présages ne furent si effroyablement véridiques. Ce n'était pas assez que le jeune et royal couple dût revenir bientôt à ce même lieu, pour y achever son rapide pèlerinage à travers toutes les grandeurs et toutes les infortunes de la terre. La couche royale n'a point laissé d'héritiers. L'orphelin du Temple est mort de sa captivité, de son deuil, de ses souffrances, de son étoile qui l'avait fait naître pour le trône de France. Sa sœur, l'An-

tigone des temps modernes, a vécu, parce qu'il y avait un malheur plus grand que celui de mourir à quinze ans dans les fers : c'était de vivre, de vivre pour amasser les misères sur les misères, pour voir sans cesse se relever et choir le trône, pour retomber toujours, comme par un poids fatal, sur la dure couche de l'exil.

Cette place a vu d'autres fêtes et un autre hyménée, dont nous nous souvenons tous. Celui-là fut brillant ; nul augure sinistre ne l'attrista. Qui oubliera ces miracles de la magnificence impériale, ce luxe de lumières, de fanfares, d'or, de rois, ces armes replendissantes, cette ivresse populaire, tout ce mouvement, toute cette attente de la France qui voyait se fixer enfin ses destinées flottantes, et s'éloigner pour jamais, par cette résurrection de la monarchie absolue et nobiliaire de Louis XIV, le monstre de l'anarchie, désormais l'épouvantail universel des esprits ? De quel œil elle contemplait le cortége superbe, tous ces princes, les chefs de dix nations, tous ces guerriers, les vainqueurs du monde, enfin la nièce de Marie-Antoinette, la jeune impératrice et son époux fortuné, le géant, le demi-dieu, l'*Empereur !* Le soleil obéissant éclairait la scène de tous ses feux. Que de gloire rayonnait autour de ce char d'hyménée ! Quels destins semblaient y devoir éclore ! La Victoire prodigue avait multiplié les titres de la légitimité impériale, et cependant Napoléon, non content de ses cin-

quante batailles rangées, donnait à sa race un autre appui, celui des souvenirs; une autre majesté, celle des siècles. Une fille des Césars était assise à ses côtés, et par là il nous semblait tout-à-fait roi. Les ames émues admiraient cette alliance de tout ce qui est prédestiné à régner sur les hommes. Comment l'avenir n'eût-il pas semblé conquis à ce fils de la fortune qui avait conquis jusqu'au passé?

En effet, rappelez-vous ce jour où le canon, tonnant sur nos cités, annonça que l'Empire avait un héritier. Quel retentissement ces bruits solennels eurent d'un bout de la France à l'autre! Le royaliste pensa que Dieu avait apparemment prononcé sur la race capétienne, et qu'une quatrième dynastie était, sans retour, établie sur la France. Les républicains... j'oublie qu'il n'y en avait plus. Ils étaient comtes et ducs. L'illustre enfant naquit en ayant au front une couronne. Il fut donné pour roi à la seconde ville de l'Empire : la seconde ville de l'Empire, c'était Rome!... Et, à l'heure ou j'écris, il meurt comme l'orphelin du Temple. Il meurt aussi de sa fortune, de son exil au milieu de grandeurs étrangères, de sa prison impériale, de ce supplice d'une existence fausse et déshéritée; jeune arbrisseau qui a grandi, étouffé, captif, obligé de se replier sur lui-même, et qui dépérit, s'épuise, meurt faute d'air pour s'élever vers le ciel, et ombrager la terre d'un front immense.

Toute la grandeur de Napoléon n'a servi au colosse qu'à tomber deux fois du trône au lieu d'une : en 1814, devant les victoires de l'Europe unie ; en 1815, devant une motion de M. de Lafayette. Le drame de cette grande vie s'achève à Schœnbrunn. Son fils s'éteint dans ce palais d'où furent datés les bulletins de ses batailles. Car où serait-il mort, sans que ce fût sur un des théâtres de toute cette gloire qui a rempli le monde ? Ainsi finit une magnifique et douloureuse épopée. Ces troncs immenses ne laissent pas après eux de rejetons. Pauvre jeune homme, que le monde berça à vos premiers jours, et qui tombez, à vingt ans, oppressé sous le poids du monde conjuré ! votre mort révèle les tourmens ignorés de votre ame, cette captivité intérieure plus dure que l'autre, cette impatience d'un joug vainement brillanté, ce sentiment d'un destin détruit, ce rayon de gloire égaré sur votre front et dans votre cœur, flamme terrible qui éclaire ou dévore, qui féconde ou qui tue. Dans cette cour amie, mais étrangère, vous regrettiez, sans le dire, un trône, une patrie, une histoire. Mais là même, la France ne vous a pas manqué tout entière. C'était le soleil d'Austerlitz qui brillait sur vous.

De ces ruines de dynasties et d'hommes, revenons à nos ruines de pierre et de marbre, à ce champ de bataille de nos dissensions civiles, à cette arène de nos emportemens et de nos illu-

sions, à ces monumens incomplets ou dévastés, dont on peut dire comme le poète :

Cœptæ haud assurgunt turres........
.... Pendent opera interrupta, miniæque
Murorum ingentes, æquataque machina cælo.

On s'attend bien que je ne demanderai pas à la Révolution victorieuse de faire ce que je reconnais comme une faute de la Restauration. Je sais trop bien que je ne serais pas entendu. Et cependant, c'eût été à la France indépendante un acte pieux et sage de remplir ce piédestal vacant, d'imiter l'usage de toutes les nations qui consacrent par des monumens saints les lieux néfastes, d'éveiller ainsi nos méditations pour éclairer nos voies, comme on allume un phare sur l'écueil marqué par d'éclatans naufrages. Napoléon l'eût fait. L'Angleterre de 1688 l'a fait. Elle continua de s'incliner devant la statue de Charles Ier, et elle a été grande dans l'estime des nations. La révolution de 1830, qui s'est accomplie au nom des lois, avait une manière sûre de marquer son divorce avec son effroyable sœur aînée. C'était d'exécuter la loi rendue, de prendre à cette fin la truelle et le ciseau. Elle eût appris ainsi aux jeunes générations qui fermentent au milieu de nous, que quarante ans de leçons terribles n'avaient point passé vainement sur nos têtes, que nous savions enfin combien les

vindictes, le sang, le crime, la démagogie sont loin de mener les peuples à la liberté. Probablement, au 5 juin dernier, les étourdis de tout âge et les insensés de tout rang, qui rêvaient de démocratie et de république, n'eussent pas fixé le rendez-vous de leur armée, sous on ne sait quel prétexte d'émeute funèbre, au pied de ce marbre fait pour les avertir des crimes qui attendent, malgré eux-mêmes, les téméraires qui, pour assouvir leurs passions ou leurs théories, ne craignent pas de violenter les mœurs, les penchans, les volontés d'un peuple. Ou, s'ils n'eussent pas reculé devant le péril d'entraînemens horribles, ils se fussent arrêtés du moins devant la certitude d'un prochain châtiment. Ce témoignage de la sagesse, de la conscience, de la fermeté publiques aurait imposé à leur funeste courage. Le canon du cloître Saint-Méry n'aurait pas eu besoin de gronder dans nos murs. C'est enhardir à oser toutes les folies et tous les attentats, que de ne pas oser tous les désaveux et toutes les réparations.

Mais, quoi qu'on fasse, au nom de Dieu, qu'on déblaye du moins tous ces décombres, qu'on débarrasse la plus belle des places publiques de toutes les misères qui la rapetissent, l'obstruent, la contristent. Qu'on l'achève, s'il nous est donné d'achever quelque chose, si des flammes ne doivent pas sortir de cette terre orageuse comme de Jérusalem condamnée, quand les empereurs tentaient de

relever le temple de Salomon. Que Paris n'étale plus aux regards de l'étranger tous ces témoignages de notre instabilité et de nos discordes. Le prince qui termina le Palais-Royal dans ses loisirs de citoyen, devra mettre à honneur de terminer nos monumens dans ses loisirs de roi, s'il est des loisirs de roi dans le temps où nous sommes. Je voudrais que ces fossés inutiles, qui semblent accuser l'impuissance du génie national à remplir l'espace autrement qu'en faisant des vides de plus, fussent comblés enfin. Je voudrais que les douze grands hommes de la monarchie antique, qui étouffent sur l'étroit parapet du pont Louis XVI, descendissent des piédestaux gigantesques et périlleux, d'où un coup de vent ou de peuple peut les abîmer à tout moment dans le fleuve. Nous n'avons pas assez de ces richesses de l'art pour les exposer, non plus que pour les amonceler ainsi. On ne peut les voir en face de nulle part, et, de côté, toutes se confondent. De loin, soit qu'on monte ou qu'on descende le cours des quais, la perspective les groupe à l'œil deux par deux, comme ces jumeaux d'Asie, si malheureusement attachés l'un à l'autre. Si on va au pont, du pied de la Magdeleine, le palais de nos législateurs modernes est écrasé par ces géants d'autrefois, de manière à faire croire à une épigramme du statuaire. De partout enfin, c'est la plus fausse des conceptions, et la plus stérile.

Je voudrais qu'on les distribuât, sauf à com-

pléter toutes ces gloires par d'autres gloires, autour de la place immense. Leurs proportions colossales iraient au grandiose du lieu et de ses accessoires magnifiques. Il y aurait plaisir à voir notre histoire ainsi rassemblée et vivante. Ce serait comme un sénat de tous les grands hommes des siècles précédens, et le passé de la patrie serait ainsi vengé noblement de tant d'effroyables injures reçues là! Peut-être pourrait-on les élever au faîte d'un double portique, circulaire en sens inverse de la colonnade imposante de Regent-Stret, ou carré pour s'harmonier aux garde-meubles; construction élégante qui régnerait au pied des Champs-Élysées d'un côté, de l'autre le long des terrasses exhaussées du Pont-Tournant, et affranchirait la traversée, des sévices de l'été, comme des tempêtes de l'hiver.

Peut-être aussi, puisque je suis en train de construire, peut-être, malgré mon respect pour la sainteté des legs inoffensifs du passé, transporterais-je ici, en signe de réconciliation et de paix, la statue du grand et bon roi de qui tous les Bourbons s'enorgueillissent de descendre. Henri IV présiderait à l'assemblée des l'Hôpital, des Suger, des Turenne, des Condé, des Suffren, par la même pensée qui l'a donné à la Légion-d'Honneur pour modèle et pour symbole; et suivant un projet impérial, j'établirais sur le terre-plein du Pont-Neuf, où une statue équestre tourne le dos à tout Paris,

tandis qu'un obélisque couronnerait d'une façon magnifique ce promontoire de la cité, l'aiguille voyageuse de Luxor.

Que ces vues fussent ou non adoptées, je renverserais sur l'ombre de Louis XV les planches dressées au rond-point des Champs-Élysées dans le but de lui restituer à toute force ou au moins de lui promettre une statue, sauf à élever celle du sage cardinal de Fleury dans mon prytanée historique, sur la place voisine.

J'achèverais l'arc de triomphe de l'Étoile en le consacrant à nos illustrations nouvelles comme la place le serait à nos anciennes renommées; et les départemens aimeraient mieux, je pense, y voir régner, au lieu des images allégoriques de leurs chefs-lieux, les images réelles des plus grands de leurs citoyens. Je placerais là tout ce qui nous a consolés des crimes du dedans et ce qui les compense aux yeux de l'Europe comme à ceux de l'histoire. Du milieu de l'arène de ces crimes, nos regards pourraient s'attacher quelque part avec orgueil. Enfin, je rendrais à Dieu l'église de la Magdeleine, parce que rétrograder pour rétrograder, mieux vaut, ce me semble, s'arrêter au christianisme, que remonter jusqu'à la mythologie. Je croirais avoir élevé à la gloire un temple plus solide dans le cœur des Français, en honorant à la fois toutes les hautes croyances et tous les souvenirs illustres de la patrie.

Alors l'œil et la pensée jouiraient de toutes ces pompes et de tous ces spectacles. Aux quatre termes de la carrière ouverte devant les regards, apparaîtraient les sanctuaires de tout ce qu'il y a de grand et de tutélaire parmi les hommes. Ici la religion; en face, la loi et son trône, la tribune. D'un côté, la royauté; de l'autre, la victoire; partout ce qui élève, ce qui rassure, ce qui console! Alors, il serait manifeste que les enseignemens de nos tristes annales n'ont pas été stériles pour la France; qu'elle a appris par ses longs malheurs la nécessité de donner aux institutions libres le secours des puissances morales, et qu'elle considère, comme les premières de toutes, le respect de Dieu, du temps et de ses œuvres. Les nobles ombres de ces milliers de Français, amoncelés sur l'autel de la Terreur, sentiraient que leur sacrifice sanglant ne fut pas perdu pour leur postérité, et elles rentreraient consolées dans leur cercueil. Les amers souvenirs, les émotions douloureuses s'affaibliraient à la fois. Le monde croirait à la grandeur inébranlable d'un peuple qui aurait empreint tant de raison et de majesté dans ses ouvrages. La France aurait foi elle-même dans ses destinées et dans sa liberté. Le passé, le présent, si noblement compris, feraient croire enfin à l'avenir. — Pour en être plus sûr, j'ajouterais encore çà et là quelques changemens.... Par exemple, dans l'intérieur de la chambre des députés.

N.-A. DE SALVANDY.

LES TABLES D'HOTE PARISIENNES.

Paris a ses théâtres, ses musées, ses académies, ses Chambres, ses émeutes et ses revues, toutes choses fort curieuses à voir; mais la province a ses tables d'hôte; et cela seul la place au même degré de civilisation. Je ne serais même point étonné que de nombreuses gens préférassent les tables d'hôte; mais ce serait là un de ces goûts exclusifs qui ne doivent pas nous influencer.

Il est sûr, en effet, que les tables d'hôte provinciales l'emportent de beaucoup sur la plupart de celles qu'offre Paris à l'appétit vagabond de ses ruinés, de ses célibataires et de ses étrangers. La table d'hôte, à Paris, c'est l'omnibus de la fringale; c'est là que viennent s'embarquer toutes les

faims sans domicile, pour arriver péniblement, insipidement, maussadement, du potage sans goût au jaunâtre gruyère, en passant, selon la saison, par le maigre épinard, ou le gros petit-pois.

En province, au contraire, c'est l'art délicieux des Véfour, des Véry, des Gobillard, augmenté de toutes les friandises du crû, enrichi de tout ce que la localité peut offrir de plus savoureusement indigène. C'est la bonne vie au rabais, mais telle pourtant que nous l'ont faite les savantes méditations des Carême.

A Paris, on s'y rassasie, si l'on peut, comme on peut. Ce n'est, à vraiment parler, qu'une espèce de râtelier pour hommes. Le foin seul y manque.

En province, on y mange ; ce qui n'est point un synonyme. Je m'en rapporte à Berchoux. La table d'hôte y est digne de son beau nom.

Ce n'est pas que cette palme, ou plutôt ce laurier culinaire que nous décernons consciencieusement à la province, doive ceindre le bonnet blanc de tous ses cuisiniers, sans exception. Non ! Nous avouons qu'il en est d'indignes. Il est de malheureuses villes ; il est de ces modernes Spartes où les premiers élémens du bien-vivre n'ont pas encore pénétré, où le bain-marie est ignoré, où la marmite autoclave est comme non-avenue, où le beefsteack même, le beefsteack, qui le croirait? cette plus antique, et, avec le gouvernement constitutionnel, cette plus importante de nos conquêtes

sur l'industrie britannique ; ce gage simple et solide de la réconciliation de deux grands peuples si bien faits pour s'estimer, s'aimer, se comprendre, se restaurer ; le beefsteack enfin, si trivial, si populaire, si européen qu'il ait pu devenir, ne pourra point s'acclimater avant un demi-siècle au moins.

Et, à propos d'importations anglaises, c'est tout au plus, je pense, si l'on s'est élevé là jusqu'à la pomme de terre cuite à l'eau, considérée comme entremets permanent. Sans doute, on y mange des pommes de terre, et ces pommes de terre sont cuites, je me plais à le croire ; mais on les y mange bêtement, sans savoir ce qu'on fait alors, sans se rendre compte de tout ce qu'un pareil mets a de succulent dans sa naïveté. Or, quand on ne s'en rend pas compte, c'est absolument comme si on n'en mangeait pas.

Je n'ai pas besoin de dire que là, en général, tout ce qui n'est ni bouilli indigène, ni pâte gauloise, ni fricassée française, tout ce qui porte un nom d'origine étrangère, peut passer, à volonté, pour du russe, du chinois, du groënlandais.

Mais là, surtout, on est encore à s'imaginer que l'Océan n'a été créé que pour le transport des vaisseaux, et que, lorsque l'Océan a transporté des vaisseaux tant bien que mal, on n'est plus en droit de lui rien demander. Ainsi, l'huître n'y est connue que par ouï dire, comme peut l'être Alexandre-

le-Grand ; et la population croupit, pour tout ce qui tient à la marée, dans la plus déplorable ignorance.

La table d'hôte enfin, comme la table du riche, comme celle du pauvre, comme tout ce qui s'y mange, y conserve, pour long-temps encore, quelque chose d'horriblement frugal, de détestablement primitif, de hideusement patriarcal. Cela peut être fort poétique, mais cela n'est pas bon. Le bon d'abord, le beau ensuite!

Laissons donc de côté ces cités retardataires, ces malheureuses Sibéries qu'à sa seconde édition, M. Dupin devrait marquer de sa craie la plus noire ; et gardons-nous de les signaler nominativement à l'animadversion publique. Hélas! les infortunées sont plus à plaindre qu'à blâmer.

Revenons aux villes de choix, aux cités où l'on dîne comme on doit dîner au dix-neuvième siècle ; car nous n'aimons à considérer l'humanité que sous son plus beau jour.

La mémoire de l'épigastre est la plus ingrate, dit-on; et cependant, quel est le voyageur que ses affaires, ses plaisirs, sa santé, sa fainéantise, ont pu rouler de ville en ville ; quel est le désœuvré surtout, s'étant mis à flâner par la France, qui ne conserve au fond de l'estomac le plus succulent souvenir des tables d'hôte de Mâcon, par exemple, et de cet excellent M. Delorme, qui *est si bon là!* et que ses dîners, non moins que ses aventures

malencontreuses, ont fait une de nos célébrités contemporaines. Et aussi de Châlons-sur-Saône, de Beaune, de Metz, de Lille, d'Angoulême, de Mantes, de Bordeaux, etc., etc. Pardon pour les mille autres que je ne puis citer, mais qui se rappellent suffisamment elles-mêmes! Quel est l'amateur qui ne se reporte, par la pensée, au fond de ce cap Finistère, où s'élève Brest avec sa table d'hôte, succulente Oasis, sentinelle avancée de la civilisation gastronomique? Et enfin, quels sont les plus beaux fleurons de la couronne de Toulouse; de Toulouse la reine, la belle, la glorieuse, la poétique, la savoureuse? Sont-ce ses jeux floraux, ou ses Villèle, ou ses cuisiniers? La réponse est dans toutes les bouches.

Eh bien! la partie matérielle de la table d'hôte provinciale, sa propreté, son élégance, son abondance, sa délicatesse, tout cela n'en est que le moindre avantage. Ce qui lui assure une incontestable supériorité sur celle de Paris, c'est le choix, la diversité, la gaîté des convives.

La table d'hôte provinciale offre à tout voyageur une espèce de famille improvisée. Ce qui en fait le charme, c'est cette intimité, cette joyeuseté, ce sans-gêne du *chez soi*, mises à la disposition du premier venu; *chez soi* d'autant meilleur qu'il en a tous les agrémens sans en avoir les ennuis. C'est un *chez soi* sans chien, sans chat, sans poète, sans voisin, sans portier, sans faux ami, sans bonne, sans parasite.

Et puis, la lanterne magique du monde social n'a pas, pour l'œil de l'observateur, de lunette plus franche, plus pittoresque, plus variée surtout. Ce sont chaque jour d'autres visages. Chaque voiture nouvelle apporte, dépose et remporte sa collection d'originaux, gens inconnus les uns aux autres, qui se sont engouffrés ensemble dans la même boîte roulante; qui se prennent, se quittent, se recrutent chemin faisant; mais qu'à leur familiarité réciproque vous croiriez tous de vieux et bons amis.

Rien de pareil ne se retrouve aux tables d'hôte de Paris; pas même à celles dont le haut prix doit faire supposer, chez les habitués, cette aisance qui exclut les plus tristes de toutes les préoccupations, les préoccupations besoigneuses. Eh bien! chacun y apporte, avec sa faim, ses ennuis, ses projets, son humeur habituelle; et, vous le savez, l'humeur habituelle de la plupart des hommes est quelque chose de fort maussade. Les hommes, en général, ne sont bons à voir qu'une fois. Leur caractère est comme l'eau de Seltz : le premier goût en est seul excellent.

Que si nous nous sommes arrêtés à décrire sommairement la table d'hôte de province, ce n'a été qu'en vue de peindre implicitement, par la méthode des contraires, la table d'hôte de Paris. Nous avons fait, pour ainsi dire, du portrait négatif; comme ce magistrat de village, qui dressant un

procès-verbal contre une de ses administrées, et ne sachant pas, bien précisément, si l'adjectif *châtain* était invariable, ou s'il faisait *châtaigne* au féminin, écrivait ainsi le signalement d'icelle : « — Enfin, la susdite n'est ni blonde, ni brune, » ni grise, ni blanche, ni rousse. »

D'où il résultait logiquement qu'elle devait être châtain. C'était tourner la difficulté d'une façon très-ingénieuse.

Eh bien! nous de même, nous avons dit : la table d'hôte de Paris ne ressemble en aucun point à celle de province. Après quoi, nous vous avons décrit celle-ci. Donc, vous savez déjà ce que la première n'est pas. C'est quelque chose. Employons, toutefois, des couleurs plus certaines.

Le nom de table d'hôte, à Paris, n'est guère qu'une appellation générique sous laquelle nous comprenons tous les pots-au-feu qui se mangent en commun, à heure fixe, avec quiconque en veut sa part, pour un prix qui varie de sept sous à cinq francs. On concevrá qu'il nous serait de toute impossibilité, dans ce cadre restreint, d'en esquisser toutes les variétés. Ne nous occupons que des principales.

Il existe, en effet, des espèces d'étables où pour sept sous (sept sous!) vous pouvez assouvir la faim la plus désordonnée. Gargantua s'y fût repu. J'aime à croire que vous ne vous attendez pas à ce qu'on y mange des perdreaux. Soupe épaisse, pommes

de terre frites, eau et pain à discrétion, telles sont les invariables sensualités de ces tables sans nappe. Tout au plus, en remplacement des pommes de terre, voit-on sur quelques-unes un morceau de viande noire, sèche et filandreuse; ou, du moins, un je ne sais quoi qui ressemble à de la viande un peu plus qu'à toute autre chose.

Et pourtant, si peu friand que soit un tel festin, on doit encore s'émerveiller, non pas qu'il puisse allécher de nombreux appétits (il y a, de par la capitale du monde civilisé, des estomacs si creux, des bras si long-temps croisés, des sueurs si peu lucratives!), mais seulement que l'on puisse s'empoisonner à si bon marché. Eh quoi! tout cela pour sept sous, pour les sept huitièmes du prix que coûte ailleurs un simple verre d'eau sucrée! Je vous le dis en vérité, Paris est la ville des miracles. L'hôte de ces tavernes, ou, pour mieux dire, de ces cavernes, doit être un bien grand philanthrope, car je ne lui sais qu'un moyen de ne pas se ruiner à ce faire: c'est que, selon le proverbe, tout en perdant sur chaque convive, il se rattrape sur la quantité.

De sept sous à dix-sept, il n'y a guère que des nuances à signaler. A dix-sept sous, on jouit d'une nappe; c'est une amélioration. A vingt-deux, on a la serviette, et la fourchette en métal d'Alger, voire même en argent.

Trois sous de plus, et l'on touche à la frontière

du luxe, de ce luxe d'apparence qui brille, mais ne se consomme pas.

A vingt-cinq, en effet, la table d'hôte qui, jusque-là, suivant la belle expression de Bossuet, n'avait de nom dans aucune langue, commence à se décorer du titre de *cuisine bourgeoise*. Bourgeoise, soit! comme un sapeur peut se dire Osage.

Le principal de la cuisine bourgeoise, c'est l'énorme cornichon, le radis, le sel et le poivre à discrétion, disposés carrément, car la symétrie est déjà de rigueur céans.

L'accessoire, c'est la soupe, le bouilli, et deux plats de pommes de terre ou de haricots secs; le tout, terminé par un *brie* farineux, et arrosable d'un vrai *mâcon*, venu le mois dernier directement des Grandes-Indes, sous la forme, peu liquide et point du tout alcoolique, de bûches de bois rougeâtre.

Chaque couvert se compose d'une cuiller, d'une fourchette, d'un couteau, d'une serviette, d'un verre et d'un carafon de ce nectar artificiel.

Le pain est à discrétion, et la servante aussi.

Enfin, il serait injuste de ne pas dire qu'on vous change régulièrement d'assiette à chaque nouveau plat. C'est un hommage que nous nous plaisons à rendre à la vérité.

De trente sous à quarante, la table d'hôte s'élève, en général, jusqu'au surnom de *pension bourgeoise*. Continuation de la calomnie. Si l'appellation

était méritée, il faudrait en conclure que le bourgeois de Paris a un goût tout particulier pour les crèmes sans sucre et l'épinard sans beurre; ce qui serait une très-fausse appréciation de cette estimable classe.

Ici, la *soupe* devient *potage*, et le *bouilli* se surnomme *bœuf*. C'est mieux, c'est infiniment mieux. Le pas fait est immense. Il y a traces, dès lors, de civilisation.

La pièce de résistance, le plat *soigné*, le centre, le pivot du système culinaire de la *pension bourgeoise*, c'est d'ordinaire le fricandeau; le fricandeau avec ses bribes de lard, et son oseille juteuse. Cette prééminence, toutefois, n'est pas invariable. Il est telle *pension bourgeoise* dont le bouilli excelle, telle autre où le rôti domine, telle autre enfin que ses vol-au-vent, ses rognons, ou quoi que ce soit, ont rendue fort célèbre dans un certain monde.

Dans quelques-unes même on va jusqu'à hasarder le beefsteack. Malheureusement le succès ne couronne pas toujours cette audacieuse tentative. On vous sert, en ce cas, une espèce de cuir qu'on a fait rôtir sur le gril; et si vous demandez : Qu'est-ce? L'hôtesse vous répondra : C'est un *bifeustèque*. Et au bout d'un grand quart d'heure, vous voyant vous acharner après, vous mettre en nage, vous y prendre et des mains et des dents, pour en arracher quelque lambeau, elle ajoute

gracieusement : « Il est peut-être un peu dur, n'est-ce
» pas? Cela m'étonne. La viande en était magnifi-
» fique!... Agathe, dites donc au *chef* de prendre
» garde une autre fois ! Ses *bifeustèques* sont d'une
» *dureté* aujourd'hui!.... La viande en était pour-
» tant magnifique ! il le sait bien ! mais on dirait
» qu'il a ses jours pour les *bifeustèques !*.... Mais,
» mon dieu, monsieur, laissez donc cela..... Ne
» vous donnez pas la peine...... Agathe, changez
» donc d'assiette à monsieur..... Vous offrirai-je,
» monsieur, un peu de ces haricots à la place? Je
» les crois excellens. »

Car, il n'est pas un plat dont on vous offre, qui ne vous soit annoncé comme excellent! Aussi, rien n'est-il douloureux à l'amour-propre de l'hôtesse, comme le refus tacite que peut faire tel convive de vider son assiette ; et de poignant surtout, comme les plaintes à haute voix que peut vous arracher l'excès du détestable. Je vous le dis, les plaintes à haute voix abrégeront l'existence de l'hôtesse. Cette femme-là se suicide à nourrir le public.

Ajoutez à cela l'obligation pour elle de cacher son dépit, d'être gracieuse à tout propos, et de sourire bon gré mal gré. Il y a un sourire qu'a oublié Lavater, et qui n'a jamais été classé par aucun autre physionomiste ; c'est le sourire, en public, des princes, des limonadières, des marchandes de nouveautés, et des maîtresses de table d'hôte ; sourire artificiel, sourire mécanique ; es-

pèce d'enseigne qui n'a rien de commun avec l'intérieur du magasin, autrement dit, avec l'état de l'ame; et qu'on hisse ou descend sans motif autre que l'opportunité présente. Regardez une hôtesse : si elle ne vous voit pas, elle est grave et impassible; mais vous voit-elle : crac! la voilà qui sourit, et qui sourirait de même, durant quarante-huit heures, si vous passiez ce temps les yeux fixés sur elle.

Et puis, détournez-vous les yeux : crac! le sourire cesse; l'impassibilité recommence. On dirait d'un sourire à fil et contre-fil. Mais le plus drôle, ce sont les fractions de sourire, les velléités de sourire, ces millièmes de sourire, qu'elle commence pour vous, s'imaginant que vous la fixez, et qu'elle interrompt soudain, en s'apercevant de l'erreur; ou qu'alors elle continue pour votre voisin, si le voisin se prend à la regarder.

Du reste, la *pension bourgeoise* est déjà une de ces gracieusetés que l'on se fait, quelque part, de connaissance à connaissance. On s'offre réciproquement la *pension bourgeoise*, comme autre part, une glace, un coupon de loge, une place dans son tilbury.

« Ah çà, vous dira l'un des habitués, où dînez-» vous aujourd'hui? Allons dîner ensemble dans » ma *pension bourgeoise*. J'ai justement deux cachets » sur moi. On y est très-bien, vous verrez! Le bœuf » surtout y est excellent. Oh! ma foi! ce n'est

» pas pour dire, mais il y a toujours d'excellent
» bœuf! »

Que si ce n'est pas le bœuf qu'il vous cite pour appât, ce sera le rôti, le fricandeau, le vol-au-vent, la salade, que sais-je? chaque *pension bourgeoise*, comme je vous l'ai dit, étant plus ou moins célèbre en un point.

Quelquefois aussi ce sera d'un *extrà*, d'un plat de choix et d'aventure, qu'il tâchera de vous allécher. « Venez, venez. Nous avions hier un civet
» délicieux. Il en reste sans doute encore un peu
» pour aujourd'hui. Venez. »

Où bien : « Allons, voyons, laissez-vous tenter.
» Je crois que nous aurons ce soir quelque chose
» de soigné,.... un pâté qu'on dit devoir être ex-
» cellent. Venez. »

C'est qu'en effet, de temps en temps, pour empêcher le pensionnaire de se blaser, de se lasser, de disparaître, l'hôtesse a soin de raviver son assiduité par quelque friandise extraordinaire. L'annonce s'en fait la veille, et souvent même plusieurs jours à l'avance. Cette espèce de programme d'hôtel a du moins l'avantage, sur les programmes politiques, que les promesses en sont remplies en quantité toujours, sinon en qualité.

« Monsieur Charles, » dit l'hôtesse à son pensionnaire qui part, « aura-t-on le plaisir de vous
» avoir demain?

» — Je ne sais pas, madame. Mais... pourquoi?

» — Parce que... c'est que... il y aura quelque » chose.... ! »

Et elle accompagne ces mots d'un petit branlement de tête mystérieux ; oh ! mais mystérieux.... a vous faire venir l'eau à la bouche ! Je ne parle pas du sourire ; le sourire est de rigueur ; le sourire ne signifie absolument rien.

« Ah ! ah ! » répond alors M. Charles, « mais » comment donc, madame !...... mais certaine- » ment !... mais tout à vous !... »

Il y a des époques, dans l'année, où ces stimulations deviennent obligées.

Il y a des localités, mêmement, certaines montées par exemple, certains sols sablonneux où les quadrupèdes ont besoin qu'on les fouaille, avec redoublement, pour raviver leur zèle.

Au nombre de ces époques figurent en première ligne, le jour de l'an, le jour des Rois, le mardi gras, la mi-carême, et quelques autres dates disséminées çà et là dans le calendrier.

Ces jours-là, l'hôtesse *régale*. Concluez pour le reste.

Elle aura dit la veille au soir : « Ah ça, mon- » sieur Charles, vous n'oublierez pas, n'est-ce » pas ?

» — Quoi donc, madame ?

» — Eh bien ! mais... vous savez... n'est-ce pas » demain... ?

» — Oh ! diable ! c'est juste... !

» — A l'heure accoutumée, n'est-ce pas ?... Oh! » d'abord, n'y manquez pas... nous comptons sur » vous..... je tiens à avoir tout mon monde.... mais » ce sera *entre nous*, n'est-ce pas? c'est plus » agréable. »

Cet *entre nous* signifie que, ce jour-là, les *intrus* ne seront point admis à la participation de l'*extrà*, lequel est, en hiver, quelque poulet un peu moins phthisique que les volatiles du courant; et, en été, quelque plat d'asperges en sixième primeur. Le tout, flanqué d'un dessert à pruneaux de Tours, et clos par un petit verre de cerises à l'eau-de-vie.

Quant aux autres légumes, tels que haricots verts, artichauts, petits-pois; et, quant aux fruits de saison, tels que cerises, fraises, framboises, groseilles et raisins, leur apparition, quoique fort tardive, constitue la partie des *surprises* de la *pension bourgeoise*. On ne les annonce pas. C'est de la coquetterie culinaire. Aussi la première fraise y obtient-elle toujours un long succès d'étonnement; et le melon y cause-t-il une sensation infiniment prolongée!

Au surplus, les *extrà* sont pour l'hôtesse, en définitive, une occasion de bénéfice. C'est de la fausse générosité. Quel est donc le pensionnaire assez cancre, assez déhonté, qui oserait, ce jour-là, refuser de payer sa part, sa moitié, son tiers ou son quart d'une bouteille de *vieux mâcon*, de *vieux bourgogne*, même de *vieux tavel?* Ah! fi donc!

Le tavel y jouit surtout d'une prodigieuse estime. Le thorins seul l'emporte ; mais on s'élève rarement jusqu'au thorins ; et, pour ce qui est du champagne, oh ! ma foi ! si quelque habitué lâche un jour le champagne, il y a saisissement, rumeur, brouhaha ! Le fait restera. Le fait se transmettra de génération en génération. Le fonds de commerce sera vendu, revendu, et revendu encore ; le personnel de la pension se sera recomposé cent fois, que le fait demeurera tradition, debout, impérissable, comme ces colonnes de granit qui survivent, isolées, à toutes les révolutions d'empires, à toutes les commotions du globe.

Ainsi donc, il est bien entendu que si M. Charles vous invite, ce ne sera jamais un jour de grand *extrà ;* ce sera le lendemain ou même le surlendemain, pour praticiper à la consommation des derniers débris, s'il en reste ; et il en reste. C'est-à-dire que vous êtes prié au convoi d'un poulet, d'un pâté, d'un lapin, d'une tourte. Que la pâte vous en soit légère !

Eh bien ! n'importe ! Acceptez. Que risquez-vous? Dînez-y. Si vous êtes gourmet, rien ne vous empêchera, en sortant d'y dîner, d'aller encore dîner ailleurs.

Et puis, la partie mangeante y est fort curieuse à observer. Elle se compose de clercs inférieurs, de jeunes commis de magasin, de petits bureaucrates, et de mille autres, y compris de soi-disant

artistes, et cette espèce de littérateurs illettrés, qui signent : un tel, *homme de lettres;* et se contentent provisoirement du sourire approbateur de l'hôtesse, en attendant celui de la Gloire. En un mot, le béotien abonde. Cela produit une conversation, ou plutôt, un bavardage assez plaisant à entendre une fois en sa vie.

Vous pourrez même y trouver un farceur, lequel, si vous êtes nouveau-venu, tâchera, pour l'avantage de tous, de vous engager dans quelque bizarre pari, d'où résulte, à vos dépens, un café général; et dans un second, en vue du petit verre.

Le sujet de gageure le plus habituel est celui-ci : « Monsieur, je parie le café, pour toute la société, » que j'aurai bu cette bouteille de bière avant que » vous n'ayez avalé un biscuit. » Et là-dessus, si le défi est accepté : — « Agathe! allez chercher » un biscuit pour ces messieurs.—Mais, madame, » il n'y en a plus. — Il y en a chez le pâtissier, » j'imagine! Allez chez le pâtissisr. Un gros biscuit, » entendez-vous? »

Et en effet, votre adversaire a englouti déjà tout le contenu de la bouteille; il est sur le point d'engloutir la bouteille elle-même, que vous êtes encore à allonger le cou, à écarquiller les yeux, à étouffer, à faire d'incroyables efforts, pour avaler la queue de ce maudit biscuit. Vous perdez, mais trop heureux d'être encore vivant!...

Enfin, pour dernier agrément, on vous sert un

cure-dent à la fin du dîner ; car le cure-dent naît à la *pension bourgeoise*, pour ne finir qu'où commencent les bonnes manières, c'est-à-dire, aux bonnes tables de bonnes maisons. En deçà, le cure-dent est une affaire de ton, d'orgueil, d'utilité souvent. Il est certaines gens qui tiennent à promener leur cure-dent dans tous les lieux publics, de six heures du soir jusqu'à l'heure du coucher. C'est un témoignage visible qu'ils ont dîné. C'est une décoration, une récréation, une société économique. Un cure-dent leur tiendra lieu de café, de spectacle, de courtisane, de tout.

Mais à ce qui précède ne se borne pas tout l'avantage de la *pension bourgeoise*. On vous y procure, de plus, l'émotion dramatique du jeu à longue date. Il est rare que l'hôtesse n'ait pas à vous proposer, au moment du dessert, par un : *à propos, messieurs*, etc. ; et moyennant dix sous, quinze sous, un franc, deux francs, un billet de loterie domestique, pouvant vous rapporter, sur le premier numéro de la première série du premier tirage du premier mois suivant, quelque boîte en carton doré, quelque jonc reverni, quelque montre en argent, quelque foulard anglais, quelque édition du Voltaire-Touquet; ou même, à vous célibataire, quelque pièce d'indienne pour robe; laquelle indienne est d'une finesse, ah !... touchez plutôt !... et d'un teint !... ah ! quel teint !... c'est une occasion magnifique ! et cela, assure l'hôtesse, d'un

ton mélancolique, au profit d'un pauvre employé sans emploi, d'un pauvre père de famille qui s'est cassé le bras, ou d'une pauvre femme en couche de son neuvième. Je ne vous conseille donc pas de rejeter la charitable proposition de l'hôtesse, pour peu que vous teniez à ne passer nulle part pour un anthropophage; d'autant moins qu'il ne reste plus que trois billets à placer. Règle générale, il reste toujours trois billets. Prenez, prenez. Ce doïvent être les bons, puisqu'il n'en reste que trois.

Si au contraire vous refusez, vous n'aurez pas tourné le dos, qu'elle dira de vous, à ses plus familiers : — « Je ne sais pas, en vérité, où M. Charles, » qui est un charmant jeune homme, va pêcher » toutes les connaissances qu'il nous amène! voilà » un *mossieur* qui m'a l'air bien ladre, n'est-ce » pas? Il est possible que je me trompe; mais il y » a des gens, réellement, qui n'ont pas plus de » cœur que rien du tout! Pourvu qu'ils mangent et » qu'ils boivent, ces gens-là s'embarrassent peu » de tout le reste. Ils vous verraient tirer la langue » d'une aune, qu'ils ne vous tendraient seulement » pas la main! »

Et alors, soyez-en sûr, vous ne serez jamais admis, le dimanche et les fêtes, aux petites parties fines de la maison. Car, dans beaucoup de *pensions bourgeoises*, le dîner dominical est suivi, en hiver, à l'usage des abonnés de prédilection,

qui toutefois sont garçons encore, d'une petite réunion *sans conséquence*, et, comme ajoute l'hôtesse; *à la bonne flanquette*; laquelle a lieu dans la pièce voisine de la salle à manger, près du poêle en faïence qui les chauffe toutes deux par égale portion.

Là, on joue au loto, d'abord des marrons, du cidre et des gâteaux feuilletés; ensuite de quoi, on passe aux petits jeux innocens, à *Collin-Maillard*, par exemple, à *la main chaude*, au *petit bonhomme*, ou aux charades en action; et on finit par le tir des gages, par les pénitences, *le chevalier de triste figure*, *le portier du couvent*, ou *le pont de Cythère*, qu'on exécute, au choix, avec l'hôtesse, sa jeune demoiselle de vingt-sept ans, une voisine, sa petite fille de quatre ans, ou enfin, si la société masculine est nombreuse ce jour-là, avec la grosse Agathe qu'on a fait venir tout exprès du fond de sa cuisine, où elle dormait en tricotant, et qu'on admet aux bénéfices du cidre, des marrons et des embrassades, afin qu'il y ait, conscieusement, assez de joues pour toutes les lèvres.

Parfois, trop souvent même, on condamne la demoiselle de l'hôtesse à chanter une romance; et alors, elle en chante six, à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Ce qui fait que je lui préférerais la grosse Agathe, bien que celle-ci épande un parfum de casseroles, comme la Vénus de Virgile un parfum d'Empyrée. Mais Agathe, du moins,

possède le plus agréable de tous les talens de société, le talent de ne point chanter de romances, et surtout de ne pas pincer de la guitare.

Or, ce que nous venons de dire de la *pension bourgeoise*, peut s'appliquer, en quelques points, à ce qu'on appelle plus spécialement la *table d'hôte*. La *table d'hôte* commence ordinairement à quarante sous, et finit à quatre francs. Au-dessus de quatre francs c'est le *dîner*, c'est le *souper*. On *dîne* dans telle maison; on *soupe* dans telle autre. Tout à l'heure nous verrons pourquoi.

On conçoit, d'ailleurs, que toutes les dénominations ci-dessus dépendent beaucoup plus encore de la vanité du *donneur à manger*, que du prix de sa table; mais, forcés que nous sommes de nous renfermer dans les généralités, nous ne pouvons tenir compte de quelques infractions à la règle. Revenons.

Si la *table d'hôte* proprement dite est supérieure à la *pension bourgeoise*, sous le rapport gastronomique, il faut convenir qu'on y dîne, en revanche, beaucoup plus tristement. La *table d'hôte* a peu d'habitués à long terme, et conséquemment peu de convives qui se connaissent, qui se possèdent, qui soient liés assez pour se moquer les uns des autres. Or, quel plaisir social peut-il y avoir, je vous le demande, là où l'on ne se moque point les uns des autres?

Les meilleures tables, en ce genre, sont celles

des grands hôtels. C'est là qu'au coup de cloche viennent converger des appétits de tous les coins de l'univers. Mais là, conséquemment, point de conversations générales, point de saillies, point d'extravagances, point de bêtises pouffantes. On y est bête, mais en dedans, mais pour soi. C'est de l'égoïsme. Quand on n'est bête que pour soi, c'est absolument comme si on ne l'était pas; et, vraiment, ce n'est point la peine de l'être. Il vaut autant, alors, être un homme d'esprit!

Le convive de la *table d'hôte* est ceci à peu près. C'est un homme qui arrive à l'heure dite; tant pis si la pendule retarde! qui accroche son feutre à la patère; se place à table de manière à assurer l'indépendance de ses tibias; passe la main dans ses cheveux pour en redresser la structure; salue en général; reçoit de l'hôte ou de l'hôtesse un salut ou sourire de 3 fr. 50 c.; déploie sa serviette et se la fixe au-dessous du menton; puis mange, boit, marmotte vingt paroles; se récure le bout des doigts, si l'usage des *lavabos* a pénétré jusque-là; et enfin se lève, se secoue des miettes de pain qui peuvent saupoudrer ses habits; enlève le duvet que la serviette y a pu laisser, au moyen d'un peu de salive dont il se mouille le creux de la main; reprend son chapeau, lui donne le coup d'avant-bras; salue, sort, et va digérer ailleurs.

Que si, par impossible, c'est lui qui s'est trouvé en retard, et non point la pendule, il en a pour

un grand quart d'heure à entendre les obséquieux reproches de l'hôtesse. — « Oh! mon dieu!.... il » n'y a plus rien.... on ne sait que vous donner... » François, demandez donc au *chef* s'il n'a pas » quelque chose. »

François va faire un tour à la rue, revient et dit que le *chef* n'est plus là.

« Effectivement, reprend l'hôtesse, je me sou- » viens qu'il m'a demandé la permission de partir » de fort bonne heure, parce que sa femme est en » couche. Mon dieu! comme ça se trouve mal!.... » comme c'est désagréable!... c'est comme un fait » exprès..... Il faut précisément qu'il n'y ait plus » rien aujourd'hui!... Ma foi! je ne puis vous offrir » que ce qui reste. Ce sera un peu froid; et c'est » vraiment dommage! Tous ces messieurs ont » trouvé le dîner excellent... mais vous sentez que » quand les choses ne sont plus chaudes... Allons, » allons, cela vous apprendra, monsieur, à être » exact une autre fois. »

La *table d'hôte*, comme nous l'avons dit, prend ensuite le nom de *dîner*, ou celui de *souper*. Le prix est de quatre ou cinq francs, même plus, même moins, même néant. Effectivement, il est des tables, et ce sont les meilleures, où l'on mange gratis. Il suffit d'être *présenté*. On veut bien vous rendre en comestibles une partie de l'or que l'on va vous voler.

Car c'est seulement dans les maisons de jeu,

patentes ou non patentes, que se donnent les *dîners,* les *soupers,* et quelquefois les *bals,* et quels bals! Le dîner, le souper, l'entrechat n'est plus là qu'un prétexte. Le vrai but, c'est le jeu, l'écarté, le vingt-et-un, la roulette, le vol.

Dieu me garde de vous esquisser le personnel des plus importans de ces coupe-gorges légaux! Ce serait de la personnalité. Vous y retrouveriez, avec trop de chagrin, une foule de ces renommées littéraires, artistes, scientifiques, militaires, industrielles, tribunitiennes, gouvernementales, *dont la France est si fière.* Gardez vos illusions, lecteur. L'illusion, c'est la virginité de l'homme. Quand on la perd, c'est pour toujours; et vraiment, vous avez bien le temps d'en être défloré sans remède, quand viendra le grand jour du jugement dernier.

Je n'essaierai point non plus de vous peindre le personnel des petits *Frascatis,* licites ou illicites. Il y aurait témérité à le faire après le tableau si complet, qu'un de nos collaborateurs vous a déjà donné des *maisons de jeu* de Paris. Je n'aime point à mal refaire ce qui a été bien fait.

Je m'en tiendrai aux seuls traits qui vont suivre.

Les *tables d'hôte,* ou mieux dit les *dîners* de bas lieux, sont servis avec une prodigalité si misérable, un luxe si mesquin, une opulence si pauvre, qu'on les regarde, avec raison, comme les dessertes des grandes tables bourgeoises, et des grands dîners diplomatiques, et des grands festins minis-

tériels. Ce qui n'a pas été mangé ici, vient se faire dévorer là.

Le même mélange de luxe et de misère s'y fait remarquer en la personne des convives. Les habits y sont fins, mais râpés jusqu'à la corde ; on y porte beaucoup de brillans, mais ces brillans ne sont que verre et chrysocolle; et je ne voudrais pas jurer que l'or même, ou plutôt que l'argent, qui se joue là sur un tapis graisseux, ne fût aussi fausse monnaie.

Ces *tables d'hôte* sont, d'ailleurs, le rendez-vous de tout ce que Paris renferme de vieux mauvais sujets, d'étourdis ruinés, de filous de bon ton, de hâbleurs, de grugeurs, de Phrynés à vendre, de Faublas à acheter. C'est une bande fort équivoque.

Vous y trouverez nécessairement un logogriphe vivant, orné de deux moustaches grisonnantes et d'un large ruban rouge. On ignore son nom, son état, sa demeure. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il se nomme *commandant*. Il répond au nom de *commandant*.

Défiez-vous du *commandant!*

Et pour pendant, de toute nécessité aussi, une grande et sèche femme, s'étiquetant baronne de Saint-Elme, ou bien de Saint-Amour, ou bien de saint n'importe quoi ; ayant un chapeau de rencontre, un fichu de hasard, des gants sales qu'elle ne quitte jamais, même pour se mettre à table ; et une robe de mousseline blanche, au plus froid de

l'hiver. Elle trahit quarante ans, mais n'en avoue que trente. Elle parle sans cesse de ses ex-chevaux, de son ex-mari, de ses ex-valets; le tout, avec un ton traînant et un heurtement de consonnances, qui étonneraient, si madame de Saint-Elme n'attribuait ces légères incorrections de style à son trop de séjour dans les cours étrangères.

Du reste, madame la baronne s'assied, sans grandes façons, sur les genoux du premier venu; elle boit sans beaucoup de répugnance, dans le verre de son voisin, le vin d'*extra* qu'il a pu se faire servir pour lui; et elle vous embrassera volontiers, *cher petit*, pour un verre de rum.

Il paraît que cela se pratique ainsi dans les cours étrangères.

Défiez-vous de la baronne.

Mais c'est assez, car le reste fait dégoût à voir. Et, pour résumer en deux mots la morale de cette longue esquisse : Défiez-vous aussi, gourmands; défiez-vous, gais convives, de la table d'hôte de Paris, qu'elle soit *gargote*, *cuisine bourgeoise*, *pension bourgeoise*, *table d'hôte*, ou *dîner*, ou *souper*. Je ne connais, pour qui veut dîner bien, dîner joyeusement, dîner honnêtement, qu'une seule chose au monde, qui soit pire que de dîner à table d'hôte :

C'est de ne pas dîner du tout.

L. D. DERVILLE.

LE MÉLODRAME.

J'ASSISTAIS, il y a quelque temps, à une brillante soirée chez une dame jeune et belle qui cultive les arts avec succès. Tandis que l'on dansait dans un salon; que, dans un autre, l'écarté à vingt francs avait attiré un grand nombre de jeunes gens qui eussent été beaucoup mieux dans la salle de bal où les attendait un essaim de jolies personnes, un groupe de causeurs s'était réuni autour de la maîtresse de la maison, dans un élégant boudoir qu'elle nomme à bon droit son atelier, car il est entièrement meublé de ses ouvrages. Tapisserie, broderie, peinture, tout, en ce charmant réduit, est l'œuvre de ses blanches mains. Modèle des bonnes mères, cette châtelaine aux grands yeux

bleus, aux longs cils noirs, a placé près de son atelier ses meilleures productions. Deux jolis enfans reposent et voltigent près de la noble dame qui leur distribue tour à tour un tendre et gracieux sourire, en même temps que son pinceau léger se joue parmi les fleurs.

Les idéologues, les faiseurs d'utopies, les songe-creux, classe éminemment dangereuse, classe inévitable, et qui fourmille de tous côtés, déraisonnaient à qui mieux mieux depuis deux heures au moins; chacun avait raconté son petit rêve politique, disséqué la charte, divagué à perte de vue, critiqué le gouvernement, nommé un roi, composé une chambre, un ministère de sa façon, détruit et réédifié la machine sociale au gré de sa passion favorite, lorsque la dame du lieu, fatiguée sans doute de voir tant d'éloquence dépensée en pure perte, fit un signe à son voisin, lui dit quelques mots à voix basse, et il advint ce que je vais vous raconter.

Ce voisin était un petit vieillard au chef poudré, au nez pointu, à l'œil fauve, au ton sec et tranchant, véritable type du pédant de collége, espèce de Sosie de mon professeur de troisième dont j'ai conservé jusqu'ici le malencontreux souvenir.

« Monsieur, me dit-il d'une voix perçante, j'ai vu dernièrement votre nom parmi les notabilités littéraires qui se sont réunies pour nous donner un tableau du Paris moderne. Soit dit en passant,

je doute que ce nouvel ouvrage vaille celui que le bonhomme Mercier nous a laissé sur le même sujet; c'était un penseur profond, un sage et savant observateur. De nos jours, on se contente d'effleurer la matière sans jamais l'approfondir. Blasé sur le naturel et la vérité, on se jette dans le ridicule, dans l'absurde... témoin le mélodrame! »

L'apostrophe était rude et fut relevée très-obligeamment par la maîtresse du logis qui daigna citer avec éloge plusieurs mélodrames dont la représentation l'avait vivement intéressée.

« — Selon toute apparence, monsieur, poursuivit mon agresseur, c'est vous, créateur de ce genre que vous avez exploité avec un rare bonheur, c'est vous, dis-je, qui serez appelé à nous en révéler les beautés et à transmettre aux générations futures l'histoire de ses dangereux progrès. Les immenses succès que vous y avez obtenus depuis trente ans ne m'empêchent pas de dire que ce genre de composition dramatique est désavoué par le bou goût et par la saine littérature. »

Après ces paroles sentencieuses, il pirouetta sur lui-même et laissa échapper un rire sardonique en signe du parfait contentement qu'il éprouvait de son inconvenante sortie. Il cherchait des approbateurs, mais il n'en rencontra qu'un très-petit nombre; c'était deux académiciens, trois présidens de cour, et un membre de la commission des hospices. Tous ceux qui touchaient à la quarantaine

se rappelaient avec un doux émoi les délicieuses soirées qu'ils avaient passées, dans leur jeunesse, à l'Ambigu et à la Gaîté. Tous avaient pleuré avec mesdemoiselles Lévesque et Adèle Dupuis; tous avaient frémi aux accens vigoureux, aux transports frénétiques de Philippe, de Lafargue, de Tautin, de Fresnoy, de Marty et autres tyrans oppresseurs de l'innocence et de la vertu, chargés de la persécuter trois cent soixante-cinq fois par an, moyennant dix francs par soirée. Maintenant ces messieurs se font payer quinze à vingt mille francs d'appointemens; aussi n'est-ce plus la vertu qu'ils tuent, mais bien les directeurs assez fous pour accueillir leurs prétentions.

» — Vous ne vous trompez pas, monsieur, répondis-je, c'est à moi que l'éditeur a bien voulu confier cette tâche difficile, et je la remplirai en conscience.

» — En conscience! le mot est bien trouvé en parlant des ouvrages monstrueux que l'on joue depuis quelques années, d'où est bannie précisément toute conscience, qui outragent à chaque scène le bon sens, la morale et la pudeur, ouvrages essentiellement licencieux qui ne peuvent inspirer que l'horreur de la société en nous la montrant constamment sous un aspect hideux. La représentation de ces chefs-d'œuvre enfantés par les démolisseurs de l'ordre social, cause une espèce de cauchemar convulsif, elle ne peut être

supportée que par des spectateurs entièrement démoralisés, et des femmes impudiques. Certes, je ne sache pas un père sage, un mari prudent, qui puisse y conduire sa fille ou sa jeune épouse.

» — Vous vous trompez, monsieur, plus le drame est cru, plus il fait fureur; les jolies femmes de la capitale y courent pour s'extasier et frémir.

» — Je les plains. Que vont-elles chercher là? des espérances ou des souvenirs? Malheur aux imprudens qui ont la faiblesse de les y conduire. Insensés! le châtiment ne se fera pas long-temps attendre. Leur déshonneur datera peut-être de la représentation du chef-d'œuvre. En effet, pourquoi se refuserait-on en secret ce qui est permis en public? N'est-ce pas là l'étrange morale, la conséquence funeste, qu'en rapporte, *in petto*, la femme sans expérience, qui croit encore, dans sa simplicité, que le théâtre est l'école des mœurs?

» — Ce n'est point à moi qu'il convient de juger ceux qui m'ont suivi dans cette carrière. Peut-être on peut reprocher de dangereux écarts, de graves erreurs, à des écrivains pourvus d'un talent supérieur, et dont la haute capacité littéraire est appelée à un meilleur emploi; mais, dans ce cas, la satiété fera bientôt justice de leurs portraits trop ou trop peu ressemblans, et ils auront passé comme un nuage noir à travers l'ouragan.

» — Espérons-le pour l'honneur de la capitale, car la province repousse ces œuvres informes.

» — Pour éviter toute confusion dans notre petit débat littéraire, je diviserai le mélodrame en deux parties bien distinctes, le classique et le romantique.

» — Classique! le mélodrame! Ah! monsieur! quel abus de mots! quelle profanation!

» — C'est pourtant de celui-là seul que je vous parlerai. J'abandonne le romantisme à ses frénétiques admirateurs. Il aura le sort de tout ce qui est hors des limites de la raison.

» Sans doute, le mélodrame n'a jamais pu ni dû être classique à la manière de Corneille ou de Racine. Néanmoins il a eu pendant trente ans sa poétique; il a été soumis à l'unité d'action et de temps. C'était, à proprement parler, du drame lyrique taillé sur le patron des pièces de Sédaine, et, ce qui le prouve, c'est que les meilleurs mélodrames ont été traduits en italien, en allemand, et mis en musique par les plus célèbres compositeurs étrangers. Sans aller plus loin, *Victor ou l'Enfant de la Forêt,* le premier-né des mélodrames modernes, était un opéra reçu au Théâtre-Favart et dont Solié avait composé la musique; madame Saint-Aubin, Michu, Chénard et Solié devaient remplir les rôles de *Clémence, Victor, Roger* et *Valentin.* On voulut me faire un passe-droit dont ma jeune fierté se révolta. Je portai mon opéra à l'Ambigu-Comique où il fut joué en supprimant seulement les morceaux de chant. Telle est l'origine du mélodrame.

» — Mieux valait supporter un passe-droit et continuer à faire des opéras-comiques. Qui sait? vous auriez peut-être réussi dans la tragédie...... Alors....

» — Permettez que je sois seul juge de mes convenances. Semblable aux enfans prodigues, j'ai mangé mon bien en herbe. En vivant de mon immortalité plus que douteuse, je crois avoir fait preuve de sagesse et de bon sens. Revenons au mélodrame.

» Pendant vingt ans il a été du suprême bon ton de dénigrer ce genre d'ouvrage dramatique. Ce mot était l'arme banale avec laquelle on attaquait l'intérêt, source unique et inépuisable de nos plaisirs au théâtre. Mille fois j'ai entendu de vieux Aristarques s'écrier : Un mélodrame! fi donc! je n'en ai jamais vu, Dieu m'en garde! Mais cela doit être mauvais, cela ne saurait être bon; et moi de leur répondre : D'ici à vingt ans, le mélodrame envahira toutes les scènes. C'était aussi l'opinion de Chénier et de Monvel. Mes prévisions se sont réalisées. On le parle, on le chante, on le danse, on le mime; il a tout remplacé, tout confondu. Il n'y a plus qu'un genre, qu'un théâtre à Paris; toute la différence est dans les acteurs. Mais il en sera du mélodrame comme de toutes les choses de ce monde; c'est du chaos que naît l'ordre. Avant peu cette confusion cessera, et chaque théâtre sera rendu à sa primitive institution.

» Parlons de la naissance et des progrès du mélodrame; car, pour vous mettre à même de le juger, je vous dois son histoire depuis le déluge.

» — C'est un genre détestable et que condamne le bon goût. Voilà son histoire en deux mots.

» — Condamner en masse est toujours une injustice. Un mélodrame intéressant, bien conduit, bien écrit, est certainement préférable à une mauvaise tragédie, à une mauvaise comédie, à un mauvais opéra-comique. Sans doute on a fait aussi de mauvais mélodrames et de très-mauvais, comme on fait de mauvais écrits en tout genre; mais parce que tout ce que l'on produit n'est pas bon, s'ensuit-il que l'on doive briser les presses et ne plus écrire? Que m'importe le titre d'une œuvre dramatique, si je n'y trouve rien de contraire à la morale et à la raison? De quel droit prétendrait-on m'imposer l'obligation de ne m'amuser que de telle ou telle chose souvent fort ennuyeuse? Si j'aime à être ému, attendri; si je suis flatté de voir des décorations bien peintes, des costumes exacts et frais, des ballets bien dessinés réunis à une action raisonnable écrite dans un style naturel, exécutée par des acteurs qui font tous leurs efforts pour me plaire, et tout cela moyennant un prix modique qui me permet de procurer de temps en temps ce plaisir à ma famille; de quel droit voudrait-on me contraindre à payer fort cher la fastidieuse représentation des chefs-d'œuvre que je préfère lire et admirer au

coin de mon feu ou dans mes promenades solitaires, à les voir trop souvent dénaturés par les doubles et les triples des théâtres royaux?

» — C'est précisément ce mélange du gai, du triste, de la musique, de la déclamation et des ballets, en un mot, cette confusion des genres qui est une innovation monstrueuse.

» — Je vous en demande pardon. Cette prétendue monstruosité existe depuis plus de trois mille ans, et je le prouve.

» Ce que l'on appelait *Jeux Scéniques* chez les Grecs et chez les Romains, était un composé de déclamation, de chant, de danse, de pantomime et de combats.

» Eschyle, inventeur de la tragédie grecque, connaissait parfaitement, selon ce qu'en dit Quintilien, la partie matérielle du théâtre, les décorations, les costumes et les machines.

» Les mystères que l'on a représentés pendant cent cinquante ans, c'est-à-dire depuis 1398 que des pèlerins jouèrent pour la première fois *la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ*, sur un théâtre construit dans le bourg de Saint-Maur près Paris, jusqu'en 1548, offraient la réunion informe de ces mêmes genres. Depuis cette époque jusqu'en 1636, où Corneille fit représenter le *Cid* et produisit dans l'art dramatique et dans les lettres cette révolution qui amena le beau siècle de Louis XIV, je remarque dans les auteurs et dans les spectateurs la même

tendance vers le merveilleux, le même attrait pour le plaisir des yeux. Les pièces de Jodelle, Hardy, Boisrobert, Montchrétien, La Taille, Tristan, Du Ryer, Robert Garnier, Guérin du Bouscal, Billard, Grévin, et Corneille lui-même (avant le *Cid*), étaient un mélange de tous les genres, ce qui est suffisamment indiqué par leurs dénominations. On les intitulait : *Tragédie pastorale avec des chœurs ; Tragi-comédie ou Fable bocagère avec des chansons ; Poème dramatique avec figures, emblèmes et énigmes ; Tragédie avec des chœurs, des pauses, des danses et arrière-danses*. Quelques-unes étaient divisées par journées, sans distinction d'actes ni de scènes. Les titres qu'on leur donnait étaient plus emphatiques encore. Ici, c'est Électre, *tragédie contenant la vengeance de l'inhumaine et très-piteuse mort d'Agamemnon, roi de Mycène-la-Grande, faite par sa femme Clytemnestre et son adultère Égistus, vers pour vers, en rime française ;* là, c'est Abel *où l'Odieux et sanglant meurtre commis par le maudit Caïn à l'encontre de son frère Abel, extrait du quatrième livre de la Genèse, tragédie morale à douze personnages, savoir : Adam, Ève, Caïn, Abel, Calmana, Débora, l'Ange, le Diable, le Remords de conscience, le Sang d'Abel, le Péché, la Mort ;* plus loin, je lis La Magicienne étrangère, *tragédie en quatre actes, en vers, dans laquelle on voit les tyranniques comportemens, origine, entreprises, desseins, sortiléges, arrêt, mort*

et supplice, tant du marquis d'Ancre que de Léonor Galligay, sa femme, avec l'aventureuse rencontre de leurs funestes ombres par un bon François, neveu de Rotomagus.

» — Qu'est-ce que cela prouve? voudriez-vous, en nous reportant à la naissance de l'art, éteindre les lumières, et faire rétrograder le génie?

» — A Dieu ne plaise que ce soit là ma pensée! Si j'entre dans ces détails, c'est pour vous démontrer que depuis le moment où l'on a imaginé les représentations théâtrales jusqu'aujourd'hui, la masse des spectateurs a toujours recherché ce qui lui promettait des impressions fortes et variées. Je continue.

» De 1636 à 1790, la scène française s'est enrichie de chefs-d'œuvre. Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, de Belloy, de La Motte, de La Noue, de La Fosse, Longepierre, la Grange-Chancel, Guymond de La Touche, Saurin, Ducis, Chénier, Lemierre (dans la tragédie), Molière, Régnard, Destouches, Boursault, Montfleury, Hauteroche, Baron, Dancourt, Le Sage, Piron, Boissy, Dufresny, Fagan, Gresset, Collin d'Harleville, Fabre d'Églantine, Picard (dans la comédie), nous ont laissé des modèles inimitables, de vrais trésors pour la portion éclairée de la nation. Mais ceux que leur goût, leur éducation ou leur état n'ont pas mis à même d'acquérir des connaissances (et l'on ne peut disconvenir que cette classe ne

forme la plus grande partie de la société), n'en sont pas moins avides de plaisirs et n'ont pas moins que les autres le droit de s'en procurer; il faut donc les assortir à leur goût, à leur éducation, à leur état, et surtout à leurs moyens pécuniaires. Sans doute une pensée sublime frappera tous les spectateurs français sans exception : j'en ai eu souvent la preuve dans les représentations *gratis*; mais la finesse du langage, les beautés de détail, la pureté du style ne peuvent être appréciées que par le très-petit nombre.

» C'est ainsi que pour faire réussir le *Misanthrope,* qui était tombé, Molière lui adjoignit, à la quatrième représentation, *le Médecin malgré lui*, et la farce servit de passeport au chef-d'œuvre.

» C'est ainsi qu'à travers les astres de notre théâtre, dont les rayons ont éclairé l'univers, on a vu paraître et passer comme des météores, les compositions burlesques ou éphémères de Scarron, Douville, Visé, Scudéri, Calprenède, Duché, Troterel, Claveret, Desmarais, et autres dont les noms sont encore moins connus.

» La Chaussée, surnommé le père du drame, débuta en 1733. Ses ouvrages furent généralement goûtés, et procurèrent aux comédiens des recettes considérables. Son exemple, que des esprits chagrins appelleront contagieux, eut d'innombrables imitateurs. Pendant soixante ans, c'est-à-dire jusque vers 1790, on vit le genre sentimental s'ac-

créditer et réussir sur tous nos théâtres indistinctement. La Harpe, Marmontel, Diderot, Mercier, Anseaume, d'Allainval, Goldoni, Sédaine, Beaumarchais, Darnaud, Fenouillot de Falbaire, Dubuisson, Du Rosoy, Desforges, Monvel, Dejaure, Marsollier, Bouilly, obtinrent presque tous des succès prodigieux. C'est au drame lyrique ou mélodrame (car un mélodrame n'est autre chose qu'un drame lyrique, dont la musique est exécutée par l'orchestre au lieu d'être chantée) que la Comédie-Italienne a dû les jours de sa prospérité. Qu'est-ce, en effet, que *Richard cœur-de-lion*, *le Déserteur*, *le comte d'Albert*, *Raoul de Créqui*, *la Caverne*, *Roméo et Juliette*, *Lodoïska*, *Camille*, *Montano et Stéphanie*, *Ariodant*, *la Tour de Neudstat*, *le Château de Monténéro*, *les Deux journées*, *Béniowski*, *Zoraïme*, *Léocadie*, *le Maçon*, *la Dame Blanche*, etc., sinon des mélodrames qui ont fourni à nos meilleurs compositeurs le moyen de produire d'excellentes partitions? Il faut à la musique des situations fortes et des passions énergiques. Grétry, Dalayrac, Boieldieu, Nicolo, ont eu presque seuls le secret de mettre l'esprit en musique; mais c'est un talent fort rare. Un joli rondeau, une romance expressive, sont accueillis dans les salons, mais ne font pas faire un pas à la science; ils laissent bientôt leur auteur dans l'oubli, ou du moins sans renommée.

» — Je suis de votre avis ; mais, grâce à la con-

fusion des genres, et surtout aux empiètemens du vaudeville, les compositeurs n'ont plus le moyen de travailler. Le Conservatoire forme des élèves distingués qui remportent de grands prix, vont passer cinq ans à Rome et à Naples, aux frais de l'État, et reviennent en France pour composer des contredanses, et briller à Tivoli ou aux Porcherons. Brillante perspective! Avant dix ans l'école des Méhul, de Chérubini, des Berton, n'existera plus. Cependant la musique française est essentiellement dramatique; elle est une de nos gloires. On paie vingt francs pour entendre Paganini! un équilibriste! et l'on dédaigne nos virtuoses. Ils ont, il est vrai, le tort d'être nés Français et d'honorer le pays.

» — Permettez que je revienne à mon sujet. Je vous ai raconté la chronologie du mélodrame ou des pièces du même genre qui l'ont précédé, et je me suis arrêté à l'époque de notre première révolution. Depuis 1789 jusqu'au gouvernement consulaire, où toutes choses rentrèrent peu à peu dans l'ordre, la scène française, à quelques rares exceptions près, fut salie, déshonorée par des ouvrages infâmes, à la représentation desquels se plaisaient les auteurs et acteurs des scènes furibondes qui ont souillé nos annales, et transformé, aux yeux de l'histoire, un peuple spirituel, aimable et poli, en une bande d'assassins et de forcenés. Les armées seules n'eurent aucune part à ces sanglans

désordres. Elles conservèrent intact l'honneur français qui s'était réfugié dans les camps.

» On pourrait avancer que, depuis deux siècles, le théâtre a été le thermomètre de l'état social en France, et le miroir de nos mœurs. Admirable, sublime sous le grand roi; mou, lâche, efféminé sous la régence; fade et musqué sous Louis XV et Louis XVI, il se montra féroce pendant la période de dix ans où s'accomplirent tant de crimes; il est des préjugés respectables qu'on ne parvient à déraciner qu'en ébranlant l'ordre social jusque dans ses fondemens. Toutefois, le dévergondage ne fut pas poussé aussi loin que de nos jours.

» Je trouve ici la place d'une anecdote probablement peu connue.

» En l'an II de la république, Léonard Bourdon, membre de l'instruction publique, Moline et Aristide Valcour, trois fameux montagnards, avaient composé en société une sans-culottide (pièce de l'époque) intitulée *le Tombeau des imposteurs,* et qui devait être représentée sur le théâtre des Arts (l'Opéra). A la fin du premier acte une jeune fille sortait en désordre de la sacristie, où Blondinet, son confesseur, l'avait introduite pour lui parler librement de sa flamme. Révoltée de ces indécentes propositions, Rose échevelée venait retrouver sa mère qui l'attendait dans l'église, et lui racontait en pleurant cette avanie dont le récit scandalisait toutes les dévotes.

Des mains d'un prêtre infâme
Sauvez-moi s'il vous plaît....

LES DÉVOTES.

Qu'est-ce que c'est? (ter.)

» Robespierre, qui ne laissait pas jouer un ouvrage important sans assister aux répétitions générales, fut révolté de la licence de celui-ci et en défendit la représentation; bien plus, les exemplaires furent recherchés avec soin et détruits. Celui que je possède est une des mille raretés qui composent ma précieuse bibliothèque [1].

[1] Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici un échantillon de cette œuvre du temps;

CHOEUR DE SANS-CULOTTES.

Chapes, chasubles, saints d'argent,
Soleil, ciboire et dais brillant,
Feront bientôt le grand voyage.
A la Monnaie on les attend;
Ils nous fourniront du comptant, etc.

Or, écoutez la piteuse aventure
Des desservans du temple de Jésus,
Qui ci-devant faisaient grande figure
Et grâce à nous bientôt iront tout nus.
Moines, prélats et prêtres sont fondus.

On les chagrine:
La guillotine
Au moindre mot
Pourrait être leur lot.

» — Ah ! vous l'entendez, messieurs. Et ceci se passait en l'an II, sous la république, au plus fort de la terreur! Vous voyez donc bien que la censure est indispensable; si elle existait, nous ne verrions pas surgir les pièces monstrueuses qui font déserter le théâtre.

» — Non, point de censure. Ce mot seul suffit pour inspirer de l'effroi à tout écrivain et paralyser le génie.

» — Le génie, dites-vous? qu'a-t-il enfanté depuis deux ans? qu'est-ce donc qu'il a produit de grand, de sublime? A entendre les clameurs de haro, cette censure atroce emprisonnait dans les portefeuilles de leurs auteurs des centaines de chefs-d'œuvre!... Eh bien! on les a ouverts ces portefeuilles! voyez ce qui en est sorti!

» — Point de censure, je le répète; néanmoins, je reconnais la nécessité d'un examen préalable pour les ouvrages dramatiques seulement et sous le rapport des mœurs. Il n'en est pas d'une pièce de théâtre comme d'un journal ou d'un livre qu'on

Abbés, chanoines gros et gras,
Curés, vicaires et prélats,
Cordeliers fiers comme gendarmes,
Capucins, récollets et carmes,
Que tout rentre dans le néant,
Que tout disparaisse devant
Le peuple sans culotte;
A bas le régiment
De la calotte.

peut aisément soustraire à l'œil curieux d'une jeune personne. On entre dans un spectacle sans connaître les pièces qu'on va voir, et il arrive trop souvent que la décence ne permet pas que l'on assiste à la représentation entière. Aussi je ne doute pas qu'un théâtre à Paris, où l'on serait certain de ne pas voir ou entendre d'obscénités, n'attirât un grand nombre de spectateurs.

» L'examen dont j'ai parlé serait confié à des hommes de lettres honorables, estimés, ne travaillant plus pour la scène, connus par leurs opinions généreuses, et qui rempliraient très-bien ces fonctions auxquelles le gouvernement nommerait sur la présentation des directeurs réunis à la commission des auteurs. Il y aurait là garantie pour tous.

» — En vérité, me dit la maîtresse de la maison, je désirerais que votre projet fût adopté. J'aime beaucoup le spectacle et surtout le mélodrame ; mais depuis deux ans j'ai dû me priver de ce plaisir.

» J'ai entendu souvent chez moi de jeunes romantiques répondre dédaigneusement à des hommes du premier mérite : « Vous ne comprenez pas, » vous ne pouvez pas nous comprendre. » Je vous assure au contraire que je comprends trop. C'est pour cela que je ne vais plus qu'au Théâtre-Italien. Là du moins je ne suis point exposée à rougir. Vous êtes, sans contredit, messieurs, de meilleurs

juges que moi, mais je nie que l'on puisse tout dire, tout montrer au théâtre. Quand même on le pourrait, je crois qu'on ne le devrait pas. Pourquoi familiariser avec l'impudeur et le vice à nu des consciences timorées, des femmes naïves encore et dont toute l'existence est destinée à des goûts suaves, à des sentimens doux, à des devoirs touchans? Qu'est-il besoin de les initier à ces repas offerts à des palais blasés et insensibles qui ne savourent plus que les liqueurs fortes? Quel avantage les hommes peuvent-ils espérer de notre émancipation totale? N'est-ce pas à leur préjudice qu'ils s'efforcent de nous rendre leurs égales sous le rapport du perfectionnement moral porté jusqu'au délire?

» Mais pardon; je vais beaucoup trop loin. Je me jette dans les idées abstraites. Continuez, monsieur, vous vous êtes arrêté au règne de la terreur.

» — J'obéis, madame. Quand l'homme colosse fut monté sur le trône, le drame disparut tout à fait des grands théâtres. Napoléon n'aimait que la tragédie et la musique. Talma, le sublime, l'admirable, l'inimitable Talma, le chevaleresque Lafon, la sensible Duchenois, et la belle Georges, tinrent long-temps le sceptre tragique. On courut à l'Opéra-Comique voir de jolis actes joués et chantés délicieusement par Elleviou, Martin, Gavaudan, Solié, Chenard, Dozainville; mesdames

Dugazon, Saint-Aubin, Gavaudan, Philis, Duret, Regnault et Gonthier. Mais ces alimens trop solides ou trop délicats ne pouvaient contenter tous les goûts, tous les besoins. Le drame exilé des théâtres impériaux se réfugia aux boulevards. C'est là que, sous le titre de mélodrames, on a représenté pendant vingt-cinq ans des pièces que les journaux et l'opinion publique ont placées plus d'une fois au-dessus des ouvrages nouveaux que l'on jouait à la Comédie-Française.

» Le mélodrame a signé des lettres de noblesse aux anciens tréteaux trop long-temps tributaires des grands théâtres qui exerçaient sur eux leur insolent vasselage et les tenaient dans la plus humiliante dépendance. Le mélodrame a épuré le langage du peuple qui, après l'avoir vu jouer, le loue, moyennant deux sous, et le lit jusqu'à ce qu'il le sache par cœur. La poésie, ce langage des dieux, ne pouvant être comprise que par des spectateurs éclairés et instruits, la tragédie n'est point en harmonie avec l'éducation du peuple. Les grands intérêts politiques qui en font presque toujours la base, exigent, pour être appréciés, de longues études, des connaissances profondes, étendues et variées. Il a donc fallu créer un théâtre, un genre et un intérêt populaires. De là le mélodrame.

» A l'appui de mon opinion, je citerai encore celle du farouche Robespierre, qui fut agneau

avant de se faire tigre; témoin le paragraphe suivant, extrait mot à mot de l'*Éloge de Gresset*, discours qui a concouru pour le prix proposé par l'Académie d'Amiens, par M. R......., avocat en parlement, imprimé en 1786, et que je possède avec quelques autres essais litttéraires du même auteur; tous rarissimes et à peu près introuvables.

« Nous avons vu de nos jours le domaine du
» théâtre s'agrandir par la naissance de ces pro-
» ductions connues sous le nom de *drames*. Mais
» je ne sais quelle manie pousse une foule de cri-
» tiques à déclamer contre ce nouveau genre avec
» une sorte de fanatisme. Ces fougueux censeurs,
» persuadés que la nature ne connaissait que des
» tragédies et des comédies, prenaient tout ou-
» vrage dramatique qui ne portait pas l'un de ces
» deux noms pour un monstre en littérature, qu'il
» fallait étouffer dès sa naissance: comme si cette
» inépuisable variété de tableaux intéressans qui
» nous présentent l'homme et la société devait être
» nécessairement renfermée dans ces deux cadres:
» comme si la nature n'avait que deux tons et qu'il
» n'y eût point de milieu pour nous entre les saillies
» de la gaîté et les transports des plus furieuses
» passions.

» Mais les drames et le bon sens ont triomphé
» de toutes leurs clameurs. C'est en vain qu'ils ont
» voulu nous faire honte du plaisir que ces ou-
» vrages nous procuraient et nous persuader qu'il

» n'était permis de s'attendrir que sur les catas-
» trophes des rois et des héros. Tandis qu'ils fai-
» saient des livres contre les drames, nous courions
» au théâtre les voir représenter, et nous éprou-
» vions que nos larmes peuvent couler avec dou-
» ceur pour d'autres malheurs que ceux d'Oreste
» et d'Andromaque; nous sentions que plus l'action
» ressemble aux scènes ordinaires de la vie, plus
» les personnages sont rapprochés de notre con-
» dition, plus l'illusion est complète, l'intérêt
» puissant, et l'instruction frappante. »

» Il est donc vrai que par les représentations et la lecture du mélodrame, le peuple s'instruit à devenir meilleur. Vous ne nierez pas que, dans les pièces de ce genre, on n'ait reproduit fréquemment sur la scène de beaux exemples de morale et de vertu, des actes d'héroïsme, des traits de bravoure et de fidélité puisés dans nos annales. Le mélodrame doit donc exercer sur nos mœurs une influence utile, puisque l'éternelle morale qu'on y recueille est la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises.

» — Je serais curieux de savoir, s'écria mon vieux pédant, ce que vous trouvez de moral et d'instructif dans....

» — Je me récuse, monsieur; déjà j'ai eu l'honneur de vous dire qu'il ne m'appartient pas de juger des confrères auxquels je reconnais un très-grand talent. Il est convenu que je ne défends ici

que le mélodrame classique, celui auquel on a couru pendant vingt-cinq ans, et auquel on reviendra bientôt. Je le prédis.

» — Peu m'importe! seulement je vous demanderai ce que vous trouvez de si beau dans cette classe populaire qui s'amuse à lire au lieu de travailler. Pourquoi faut-il que le peuple français connaisse l'histoire de son pays? Cela n'est pas du tout nécessaire. Quand le boutiquier, l'artisan, l'ouvrier a consacré six jours au travail, il a besoin de dissipation. La promenade, le grand air, et l'exercice du corps, voilà ce qu'il lui faut. Je ne veux pas que son esprit vienne se tendre et se fatiguer à la représentation d'un drame. Jadis c'était dans les guinguettes...

» — Eh! monsieur, vous n'avez donc pas lu les relevés statistiques de nos départemens? Sur 1130 meurtres commis en France dans l'espace de quatre ans, 546, c'est-à-dire plus de la moitié, l'ont été par suite de rixes dans les cabarets. Cela prouve assez contre votre opinion. Mieux vaut sans doute que ces honnêtes familles aillent puiser des leçons de morale dans les théâtres du mélodrame, à raison de quinze ou vingt sous par tête.

» — Qu'on leur donne, comme autrefois, des farces, des danses de corde.

» — La farce, a dit un de nos meilleurs écrivains, est le spectacle de la grossière populace. C'est un plaisir qu'il faut lui laisser, mais dans la

forme qui lui convient, c'est-à-dire des tréteaux pour théâtre, et pour salle des carrefours. Par là il se trouve à la bienséance des seuls spectateurs qu'il convienne d'y attirer. Mais lui donner des salles décentes et d'une forme régulière, l'orner de musique, de danses, de décorations agréables, c'est dorer le bord de la coupe où le public va boire le poison du vice et du mauvais goût; c'est afficher ouvertement le projet de corrompre, de démoraliser, d'abrutir une nation.

» — Quelques mélodrames, j'en conviens, méritent d'être exceptés de la proscription; mais vous ne nierez pas au moins que le style de ces pièces ne soit ordinairement plat ou ampoulé, rempli de lieux communs ou de sentences rebattues? »

» — Ma foi, soit dit sans offenser personne, je ne le trouve pas plus mauvais que celui de beaucoup de pièces jouées aux grands théâtres. Je pourrais citer dans Sédaine, dans Mercier, et autres plus modernes, telles phrases plus ridicules que celles qui ont été méchamment recueillies ou supposées par des critiques de mauvaise foi.

» — Les mélodrames fourmillent d'invraisemblances.

» — Pas plus en vérité que certains ouvrages desquels on a parlé avec éloge.

» — Les règles de l'art y sont méconnues, violées.

» — C'est faux. Généralement les pièces remar-

quables en ce genre sont soumises ou à peu près aux trois unités. Celles de temps et de lieu surtout y sont observées plus scrupuleusement que dans le *Déserteur*, *Richard*, *Sargines*, etc. Soyons donc de bonne foi : si les auteurs étrangers n'avaient remarqué dans certains mélodrames un puissant intérêt, des formes dramatiques, de belles situations amenées avec art, et un style convenable, ils n'auraient pas pris la peine de les traduire *littéralement*, et j'en pourrais désigner beaucoup auxquels on a fait cet honneur. Enfin, il me semble qu'au lieu de verser le ridicule sur les hommes de lettres qui ont adopté ce genre, on devrait au contraire leur savoir gré de transporter sur notre scène l'élite des pièces allemandes ou anglaises ; ce qu'ils ne font toutefois qu'après les avoir améliorées en leur donnant une forme régulière.

» — Monsieur, me dit la noble dame en se tournant vers moi, et m'honorant d'un gracieux sourire, j'ai bien écouté tout ce qui a été dit pour et contre le mélodrame, et je n'hésite point à vous donner gain de cause. Seulement il me semble que vous avez été trop modeste en faisant au peuple les honneurs exclusifs de ce genre. La bonne société l'aime aussi et le recherche avec empressement. Bien plus (mais ceci, je le dirai tout bas), je préfère le mélodrame à la tragédie ; j'y trouve plus de vérité, plus d'intérêt, plus d'entente de la scène, et surtout plus de naturel. Il me touche,

m'émeut, m'attendrit; ce qu'il me retrace rentre dans les habitudes de la vie ordinaire, tandis que les grandes infortunes vraies ou supposées de ces héros montés sur des échasses et parlant un langage emphatique me laissent au moins indifférente.

» — Frémissez! levez-vous, manes de Corneille, de Voltaire, de Crébillon!....... s'écria le petit homme.

» — Pourquoi les déranger? monsieur, laissez-les dormir en paix, car je n'ai pas le moins du monde l'intention de les offenser. J'adore les beaux vers, et ne me lasse pas de lire les ouvrages de Racine et les sublimes rêveries de Lamartine ou de Victor Hugo. Mais de beaux vers ne suffisent pas pour faire une bonne pièce; vous ne me prouverez jamais qu'une exposition en deux ou trois scènes bien longues composées de tirades éternelles presque toujours ennuyeuses, vaille, sous le rapport dramatique, le premier acte de tel mélodrame, où je vois s'engager, dès les premiers mots, une action vive, intéressante; où chaque personnage se présente avec son caractère et le langage qui lui est propre; où l'intérêt s'accroît de scène en scène, d'acte en acte, et me tient palpitante pendant deux ou trois heures jusqu'à ce que la catastrophe vienne m'arracher des larmes. Je l'avoue à ma honte, jamais je n'ai pleuré à la tragédie; et dussiez-vous me traiter de barbare, je vous dirai

que je vais au théâtre pour rire ou pour pleurer. Malheur à l'auteur dramatique qui laisse le spectateur impassible !

» Il est bien entendu aussi qu'au théâtre je préfère la prose à la poésie. C'était l'opinion de Diderot, de Mercier, de Beaumarchais, sans parler de ce bon M. Robespierre, dont vous nous avez dit la pensée à propos du drame.

» — Eh bien, monsieur ! me dit mon interlocuteur en se mordant les lèvres et en grimaçant d'une manière convulsive, vous devez être content, vous avez obtenu le suffrage de madame.

» — Celui de toutes les femmes, ajouta la belle châtelaine. Faites-nous pleurer, messieurs, vous serez toujours certains de réussir.

» — Mais enfin, monsieur, puisque le mélodrame est une si belle chose, d'où vient que j'entends dire de tous côtés : Le théâtre se meurt ! nous sommes à l'agonie ! Tel est le cri de détresse de toutes les entreprises théâtrales !

» — Si vous en cherchez la cause, monsieur, vous la trouverez :

» 1° Dans le trop grand nombre des théâtres à Paris. Huit ou dix pourraient y prospérer : il y en a quarante-quatre ; savoir : vingt-deux autorisés, seize dits de société où l'on entre en payant, et six hors barrière ;

» 2° Dans le taux excessif des appointemens ;

» 3° Dans le luxe des décorations et des costumes ;

» 4° Dans la manie des pièces à tableaux qui force à doubler le nombre des décorations et à tripler celui des ouvriers machinistes, détruit toute vraisemblance, oblige l'auteur à faire plusieurs expositions, rompt l'intérêt, et empêche les spectateurs de s'identifier avec des personnages qui ne font que passer comme des ombres chinoises. C'est le cachet de la paresse et de la médiocrité, c'est la ruine de l'art dramatique;

» 5° Dans cette masse énorme de billets donnés et revendus ensuite à vil prix dans des bureaux clandestins, et souvent même à la porte des théâtres;

» 6° Dans la confusion des genres;

» 7° Dans la faiblesse ou le dévergondage des pièces et leur éternelle tendance vers les allusions politiques. Les scènes des rues ont tué le théâtre;

» 8° Dans l'ambitieuse préoccupation des uns et l'excessive misère des autres;

» 9° Dans l'abandon gratuit d'un certain nombre de loges [1];

[1] Croirait-on, par exemple, que la loge dont monsieur le Préfet de police jouit dans les théâtres autorisés, calculée à raison de quatre places seulement, donne par année l'entrée gratuite à quarante mille huit cent quatre-vingts personnes presque toutes opulentes et qui prendraient des billets au bureau si elles n'étaient assurées de voir, à leur tour, toutes les pièces nouvelles? Cet abus vient d'être singulièrement modifié. A l'exemple de M. de Belleyme, son prédécesseur, M. Gisquet soutient de tout son pouvoir les administrations théâtrales dont il connaît la misère. Grâces leur soient rendues!

» 10° Dans le droit exorbitant perçu au profit des pauvres sur de misérables recettes, insuffisantes pour payer les premiers frais. Il est contraire à la raison, à la justice de percevoir un impôt sur des pertes. Quand une maison est en non-valeur, quand un champ est ravagé par la grêle, on dégrève le contribuable. Si, dans la session prochaine, une loi ne supprime pas cet odieux impôt, avant un an plus de la moitié des théâtres aura péri. Sous prétexte de soulager quelques soi-disant pauvres à domicile, l'inexorable commission des hospices aura privé de domicile et de pain deux à trois mille familles qui vivent autour de ces établissemens; elle aura entraîné la banqueroute de malheureux spéculateurs qui, grâce à elle, n'ont plus en perspective que le déshonneur et la prison.

» — Voilà, j'en conviens, bien des causes de mort, mais je sais aussi plus d'un remède. Et d'abord je réduirais le nombre des théâtres à huit, comme le fit Napoléon en 1807.

» — C'est impossible.

» — Impossible! d'où vient?

» — Et la légalité!

» — Poussée à l'excès, elle équivaut presque à l'anarchie. Quand une maison brûle; on l'abat pour sauver le quartier; un membre est-il gangréné? on le coupe. J'ordonnerais la démolition de toutes les salles où l'on ferait banqueroute. Il existe à ce sujet un décret de l'empereur, qui a toujours force de loi.

» — Mais, monsieur, c'est de l'arbitraire, de la tyrannie, du despotisme.

» — Pas le moins du monde; vous êtes avertis. Quand la police a fait mettre au bord d'une rivière des poteaux qui indiquent le gué et les bas-fonds, tant pis pour celui qui passe outre; s'il se noie, il l'a voulu.

» — Sans doute on place des garde-fous sur les ponts pour les gens raisonnables, mais cela n'empêche pas les insensés et les suicides de les franchir pour s'élancer dans la rivière.

» — Tant pis pour eux.

» — Pour me résumer, je pense que l'on pourrait peut-être remédier au mal en adoptant les mesures suivantes :

» La suppression entière des loges et billets gratis;

» La clôture des bureaux clandestins, où l'on vend des objets volés : car ce n'est pas pour les vendre qu'on donne des billets de faveur;

» Le retrait du privilége pour tout théâtre dont le directeur aura failli;

» L'examen préalable des ouvrages dramatiques par des hommes sages, expérimentés, et qui s'interposeraient comme arbitres entre les directeurs et les auteurs;

» Un cautionnement égal aux dépenses d'une année, de la part de tout directeur nouveau. L'obligation à chaque théâtre de se renfermer dans

les termes de son privilége, sous peine d'amendes très-fortes et de clôture.

» A ces conditions, la scène française pourra voir renaître de beaux jours. Après une course longue et fatigante, on sent le besoin du repos. Il en est de même du théâtre. On a battu toutes les routes du vice et du crime, épuisé toutes les ressources de l'absurde et de l'inconnu, toutes les combinaisons ridicules et atroces. On reviendra bientôt à l'intérêt vrai, à l'intérêt de tous les temps et de tous les âges, à l'intérêt de cœur, et l'on obtiendra encore de brillans et légitimes succès.

» —Très-bien; mais qui fera ces bons ouvrages? de qui les espérez-vous?

» — De ces mêmes auteurs que vous blâmez aujourd'hui. A peine sortis de l'adolescence, ils cèdent à l'entraînement de l'exemple. Disciples ardens de l'école nouvelle, ils s'abandonnent à toute la fougue de la jeunesse et des passions; enthousiastes de la liberté illimitée dont ils abusent, ils courent et bondissent à travers champs, comme de jeunes chevaux échappés et sans frein. Mais bientôt ils s'attacheront à la société par de doux liens; devenus époux et pères, ils comprendront ce qu'ils feignent d'ignorer ou ce qu'ils ignorent en effet; ils ne voudront pas exposer leur jeune épouse à rougir en voyant des scènes qu'ils n'oseraient avouer en face de l'innocence. Cédant alors à l'irrésistible ascendant de la raison, ils ne com-

poseront plus que des ouvrages admis par les convenances, et maudiront eux-mêmes la route dangereuse qu'ils ont parcourue d'abord, et les précipices par lesquels ils ont passé. »

G. DE PIXÉRÉCOURT.

LES VICES A LA MODE.

J'AVOUE qu'en commençant ce chapitre, je suis embarrassé par le titre même. Qu'est-ce qu'un vice? En physique, autant que je puis me le figurer, c'est l'absence ou la défectuosité d'une partie qui altère ou paralyse le tout. Ma définition peut être inexacte, mais je la crois suffisante. Eh bien! nous voyons des machines humaines qui, loin d'être altérées ou paralysées par des vices, leur doivent leur position, leur équilibre, leur usage : ma définition est donc mauvaise : en voici une autre : le vice est le complément de l'homme.

Qui ne sent d'abord ce que ma phrase a de conforme à ce que nous observons tous les jours? On ne peut pas dire précisément qu'il y ait des vices

à la mode, comme la barbe pointue, les chapeaux gris, et le patriotisme; ils le seraient plutôt comme ces flanelles de santé que personne ne montre, mais que tout le monde porte.

Le premier, à mon sens, celui qui organise ou désorganise tout, c'est, non pas l'orgueil, comme l'a dit Victor Hugo, c'est *l'importance*, que ne pouvait attaquer le poète : l'aigle, du haut de l'air, ne discerne pas les fractions, il embrasse tout en grand : c'est *l'importance*, nuance presque imperceptible pour qui ne peut pas analyser, mais colosse pour qui voit tout, parce qu'il veut tout voir.

De là, envie des distinctions, comme l'uniforme de l'ordre public, ou le petit chapeau à la grand homme; de là, la manie des décorations, manie qui s'est étendue jusqu'à la croix de juillet.

Pourquoi le théâtre tombe-t-il? Parce qu'il n'est plus de bon ton d'être touché : parce que c'est reconnaître une supériorité; parce qu'enfin attendrir, c'est commander; l'émotion est une obéissance.

Il faut voir de quelle hauteur les célébrités se jugent! A quels diminutifs on accole les plus vastes conceptions! On détrône une gloire aussi lestement qu'un roi : il n'y a plus de prestiges pour les royautés, y compris celle de l'intelligence.

Notez qu'avec tout ce dédain des sommités, il faut tenir par quelque chose à l'un de nos grands hommes, qui par cela même, devient pour nous

le seul homme de talent : de là, ces mauvais vers adressés par des étudians en médecine ou en droit, à Béranger, à Lamartine, à Victor Hugo, à Delavigne, pour y gagner une de ces lettres stéréotypes qu'on puisse montrer à ceux qui ne connaissent personne. Dans un ordre un peu plus élevé, on se redresse en disant comme d'un intime : Victor m'a dit... Casimir assure... Lamartine m'a écrit...

Les grandes nations ont de l'orgueil : la France n'a que de l'importance : quand chaque citoyen consent à s'effacer pour n'être qu'un dans le nombre, la masse est forte : mais quand tout individu veut renfermer la nation en lui-même, il n'y a plus d'ensemble : ce n'est plus une armée de soldats, c'est une cohue de caporaux.

Et voyez cependant comme si la vanité se punissait par le dédain, quand les intelligences ordinairement humbles servantes du public ont-elles montré plus d'insolence? quand avons-nous vu le talent plus impertinent? quel siècle enfin a été traité avec plus de nonchalance?

Il n'y a pas d'opposition qui n'ait pour but le ministère; il n'y a pas de conspiration contre le pouvoir, qui n'ait pour but le pouvoir; la liberté, l'honneur national, etc., etc., etc., sont des roues que l'on met à son char; il faut toujours prendre de bonnes roues pour ne pas verser en route.

A tout cela qu'oppose le public? il rit, il répète les épigrammes spirituelles de Figaro. Mais nous

ne sommes plus au temps où une épigramme tuait, où l'on ne se relevait pas d'un vers de Boileau ou d'un bon mot de Rivarol. Maintenant cela fait vivre : c'est un levier comme un autre ; on met le pied là-dessus, et on s'élève!

Quand on examine de sang-froid les bases d'après lesquelles on juge, je suis surpris qu'un homme qui a quinze cents livres de rente s'occupe sérieusement de l'opinion des autres. Y a-t-il une estime que vous consentiez à recevoir par la petite poste, sans être affranchie?

Le mépris, ou autrement dit le ridicule politique, est un dédommagement que les puissans laissent aux faibles : arme assez semblable à la batte d'Arlequin; il s'en sert avec vigueur, il en frappe avec force; mais les coups font du bruit et peu de mal : celui que l'on assomme ne s'en aperçoit pas.

L'estime est la petite monnaie de la gloire : c'est l'indemnité des sots.

Il n'est pas bien prouvé que l'on soit esclave sous le despotisme, et libre sous la liberté.

L'opinion politique n'est qu'un esclavage de mots. Une grande erreur est de croire qu'il y a un but à quelque chose. L'arène politique est comme le cirque de Franconi, où les chevaux dévorent des lieues sans changer de place : les peuples aussi croient arpenter beaucoup de chemin, ils font le manége.

Aujourd'hui c'est de liberté surtout que l'on est

amoureux, amoureux peut-être comme un homme qui a vu le portrait d'une belle femme sur une bonbonnière. Grâce touchante! beaux yeux! formes divines! voilà l'imagination qui fermente. On anime cette insensible figure : jugez alors de la passion pour celle qui est vivante! on l'aime d'autant plus qu'on ne la connaît pas. Alors sacrifices, voyages, rien ne coûtera pour l'obtenir; on la cherchera, fût-ce au bout du monde; et, quand on aura réussi à la trouver, que verra-t-on? une femme qui a été belle, il y a long-temps, quand la boîte appartenait au père du possesseur actuel, mais qui maintenant n'offre plus qu'une ombre d'elle-même, sans grâce, sans forme enfin! ce n'est plus une divinité, c'est un être méconnaissable, mentant impudemment au portrait, dont quelques lignes à peine serpentent dans la figure de sa petite-fille.

Quand la liberté manque, on la comprend; quand elle y est, on n'y est plus : c'est que rien ne peut être bien; l'opposition sera toujours brillante, parce qu'elle se fonde sur ce qui n'est pas. Quand sa chimère se réalise, elle subit le sort des choses qui sont, elle est mauvaise.

Et voilà pourtant pourquoi l'on se déteste! pourquoi un peuple entier se soulève, se bat comme une armée, et meurt comme un seul homme! Voilà pourquoi le 28 juillet j'ai manqué d'avoir une opinion.

Il y a des hommes qui croient avoir une opinion.

Bonne nation! qui prépare avec sa substance un repas dont elle ne goûtera jamais. Peu importent les principes! les contributions sont un fleuve, on ne veut pas le tarir, on cherche seulement à détourner son cours pour en arroser ses propriétés.

Après viendrait, si je ne me trompe, *l'inconséquence*: c'est-à-dire que souvent le bon sens populaire ne comprendrait pas la liaison entre les prémisses et la conséquence: mais nous proclamerons hautement que personne de nous n'a ce défaut-là.

Je connais une dame fort respectable qui a refusé sa fille à deux prétendans: le premier fréquentait le café; par conséquent c'était un joueur, un prodigue, etc.: le second... ah! le second! elle l'avait vu nombre de fois faire l'aumône (je ne suis pas certain qu'il crût être vu): deux actes bien différens! Mais tous deux annoncent de la générosité, de l'abandon, penchans incompatibles avec l'esprit de conduite! La blâmerai-je? elle était mère! elle voulait le bonheur de sa fille, c'est-à-dire sa fortune: pourtant elle avait moins de répugnance pour le second: elle eût été flattée qu'on l'eût pris pour son fils, mais elle ne pouvait l'accepter pour gendre.

Ce n'est pas une *inconséquence* que la méthode dont on procède dans les choses d'ordre éternel. Il fut un temps où tout crime, toute vertu, étaient

confinés dans leur catégorie sans que la pensée humaine se permît d'empiéter sur leurs limites respectives : nous avons, dieu merci, changé tout cela, comme dit Molière : dans un moment où l'on a besoin d'une provision de fidélités, la trahison, entre autres, a subi les métamorphoses les plus originales : jadis il n'en existait que d'une sorte : le mépris était pour toutes : depuis une quinzaine d'années il n'a guère été permis de trahir que les Bourbons.

Nous avons perdu les deux véhicules des grandes choses, l'amour et la religion : la religion que l'amour aurait pu remplacer, s'il n'était pas mort avec elle! Qui donc, de nos jours, incendiera une maison pour enlever sa maîtresse? Je sais que le code pénal a prévu ce genre d'héroïsme : c'est, sans aucun doute, cela qui l'a tué! Mais, du moins, une femme qu'on aime est un Dieu : elle a son temple, son culte, ses martyrs! on peut mourir pour son nom! on peut réaliser pour elle la chimère de cet amour désintéressé qu'avait rêvé l'ame niaise de Fénélon. Avec l'amour et la foi s'est enfuie la morale, guide des actions des hommes, appuyé sur une base divine! On n'a gardé que la loi naturelle, loi de ceux qui n'en veulent aucune, et qui souffre tout ce qu'elle défend. Jadis les principes de morale menaient à la politique : cette dernière n'en était que le corollaire. Maintenant elle est un principe. La morale n'admet rien qui ne soit soumis à

de hautes règles : la politique se trace à elle-même sa règle définitive; la politique, maladie bizarre qui ne laisse voir qu'une seule teinte à ceux qui en sont atteints, comme on voit tout en jaune quand on a la jaunisse.

La plupart des belles choses politiques ne sont pas bien loin d'être des crimes.

Vous riez? de grâce, un mot : vous louez Ariste, et vous l'élevez haut! Pourquoi? Il a arrêté la voiture du ministre, et, sans la garde nationale, il l'eût accroché au réverbère : c'est fort bien! il y a là dévouement et courage : mais la scène change : d'autre acteurs y montent : enfin, puisqu'il faut parler net, votre oncle envahit le numéro cent-un de la rue de Grenelle : un carliste, je suppose, l'attend à sa porte : il le suit, ameute quelques-uns de ses amis, et arrête la voiture du ministre : on descend une lanterne, et votre oncle est pendu! vous vous écriez : Le carliste est un scélérat! Eh bien! qui diable vous dit que non?

L'ingratitude est un vice qu'on assure être inhérent à l'espèce humaine : quant à moi, je n'en vois nulle part. Un préfet de police qui tombe perd-il ses amis? non! l'homme politique se corrobore par sa chute : il entre dans l'opposition pour devenir ministre! ses amis lui restent.

Je crois inutile de parler de l'*hypocrisie*! il n'y en a plus : ce député libéral qui lance un coup de fouet au pauvre charretier, dont la voiture retarde

l'élan de son boquey démocratique, n'est pas un hypocrite; il a parfaitement compris le système d'égalité qui lui soufflait de si belles phrases; il n'y a plus d'hypocrisie, vous dis-je : il n'y en a plus. Ceux qui allaient à la messe sous Charles X, voilà des hypocrites; où voyez-vous à présent qu'on aille à la messe? Vous parle-t-on, aux tribunaux, de la religion, des outrages au culte, du droit divin? Ah oui! les grandes journées, la souveraineté populaire, le roi populaire, vous n'entendez que cela : les magistrats ne sont pas tous inamovibles; il n'y a plus de jésuites, il y a des patriotes.

Les sentimens élevés sont fort utiles; ils permettent les actions basses. Défiez-vous toujours d'un homme qui aime la vertu : il y a tout à parier que c'est un amour malheureux!

Laissant de côté une multitude de petits vices plus ou moins recommandables, nous en viendrons au plus important, au seul enfin devant qui s'effacent tous les autres; l'*adultère!* Et d'abord, qui me dira s'il est un bienfait ou un fléau? L'adultère est-il la plaie ou le remède de la société? Ce n'est pas à nous qu'il convient de trancher cette question, c'est aux dames seulement qui savent à quoi s'en tenir sur elle.

Un homme marié ne commet pas précisément un adultère, ce n'est qu'une infidélité.

Celui qui a eu pour maîtresse une femme mariée, est un niais ou un philosophe s'il se marie.

Il y a des femmes vertueuses, qui ne voudraient pas, *pour tout au monde*, tromper leur mari sans une cause bien légitime. Voilà qu'un jour elles ont trouvé une cause plus que suffisante : à peine si elle aurait dû passer pour un prétexte.

On a mille manières d'endormir les soupçons, ou comme on dit, d'*enfôncer* un mari : ou l'on devient froide, et alors il dit à l'amant lui-même : Il n'y a pas moyen d'émouvoir ma femme, elle est trop froide ; ou bien on l'accable de caresses, et il dit à l'amant lui-même : Il n'y a pas moyen de séduire ma femme ; elle m'aime trop.

D'autres fois, on confie à l'époux toutes les déclarations que l'on reçoit ; les deux moitiés en rient avec une malice délicieuse ; que de plaisanteries charmantes sur les prétentions des sots ! C'est un feu roulant d'esprit et d'épigrammes ; un mois après, vous lisez dans le journal un duel à mort entre le mari et un jeune homme de qui madame n'avait jamais dit avoir reçu une déclaration.

C'est presque toujours le mari qui présente l'amant, et ce n'est que par égard pour lui que l'on consent à le recevoir.

On a été jeune, on a eu des maîtresses, et l'on a plus d'une fois empiété sur les possessions du voisin, de l'ami, ou du maître ; on s'est rendu complice de ces tours qu'on n'oublie jamais ; on a serré la main, pressé le pied d'une jeune personne, en présence de père et mère, on a même ravi un bai-

ser, et tout cela de part et d'autre avec un sang-froid immobile. Eh bien! on se marie; comme certaines gens on n'a rien appris, mais on a tout oublié. Ce qui abusa pères, mères et maris, nous abuse, et nous disons à qui veut bien l'entendre : « Écoutez : vous me connaissez, je ne suis pas plus » niais qu'un autre, j'ai passé par bien des aven-» tures, enfin, je connais les femmes; mais la » mienne, voyez-vous! ah! la mienne! en vérité, » j'ai plus de bonheur que je n'en méritais; il n'y » avait qu'une femme comme la mienne, je l'ai » trouvée! je suis le seul de tous mes amis.... car » pour les autres.... » Vous savez pourtant le sort de tous nos amis.

Les grisettes prennent pour amant l'homme qui leur plaît; les dames comme il faut celui qui plaît aux autres.

Il y a quelque chose qu'un homme méprise plus que la femme qu'il a possédée : c'est celle qu'il n'a pu avoir.

Plus une femme donne de gages d'amour, et plus on doute d'elle.

Il faut maintenant à une femme, pour être vertueuse, autant de force qu'il en fallait à Ninon pour être galante. Une femme vertueuse, c'est un esprit fort : celle-là est capable de tout, même d'un crime; c'est à se mettre à genoux devant.

On ne croit plus aux femmes, elles chez qui la vérité possède encore le seul asile qui lui reste.

L'homme qui n'a plus de foi en elles est malheureux comme l'athée; il n'a ni Dieu, ni espérance.

De tous les êtres créés, la femme est celui qui a le moins d'égoïsme : elle n'en a plus quand elle aime; son *moi*, c'est *lui*.

En général elles sacrifient l'honneur à la vanité. La seule personne à qui une femme veuille cacher qu'elle a un amant, c'est son mari! et de mémoire d'homme on ne trouve pas que le public ait trahi le secret. Cependant je connais une dame qui ne tient qu'à une chose, c'est que son mari le sache.

Et vous qui, déplorant seul une coquetterie précoce, suivez des yeux et des pas les discours, les gestes et jusques aux lèvres des jeunes gens qui environnent votre fille, n'accusez que vous de vos tourmens et de vos craintes. A quoi bon ces leçons de vanité? Pourquoi lui donner des arts d'agrément? Elle n'aura pas de dot! qu'elle apprenne le ménage et à ravauder vos bas! Pourquoi cette jouissance paternelle, quand la flatterie ou l'envie de faire de l'esprit érigeaient en création accomplie votre création assez vulgaire? Pourquoi ces lectures d'aventures scabreuses où l'indécence est voilée avec tant d'adresse que l'auditeur n'a pas même le plaisir de la deviner? Pourquoi ces bons mots sur les maris, mari vous-même? Pensez-vous que l'on puisse impunément couler dans une oreille chaste ces maximes dangereuses, palpitantes sous une poésie enchanteresse? Il n'y a pas de danger,

dites-vous ; voyez, à peine m'accorde-t-elle, quand je lis, la plus légère attention? Elle regarde une fleur qu'elle tient à la main, ou un jeune homme. — C'est vrai... —Elle ne rougit pas !..—Insensé! est-ce qu'une femme rougit ? autrefois elle ne rougissait pas en vous entendant ; elle ne comprenait rien : aujourd'hui elle ne rougit pas ; elle comprend tout. La transition fut rapide ; elle échappa à votre pénétration : un demi-mot, un sourire, un regard d'homme, innocent peut-être, lui ont tout appris : on ne parle que d'amour chez vous ; on ne chante que l'amour ; on ne fait que l'amour : elle fera l'amour. Vous avez entrepris son éducation ; un autre l'achève. La nature donne aux petites filles les meilleures dispositions : vous l'avez instruite en théorie ; un autre se chargera de la pratique. Il faut bien qu'elle ait un amant, puisque vous en avez octroyé à toutes vos héroïnes.

On m'objectera sans doute que ces mœurs n'appartiennent pas à toutes les espèces de société : il est vrai que je vois plusieurs sortes de société : quant aux mœurs, je n'en connais pas d'autres.

J. LESGUILLON.

RÉPONSE

AUX ADIEUX DE SIR WALTER SCOTT

A SES LECTEURS.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

M. de Lamartine est parti pour l'Orient; avant de quitter la France, il a bien voulu nous laisser un nouveau témoignage de son affectueuse amitié pour nous. Nous sommes trop flatté, trop fier d'un pareil souvenir, pour ne pas reproduire ici la lettre dont le chantre des *Méditations* a accompagné son Épitre.

« Mon cher Ladvocat, je me croyais quitte,
» mais puisque vous désirez encore une marque
» de sympathie bien sincère chez moi pour vos
» malheurs, voici quelques nouveaux vers faits
» ces jours-ci à votre intention. C'est une Épitre
» familière à Walter Scott, en réponse à ses adieux
» à ses lecteurs.

» Mandez-moi quand et comment vous voulez » que je vous l'envoie pour vous épargner les frais.

» Cela a environ quatre cents vers. Faites-m'en, » je vous prie, tirer quelques exemplaires séparé» ment pour les envoyer à Walter Scott lui-même. » Mille amitiés.

» LAMARTINE.

» Saint-Point près Mâcon, 6 mai 1832. »

Les adieux de Walter Scott qui ont servi de texte aux inspirations de M. de Lamartine, inspirations que la modestie seule de l'auteur a pu revêtir du titre d'*Épître familière;* ces adieux sont à la fois courts et touchans ; nos lecteurs nous permettront, sans doute, de leur présenter une traduction exacte de ce morceau qui devient, pour ainsi dire, la préambule indipensable, la préface naturelle de la réponse au romancier anglais.

Au poëme que M. de Lamartine a composé pour nous, nous croyons aussi devoir joindre les adieux adressés par lui à l'académie de Marseille ; certain que nous sommes, que nos lecteurs nous sauront d'autant plus de gré d'avoir réuni ces deux chefs-d'œuvre dans le livre des Cent-et-un, que ce sont les derniers accens que le barde aura fait entendre, pour bien long-temps peut-être, sur les côtes de France.

ADIEUX

DE SIR WALTER SCOTT

A SES LECTEURS.

Abbostfort, septembre 1831.

« Voici probablement les derniers contes que » l'auteur soumettra au jugement du public. Ses » lecteurs le savent, il est sur le point de s'embar- » quer pour des côtes étrangères. Le roi son maî- » tre a bien voulu désigner le navire qui doit le » déposer en des climats lointains. Là, l'auteur » de *Waverley* rétablira sa santé chancelante, » puis il reviendra dans son pays natal pour y » achever doucement ses jours. En se livrant au-

» jourd'hui à ses travaux ordinaires, le vase, sui-
» vant l'expression pittoresque de l'Écriture, se
» fût peut-être, hélas! brisé à la fontaine.
» L'homme à qui fut départie une large part du
» bien le plus précieux ici-bas, doit-il se plaindre
» que le couchant de sa vie soit obscurci de nua-
» ges et d'orages? Non, il s'est résigné à payer
» cette dette inévitable de l'humanité. De ses
» amis, de ceux qui eussent sympathisé à ses souf-
» frances, beaucoup ne sont plus, et les autres
» s'attendent à trouver dans l'homme dont le pè-
» lerinage fut semé de quelques fleurs, l'exemple
» de la patience et de la fermeté.

» L'auteur de *Waverley* n'a pas d'expression
» pour peindre au public sa gratitude. Mais peut-
» être lui sera-t-il permis d'espérer que l'esprit,
» chez lui, n'a pas vieilli plus vite que l'enve-
» loppe, et qu'il pourra réclamer encore l'indul-
» gence de ses amis, sinon pour des compositions
» de son ancien genre, au moins pour des essais
» dans toute autre branche de littérature. Puisse-
» t-il ne pas donner lieu à ce reproche que :

» Trop long-temps le vieillard est resté sur la scène. »

RÉPONSE

AUX ADIEUX DE SIR WALTER SCOTT

A SES LECTEURS.

ÉPITRE FAMILIÈRE.

Au premier mille, hélas ! de mon pèlerinage,
Temps où le cœur tout neuf voit tout à son image,
Où l'ame de seize ans, vierge de passions,
Demande à l'univers ses mille émotions,
Le soir d'un jour de fête, au golfe de Venise,
Seul, errant sans objet dans ma barque indécise,
Je suivais, mais de loin, sur la mer, un bateau
Dont les concerts flottans se répandaient sur l'eau;
Voguant de cap en cap, nageant de crique en crique,
La barque balançant sa brise de musique,

Élevait, abaissait, modulait ses accords
Que l'onde palpitante emportait à ses bords,
Et selon que la plage était sourde ou sonore,
Mourait comme un soupir des mers qui s'évapore,
Ou dans les antres creux réveillant mille échos
Élançait jusqu'au ciel la fanfare des flots;
Et moi, penché sur l'onde, et l'oreille tendue,
Retenant sur les flots la rame suspendue,
Je frémissais de perdre un seul de ces accens,
Et le vent d'harmonie enivrait tous mes sens.

C'était un couple heureux d'amans unis la veille,
Promenant leur bonheur à l'heure où tout sommeille,
Et, pour mieux enchanter leurs fortunés momens,
Respirant l'air du golfe au son des instrumens.
La fiancée en jouant avec l'écume blanche
Qui de l'étroit esquif venait laver la hanche,
De son doigt dans la mer laissa tomber l'anneau,
Et pour le ressaisir son corps penché sur l'eau
Fit incliner le bord sous la vague qu'il rase;
La vague, comme une eau qui surmonte le vase,
Les couvrit : un seul cri retentit jusqu'au bord :
Tout était joie et chant, tout fut silence et mort.

Eh bien ! ce que mon cœur éprouva dans cette heure
Où le chant s'engloutit dans l'humide demeure,
Je l'éprouve aujourd'hui, chantre mélodieux,
Aujourd'hui que j'entends les suprêmes adieux
De cette chère voix pendant quinze ans suivie.
Voluptueux oubli des peines de la vie,
Musique de l'esprit, brise des temps passés,
Dont nos soucis dormans étaient si bien bercés !
Heures de solitude et de mélancolie,
Heures des nuits sans fin que le sommeil oublie,

Heures de triste attente, hélas! qu'il faut tromper,
Heures à la main vide et qu'il faut occuper,
Fantômes de l'esprit que l'ennui fait éclore,
Vides de la pensée où le cœur se dévore!
Le conteur a fini : vous n'aurez plus sa voix,
Et le temps va sur nous peser de tout son poids.

Ainsi tout a son terme, et tout cesse, et tout s'use.
A ce terrible aveu notre esprit se refuse,
Nous croyons en tournant les feuillets de nos jours
Que les pages sans fin en tourneront toujours;
Nous croyons que cet arbre au dôme frais et sombre,
Dont nos jeunes amours cherchent la mousse et l'ombre,
Sous ses rideaux tendus doit éternellement
Balancer le zéphyr sur le front de l'amant;
Nous croyons que ce flot qui court, murmure et brille,
Et du bateau bercé caresse en paix la quille,
Doit à jamais briller, murmurer et flotter,
Et sur sa molle écume à jamais nous porter;
Nous croyons que le livre où notre ame se plonge
Et comme en un sommeil nage de songe en songe,
Doit dérouler sans fin cette prose ou ces vers,
Horizons enchantés d'un magique univers :
Mensonges de l'esprit, illusions et ruse
Dont pour nous retentir ici-bas la vie use!
Hélas! tout finit vite : encore un peu de temps,
L'arbre s'effeuille, et sèche, et jaunit le printemps,
La vague arrive en poudre à son dernier rivage,
L'ame à l'ennui, le livre à sa dernière page.

Mais pourquoi donc le tien se ferme-t-il avant
Que la mort ait fermé ton poème vivant,
Homère de l'histoire à l'immense Odyssée,
Qui, répandant si loin ta féconde pensée,

Soulèves les vieux jours, leur rends l'ame et le corps,
Comme l'ombre d'un Dieu qui ranime les morts?
Ta fibre est plus savante et n'est pas moins sonore.
Tes jours n'ont pas atteint l'heure qui décolore,
Ton front n'a pas encor perdu ses cheveux gris,
Couronne dont la muse orne ses favoris,
Où, comme dans les pins de ta Calédonie
La brise des vieux jours est pleine d'harmonie.
Mais, hélas! le poète est homme par les sens,
Homme par la douleur! Tu le dis, tu le sens;
L'argile périssable où tant d'ame palpite,
Se façonne plus belle et se brise plus vite;
Le nectar est divin, mais le vase est mortel;
C'est un Dieu dont le poids doit écraser l'autel,
C'est un souffle trop plein du soir ou de l'aurore
Qui fait chanter le vent dans un roseau sonore,
Mais qui, brisé du son, le jette au bord de l'eau
Comme un chaume séché battu sous le fléau!
O néant! ô nature! ô faiblesse suprême!
Humiliation pour notre grandeur même!
Main pesante dont Dieu nous courbe incessamment
Pour nous prouver sa force et notre abaissement,
Pour nous dire et redire à jamais qui nous sommes,
Et pour nous écraser sous ce honteux nom d'hommes!

Je ne m'étonne pas que le bronze et l'airain
Cèdent leur vie au temps et fondent sous sa main,
Que les murs de granit, les colosses de pierre
De Thèbe et de Memphis fassent de la poussière,
Que Babylone rampe au niveau des déserts,
Que le roc de Calpé descende au choc des mers,
Et que les vents, pareils aux dents des boucs avides,
Écorcent jour à jour le tronc des pyramides:
Des hommes et des jours ouvrages imparfaits,

Le temps peut les ronger, c'est lui qui les a faits,
Leur dégradation n'est pas une ruine,
Et Dieu les aime autant en sable qu'en colline ;
Mais qu'un esprit divin, souffle immatériel
Qui jaillit de Dieu seul comme l'éclair du ciel,
Que le temps n'a point fait, que nul climat n'altère,
Qui ne doit rien au feu, rien à l'onde, à la terre,
Qui, plus il a compté de soleils et de jours,
Plus il se sent d'élan pour s'élancer toujours,
Plus il sent, au torrent de force qui l'enivre,
Qu'avoir vécu pour l'homme est sa raison de vivre;
Qui colore le monde en le réfléchissant;
Dont la pensée est l'être, et qui crée en pensant;
Qui, donnant à son œuvre un rayon de sa flamme,
Fait tout sortir de rien, et vivre de son ame,
Enfante avec un mot comme fit Jéhova,
Se voit dans ce qu'il fait, s'applaudit, et dit : Va!
N'a ni soir, ni matin, mais chaque jour s'éveille
Aussi jeune, aussi neuf, aussi Dieu que la veille ;
Que cet esprit captif dans les liens du corps
Sente en lui tout à coup défaillir ses ressorts,
Et, comme le mourant qui s'éteint mais qui pense,
Mesure à son cadran sa propre décadence,
Qu'il sente l'univers se dérober sous lui,
Levier divin qui sent manquer le point d'appui,
Aigle pris du vertige en son vol sur l'abîme,
Qui sent l'air s'affaisser sous son aile et s'abîme;
Ah! voilà le néant que je ne comprends pas!
Voilà la mort, plus mort que la mort d'ici-bas,
Voilà la véritable et complète ruine!
Auguste et saint débris devant qui je m'incline,
Voilà ce qui fait honte ou ce qui fait frémir,
Gémissement que Job oublia de gémir!

Ton esprit a porté le poids de ce problème;

La main du tendre enfant peut t'ouvrir au hasard,
Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
Sans que de tes tableaux la suave décence
Fasse rougir un front couronné d'innocence;
Sur la table du soir, dans la veillée admis,
La famille te compte au nombre des amis,
Se fie à ton honneur, et laisse sans scrupule
Passer de main en main le livre qui circule;
La vierge, en te lisant, qui ralentit son pas,
Si sa mère survient ne te dérobe pas,
Mais relit au grand jour le passage qu'elle aime,
Comme en face du Ciel tu l'écrivis toi-même,
Et s'endort aussi pure après t'avoir fermé,
Mais de grâce et d'amour le cœur plus parfumé.
Un Dieu descend toujours pour dénouer ton drame,
Toujours la Providence y veille et nous proclame
Cette justice occulte et ce divin ressort
Qui fait jouer le temps et gouverne le sort;
Dans les cent mille aspects de ta gloire infinie
C'est toujours la raison qui guide ton génie.
Ce n'est pas du désert le cheval indompté
Traînant de Mazeppa le corps ensanglanté,
Et, comme le torrent tombant de cime en cime,
Précipitant son maître au trône ou dans l'abîme;
C'est le coursier de Job, fier mais obéissant,
Faisant sonner du pied le sol retentissant,
Se fiant à ses flancs comme l'aigle à son aile,
Prêtant sa bouche au frein et son dos à la selle;
Puis, quand en quatre bonds le désert est franchi,
Jouant avec le mors que l'écume a blanchi,
Touchant sans le passer le but qu'on lui désigne,
Et sous la main qu'on tend courbant son coup de cygne.

Voilà l'homme, voilà le pontife immortel!
Pontife que Dieu fit pour parfumer l'autel,

Pour dérober aux sphinx le mot de la nature,
Pour jeter son flambeau dans notre nuit obscure,
Et nous faire épeler, dans ses divins accens,
Ce grand livre du sort dont lui seul a le sens.

Aussi dans ton repos, que ton heureux navire
Soit poussé par l'Eurus, où flatté du Zéphire,
Et, partout où la mer étend son vaste sein,
Flotte d'un ciel à l'autre aux deux bords du bassin;
Ou que ton char, longeant la crête des montagnes,
Porte en bas ton regard sur nos tièdes campagnes,
Partout où ton œil voit du pont de ton vaisseau
Le phare ou le clocher sortir du bleu de l'eau,
Ou le môle blanchi par les flots d'une plage
Étendre en mer un bras de ville ou de village;
Partout où ton regard voit au flanc des coteaux
Pyramider en noir les tours des vieux châteaux,
Ou flotter les vapeurs haleines de nos villes,
Ou des plus humbles toits le soir rougir les tuiles,
Tu peux dire, en ouvrant ton cœur à l'amitié,
Ici l'on essuierait la poudre de mon pié,
Ici dans quelque cœur mon ame s'est versée,
Car tout un siècle pense et vit de ma pensée!
Il ne t'a rien manqué pour égaler du front
Ces noms pour qui le temps n'a plus d'ombre et d'affront,
Ces noms majestueux que l'épopée élève
Comme une cime humaine au-dessus de la grève,
Que d'avoir concentré dans un seul monument
La puissance et l'effort de ton enfantement.
Mais tout homme a trop peu de jours pour sa pensée:
La main sèche sur l'œuvre à peine commencée,
Notre bras n'atteint pas aussi loin que notre œil;
Soyons donc indulgens même pour notre orgueil.
Les monumens complets ne sont pas œuvre d'homme:

Un siècle les commence, un autre les consomme;
Encor ces grands témoins de notre humanité
Accusent sa faiblesse et sa brièveté;
Nous y portons chacun le sable avec la foule;
Qu'importe, quand plus tard notre Babel s'écroule,
D'avoir porté nous-même à ces longs momumens
L'humble brique cachée au sein des fondemens,
Ou la pierre sculptée où notre vain nom vive?
Notre nom est néant quelque part qu'on l'inscrive.
Spectateur fatigué du grand spectacle humain,
Tu nous laisses pourtant dans un rude chemin:
Les nations n'ont plus ni barde ni prophète
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête;
Un tremblement de trône a secoué les rois,
Les chefs comptent par jour et les règnes par mois;
Le souffle impétueux de l'humaine pensée,
Équinoxe brûlant dont l'ame est renversée,
Ne permet à personne, et pas même en espoir,
De se tenir debout au sommet du pouvoir,
Mais poussant tour à tour les plus forts sur la cime,
Les frappe de vertige et les jette à l'abîme;
En vain le monde invoque un sauveur, un appui,
Le temps plus fort que nous nous entraîne sous lui:
Lorsque la mer est basse un enfant la gourmande,
Mais tout homme est petit quand une époque est grande.
Regarde: citoyens, rois, soldat ou tribun
Dieu met la main sur tous et n'en choisit pas un;
Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,
En tombant sur nos fronts, nous juge et nous dévore.
C'en est fait: la parole a soufflé sur les mers,
Le chaos bout et couve un second univers,
Et pour le genre humain que le sceptre abandonne
Le salut est dans tous et n'est plus dans personne.
A l'immense roulis d'un océan nouveau,
Aux oscillations du ciel et du vaisseau,

Aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
On sent que l'homme aussi double un cap de tempêtes,
Et passe sous la foudre et sous l'obscurité
Le tropique orageux d'une autre humanité.

Aussi jamais les flots où l'éclair se rallume
N'ont jeté vers le ciel plus de bruit et d'écume,
Dans leurs gouffres béans englouti plus de mâts,
Porté l'homme plus haut pour le lancer plus bas,
Noyé plus de fortune et sur plus de rivages
Poussé plus de débris et d'illustres naufrages:
Tous les royaumes veufs d'hommes-rois sont peuplés;
Ils échangent entre eux leurs maîtres exilés.
J'ai vu l'ombre des Stuarts, veuve du triple empire,
Mendier le soleil et l'air qu'elle respire,
L'héritier de l'Europe et de Napoléon,
Déshérité du monde et déchu de son nom,
De peur qu'un si grand nom qui seul tient une histoire
N'eût un trop frêle écho d'un si grand son de gloire.

Et toi-même en montant au sommet de tes tours
Tu peux voir le plus grand des débris de nos jours,
De leur soleil natal deux plantes orphelines
Du palais d'Édimbourg couronner les ruines!...
Ah! lorsque, s'échappant des fentes d'un tombeau,
Cette tige germait sous un rayon plus beau,
Quand la France envoyant ses salves à l'Europe,
Annonçait son miracle aux flots de Parthénope,
Quand moi-même d'un vers pressé de le bénir
Sur un fils du destin j'invoquais l'avenir,
Je ne me doutais pas qu'avec tant d'espérance
Le vent de la fortune, hélas! jouait d'avance,
Emportant tant de joie et tant de vœux dans l'air
Avec le bruit du bronze et son rapide éclair,

Et qu'avant que l'enfant pût manier ses armes
Les bardes sur son sort n'auraient plus que des larmes !...
Des larmes ? non, leur lyre a de plus nobles voix :
Ah ? s'il échappe au trône écueil de tant de rois,
Si comme un nourrison qu'on jette à la lionne
A la rude infortune à nourrir Dieu le donne,
Ce sort ne vaut-il pas les berceaux triomphans ?
Toujours l'ombre d'un trône est fatale aux enfans,
Toujours des Tigellins l'haleine empoisonnée
Tue avant le printemps les germes de l'année !
Qu'il grandisse au soleil, à l'air libre, aux autans,
Qu'il lutte sans cuirasse avec l'esprit du temps ;
De quelque nom qu'amour, haine, ou pitié le nomme,
Néant ou majesté, roi proscrit, qu'il soit homme !
D'un trône dévorant qu'il ne soit pas jaloux :
La puissance est au sort, nos vertus sont à nous.
Qu'il console à lui seul son errante famille :
Plus obscure est la nuit et plus l'étoile y brille !
Et, si comme un timide et faible passager
Que l'on jette à la mer à l'heure du danger,
La liberté prenant un enfant pour victime,
Le jette au gouffre ouvert pour refermer l'abîme,
Qu'il y tombe sans peur, qu'il y dorme innocent
De ce qu'un trône coûte à recrépir de sang ;
Qu'il s'égale à son sort, au plus haut comme au pire ;
Qu'il ne se pèse pas, enfant, contre un empire ;
Qu'à l'humanité seule il résigne ses droits :
Jamais le sang du peuple a-t-il sacré les rois ?

Mais adieu ; d'un cœur plein l'eau déborde, et j'oublie
Que ta voile frissonne aux brises d'Italie,
Et t'enlève à la scène où s'agite le sort,
Comme l'aile du cygne à la vase du bord.
Vénérable vieillard, poursuis ton doux voyage :
Que le vent du midi dérobe à chaque plage

L'air vital de ces mers que tu vas respirer;
Que l'oranger s'effeuille afin de t'enivrer;
Que dans chaque horizon ta paupière ravie
Boive avec la lumière une goutte de vie!
Si jamais sur ces mers dont le doux souvenir
M'émeut comme un coursier qu'un autre entend hennir,
Mon navire inconnu glissant sous peu de voile
Venait à rencontrer sous quelque heureuse étoile
Le dôme au triple pont qui berce ton repos,
Je jetterais de joie une autre bague aux flots;
Mes yeux contempleraient ton large front d'Homère,
Palais des songes d'or, gouffre de la chimère,
Où tout l'Océan entre et bouillonne en entrant
Et d'où des flots sans fin sortent en murmurant,
Chaos où retentit ta parole profonde
Et d'où tu fais jaillir les images du monde;
J'inclinerais mon front sous ta puissante main
Qui de joie et de pleurs pétrit le genre humain;
J'emporterais dans l'œil la rayonnante image
D'un de ces hommes-siècle et qui nomment un âge;
Mes lèvres garderaient le sel de tes discours,
Et je séparerais ce jour de tous mes jours,
Comme au temps où d'en haut les célestes génies,
Prenant du voyageur les sandales bénies,
Marchaient dans nos sentiers; les voyageurs pieux
Dont l'apparition avait frappé les yeux,
L'œil encore ébloui du sillon de lumière,
Marquaient du pied la place, y roulaient une pierre,
Pour conserver visible à leurs postérités
L'heure où l'homme de Dieu les avait visités.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

HOMMAGE

A L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur;
Si je confie aux flots de l'élément perfide
Une femme, un enfant, ces deux parts de mon cœur;
Si je jette à la mer, aux sables, aux nuages,
Tant de doux avenirs, tant de cœurs palpitants,
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages
        Qu'un mât plié par les autans;

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume
Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor;
Ni que de son flambeau la gloire me consume
De la soif d'un vain nom plus fugitif encor;
Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante
Me fasse de l'exil amer manger le sel,
Ni que des factions la colère inconstante
        Me brise le seuil paternel.

Non, je laisse en pleurant, aux flancs d'une vallée,
Des arbres chargés d'ombre, un champ, une maison
De tièdes souvenirs encor toute peuplée,
Que maint regard ami salue à l'horizon.
J'ai sous l'abri des bois de paisibles asiles
Où ne retentit pas le bruit des factions,
Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,
Que joie et bénédictions.

Un vieux père entouré de nos douces images
Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,
Et prie en se levant le maître des orages
De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux;
De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,
Cherchent du pied nos pas absens sur le gazon,
Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,
Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,
Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer;
J'ai des amis dont l'ame est du sang de mon ame,
Qui lisent dans mon œil et m'entendent penser;
J'ai des cœurs inconnus, où la muse m'écoute,
Mystérieux amis à qui parlent mes vers,
Invisibles échos répandus sur ma route
Pour me renvoyer des concerts!

Mais l'ame a des instincts qu'ignore la nature,
Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux
Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,
Traverser d'un seul vol l'abîme aux grandes eaux.
Que vont-ils demander aux climats de l'aurore?
N'ont-ils pas sur nos toits de la mousse et des nids?
Et des gerbes du champ que notre soleil dore,
L'épi tombé pour leurs petits?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande;
J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux;
De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande,
Et cependant je pars et je reviens comme eux!
Mais comme eux vers l'aurore une force m'attire,
Mais je n'ai pas touché de l'œil et de la main
Cette terre de Cham, notre premier empire,
Dont Dieu pétrit le cœur humain.

Je n'ai pas navigué sur l'océan de sable,
Au branle assoupissant du vaisseau du désert;
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable,
Le soir, au puis d'Hébron de trois palmiers couvert;
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit, au doux bruit des toiles palpitantes,
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire,
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine respire,
Comment le cœur palpite en approchant des dieux!
Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne,
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr;
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
Où Palmire n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon ame
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait, au sein des nuits, l'hymne à la main de flamme
Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier;
Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer!
Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
Où le pied du Sauveur en partant s'imprima;
Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma;
Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde
Et se pencha pour le bénir.

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
Quelque reste de jours inutile ici-bas;
Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
L'arbre stérile et sec et qui n'ombrage pas!
L'insensé! dit la foule. — Elle-même insensée!
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu :
Du barde voyageur le pain c'est la pensée,
Son cœur vit des œuvres de Dieu!

Adieu donc, mon vieux père, adieu mes sœurs chéries,
Adieu ma maison blanche à l'ombre du noyer,
Adieu mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies,
Adieu mon chien fidèle, hélas! seul au foyer!!!
Votre image me trouble et me suit comme l'ombre
De mon bonheur passé qui veut me retenir,
Ah! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
L'heure qui doit nous réunir.

Et toi terre, livrée à plus de vents et d'onde
Que le frêle navire où flotte mon destin!
Terre qui porte en toi la fortune du monde!
Adieu! ton bord échappe à mon œil incertain!
Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage
Qui couvre trône et temple et peuple et liberté,
Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage
Ton phare d'immortalité!

Et toi Marseille, assise aux portes de la France
Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux,
Dont le port sur ces mers rayonnant d'espérance
S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux,
Où ma main presse encor plus d'une main chérie,
Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,
Mon premier salut au retour!

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.





